Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
57e REGIMENT D'ARTILLERIE **HISTORIQUE** **1914-1919**	**Artillerie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **B. F.** **Collection personnelle**
Référence : **VENDOME** **Imprimerie H. Chartier** **25 Place De La République 25** **1920**	Transcripteur : **MF. ROBELIN** Date : **2015**

Ancestramil

Pour honorer la mémoire de ceux, du 57e Régiment
d'Artillerie, qui sont morts pour la France

pour glorifier tous ceux qui ont combattu dans les
rangs du 57e Régiment d'Artillerie.

Pour développer les sentiments d'honneur, de patriotisme
Qui viendront au 57e Régiment d'Artillerie.

Ancestramil

Ces pages ont été rédigées

Sous la direction

Du Lieutenant-colonel LAVENIR

Par

Le Capitaine de réserve Henri SCHLOESING

Et le Lieutenant de réserve Jean TRANIE.

ERRATA

	Au lieu de	lire
Page 14, ligne 8	étant	était
Page 33, ligne 9	Candeau	Candau
Page 42, ligne 39	21°	- 21°
Page 67, ligne 43	Foncquerne	Fonquergne
Page 69, ligne 26	Poilloü	Poilloüe
Page 77, ligne 15	Pont-Sainte-Mayence	Pont-Sainte-Maxence
Page 82, ligne 37	ennemie	de l'ennemi
Page 86, ligne 26	mavaises	mauvaises
Page 91, ligne 23	l'Oie	l'Oise
Page 93, ligne 16	foi	fois

Ancestramil

AVANT-PROPOS

———

L'étendard du 57e Régiment d'Artillerie ne portait, à la mobilisation, aucune des inscriptions glorieuses, en lettres d'or, qui symbolisent les victoires où s'illustrèrent ses aînés. Constitué le 1er janvier 1911 pour former l'artillerie de corps du 17e Corps d'Armée, sous les ordres du Colonel **TAURIGNAC,** il a fait ses premières armes à la guerre de 1914-1919.

Dès le début il s'est montré l'émule des régiments anciens qui firent, au cours de notre histoire, tonner à travers le monde la voix de la France en armes. Il a pris la part la plus active et la plus belle aux grandes luttes de la guerre : la Marne, la première bataille de Champagne, Carency, Moronvilliers, Verdun, la bataille commencée le 18 juillet 1918 et terminée le 11 novembre par l'effondrement des formidables armées allemandes.

Sans la moindre défaillance, il n'a jamais cessé de rester digne du renom de bravoure et de patriotisme entraînant qu'il sut acquérir dès le début, créant ainsi de nobles traditions d'honneur pour ceux qui, plus tard, porteront sur leur uniforme son numéro et sa fourragère.

———

Ancestramil

1re PARTIE

———

Mobilisation. – Premier contact avec l'ennemi.

Le 27 juillet 1914, le régiment était aux écoles à feu, à Mirepoix, dans l'Ariège, quand l'ordre de rentrer à Toulouse parvint au Colonel **TAURIGNAC.** Chacun connaissait par les journaux la tension extrême où se trouvait alors l'Europe, et personne ne se trompa sur la signification du télégramme officiel : on allait préparer la mobilisation.

L'enthousiasme qui enflamma les cœurs à ce moment, aucun de ceux qui vécurent ces heures ne l'oubliera. L'ordre de rallier la garnison parvenait à 9 heures, à l'ouverture de l'école à feu ; à 13 heures, le régiment quittait Mirepoix pour rentrer au quartier, salué par les acclamations de la population rangée tout entière sur son passage.

Les 109 kilomètres à couvrir pour rentrer à Toulouse furent franchis à une allure de raid, en deux étapes[1], sans un cheval indisponible, et le Général **MALCOR**, commandant l'Artillerie du 17e corps, exprima au colonel son entière satisfaction pour la manière brillante dont les batteries défilèrent devant lui en réintégrant le quartier.

Puis ce furent les jours d'attente fiévreuse qui précédèrent la mobilisation et enfin, l'ordre donné, les opérations diverses du branle-bas guerrier. Les réservistes rejoignirent avec entrain, les chevaux de réquisition prient leur place dans les attelages, tout se passa normalement avec ordre et méthode, suivant les dispositions prévues par le plan de mobilisation ; l'embarquement des batteries commença dans la nuit du 6 au 7 août à la gare Raynal.

Le 17e Corps devait faire partie de la IVe Armée, sous les ordres du Général **de LANGLE de CARY,** et le régiment débarqua après trois jours de voyage aux gares de Suippes et de Valmy, sur la ligne de Châlons à Verdun.

Tout de suite les marches de concentration commencèrent : la IVe Armée, se rassemblait sur la Meuse en amont de Sedan. Le 17 août, le 57e d'artillerie était établi à Mouzon (1er, 2e, 3e groupes), et à Yoncq (4e groupe). Trois jours se passèrent dans l'attente de l'offensive et les premiers coups de canon de la campagne furent tirés alors par la 2e batterie contre des avions ennemis de reconnaissance.

Le 21 août le Corps d'Armée s'ébranlait pour marcher à l'ennemi.

Par Mouzon et Carignan, puis à travers les futaies de la forêt de Bouillon, les batteries prirent la route de la Belgique. Le 21 au soir, le régiment bivouaquait près de Fontenailles.

Le lendemain matin, le camp est levé à 3 heures 30. Le 57e suit la colonne de gauche du Corps d'Armée (34e Division, Général **ALBY).** L'ordre arrive d'attaquer l'ennemi avec la dernière

[1] Le régiment ne mit que 32 heures pour effectuer son retour de l'Ariège.

énergie partout où on le rencontrera. La fièvre joyeuse et l'enivrement guerrier, qui précèdent la première rencontre avec l'ennemi courent à travers les colonnes. Les habitants annoncent la proximité des Allemands : l'espoir de vaincre surexcite les énergies.

On sait, hélas ! la cruelle surprise éprouvée par nos fantassins lancés à l'assaut sur des tranchées déjà munies de fil de fer, et dissimulées sous bois.

L'aile droite du Corps d'Armée (33e Division) fortement éprouvée, est obligée de se replier à 17 h 30, après deux heures de combat, et la gauche se conforme au mouvement de retraite.

Dans la bataille des frontières, où les armées françaises se heurtèrent avec la plus admirable vaillance à des forces par trop supérieures et déjà retranchées, le combat de Bertrix ne fut qu'un épisode. Deux groupes seulement du 57e, le 1er (Commandant **SEGUELA**) et le 2e (Commandant **MATHA),** y prirent une part active aux abords de Jehonville en criblant d'obus les bois de Luchy où fourmillaient les Prussiens.

Grâce à l'efficacité du tir, le combat fut rompu sans trop d'encombre et le repli de la 34e Division se fit par échelons. Le 1er groupe du 57e resta sur le champ de bataille jusqu'à 22 heures 30 pour couvrir la retraite et prit la suite du dernier régiment, le 83e.

La terrible puissance de notre 75 éclatait désormais à tous les yeux : les Allemands avaient été si bien fauchés par notre tir qu'ils avaient abandonné le champ de bataille et s'étaient repliés à quelques kilomètres, nous laissant ainsi le loisir de reformer nos régiments et de nous reprendre. Un commandant d'artillerie allemand, fait prisonnier quelques jours plus tard, devait déclarer dans son interrogatoire que « notre 75 » n'était pas un canon de bataille, mais un canon de « boucherie », oubliant sans doute que les engins allemands étaient loin d'être des instruments humanitaires.

Il est vrai que les obus ennemis, dont la hauteur d'éclatement était remarquablement mal réglée, nous causèrent peu de pertes ce jour là. Le régiment notamment n'eut que deux blessés légers, les premiers de la campagne.

Combats sur la Meuse

Dans la nuit du 22 au 23 août, le batteries du 57e refirent en sens inverse la marche si allègrement effectuée le matin. Elles retraversèrent la Semoy, les bois de Bouillon et allèrent cantonner : le 1er et le 2e groupes à Remilly-sur-Meuse, le 3e et le 4e groupes à Villers devant Mouzon.

Dès l'arrivée au gite, on apprit la modification profonde qui était apportée à a constitution du régiment. L'affaire de la veille avait fortement éprouvé le 18e d'artillerie (A. D./33), et pour lui permettre de remplir sa mission, il fut nécessaire de lui adjoindre momentanément deux groupes du régiment de corps. De ce jour, les 1er et 3e groupes furent séparés de leurs frères d'armes et passèrent jusqu'à la fin de l'année sous le commandement de l'A.D./33.

Le 24 aout, la lutte recommençait ; la mission du 17e Corps était d'interdire le passage de la Chiers. La lutte d'artillerie fut chaude, car l'ennemi avait mis en action de nombreuses batteries de 105.

Le 2e groupe s'établit en position avancée au Mont des Tilleuls, en avant de Carignan, sur la droite de la Chiers, et subit des pertes. Un obus de 105 y écrasa le Capitaine **ANNIBERT,** commandant la 6e batterie, sur le caisson observatoire, « pendant qu'il donnait l'exemple du plus ferme courage et du plus grand sang-froid, en continuant d'assurer le commandement de

Ancestram.fr

sa batterie sous le feu réglé des mortiers allemands »[2]. Le servant **CONSTANT** avait été tué à ses côtés. Le maréchal des logis **GOUDIN, de** la 5e batterie et le trompette **SALOBERT** y « firent preuve du plus beau courage, en maintenant sous le feu violent de l'artillerie allemande la communication entre leur chef d'escadron et les batteries et en restant sur la position jusqu'au départ de la dernière voiture »[3].

A Vé, sur la route de Carignan à Douzy, le 3e groupe fut violemment pris à partie et la 7e batterie particulièrement malmenée. Le Capitaine **BERTHONNAUD** « ayant reçu plusieurs blessures, conservait le commandement de sa batterie très éprouvée par le feu de l'ennemi et ramenait tout son matériel »[4]. Le Lieutenant **SOURNAIT**[5] était tué, ainsi que le maréchal des logis **MATTEI** ; deux autres chefs de pièces et quatre servants tombaient blessés sur leurs canons.

Mais la batterie continua à faire tout son devoir, galvanisée par l'exemple de son chef. Le brigadier **FLOURAC** se distinguait particulièrement « en prenant spontanément les fonctions de chargeur dans une pièce dont le chef et les servants venaient d'être tués ou blessés et assurait ainsi le service d'un canon qui a pu continuer le tir »[6]. Le péril fut si grand que des cavaliers ennemis tentèrent de charger le groupe et parvinrent à proximité des pièces. La position devenait intenable, les batteries se retirèrent par ordre, et s'établirent sur les hauteurs d'Amblimont, entre la Chiers et la Meuse.

Contenu toute la journée du 24, 'ennemi accentuait encore le lendemain sa poussée sur la Chiers. Nos batteries tiraient avec la dernière énergie sur les points de passage obligés où se pressaient les colonnes ennemies, et les empêchaient de déboucher ; mais la situation stratégique générale imposait un nouveau repli et le régiment quittait le soir les positions d'entre Meuse et Chiers pour se porter dans la nuit, par Mouzon, sur les hauteurs qui s'élèvent sur la rive gauche de la Meuse.

Le 26 aout, les 1er et 2e groupes sont en position près de Yoncq, et ont pour mission d'interdire le passage de la Meuse à Mouzon. Les Allemands marquent là un temps d'arrêt, tandis qu'au nord-est leurs hordes innombrables débouches dans l'après-midi de Sedan et gravissent les pentes de la Marfée.

Les 3e et 4e groupes se trouvent en position de rassemblement près de Raucourt. A 15 heures, le colonel **TAURIGNAC** arrive sur le front de bandière et appelle à lui les officiers. « Mes enfants, leur dit-il, je vais vous conduire à l'honneur ». Et il emmène avec lui les reconnaissances vers la ferme Beauménil. On ouvre le feu à 17 heures sur les éléments avancés de l'ennemi qui se montrent sur les crêtes du bois de la Marfée et ne peuvent progresser davantage.

Le 27 août au matin, les missions restent les mêmes, mais pendant la nuit l'artillerie allemande a commencé à passer la Meuse et le 4e groupe est pris à partie par des batteries qui tirent du nord et du nord-est. La pression de l'ennemi s'accentue dans cette direction. Le village de Noyers où se déroulent des luttes acharnées est perdu par nos troupes, puis repris dans une brillante contre-attaque. Cependant il faut l'évacuer à nouveau, les fantassins allemands nous tournent en progressant par le ravin de Théonne. Notre ligne recule pas à pas, quand la 67e Brigade (14e et 83e de ligne), reçoit l'ordre de contre-attaquer.

---

[2] Citation à l'Ordre de la IVème Armée du 29 octobre 1914, n° 118.
[3] Citation à l'Ordre du 17e Corps du 23 octobre 1914, n° 1517.
[4] Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G.Q.G., septembre 1914.
[5] « Tué d'un obus le 24 aout au moment où il venait, sans attendre une accalmie du tir le plus violent, remplacer à son poste de commandement son Capitaine grièvement blessé. »
[6] Citation à l'Ordre du Régiment du 24 novembre 1915, n° 129.

Le Lieutenant-Colonel **ESCOURROU** fait appeler les batteries du 4e groupe qui se portent en avant à grande allure. La 10e (Capitaine LAFONT)[7], à la satisfaction de prendre sous son feu, prolongé bientôt par celui des 11e et 12e batteries, une brigade allemande descendant paisiblement en colonne les pentes sud de la Marfée. Les rafales de notre 75 la balayent en peu d'instants sous les yeux enthousiasmés du Général **DUPUIS** et de son Etat-Major. Noyers est emporté de nouveau par nos troupes et reste entre nos mains jusqu'à la nuit.

L'obscurité une fois de plus favorise les mouvements des Allemands : leurs batteries lourdes passent la Meuse vers Mouzon et nos positions entre Bulzon et Raucourt reçoivent des feux du nord et de l'est. Les 1er et 2e groupes, resté la veille presque toute la journée en surveillance près de la Besace, viennent appuyer la lutte à Raucourt et Villers-devant-Rancourt, devant lesquels se déroulent des combats acharnés.

Le 1er groupe franchit au prix des plus grandes difficultés le ravin de Raucourt, et inflige des pertes sanglantes aux attaques ennemies lancées en colonnes denses sur nos lignes.

Le 2e groupe à ses côtés devient le point de mire des canons allemands. La 6e batterie, déjà éprouvée le 24 aout, perd en quelques instants deux sous-officiers pendant que sept servants tombaient à leurs côtés. Les attaques allemandes arrivent à proximité des pièces : le lieutenant **LANGLOIS** fait déclaveter les canons et emmène son personnel décimé. Une contre attaque heureuse refoule momentanément l'ennemi, et pendant une accalmie, les avant-trains de la 5e batterie conduits par le Capitaine **MASSOL**[8], peuvent sauver les pièces.

Le Général **MALCOR,** ayant vu la situation délicate où se trouvait la 6e batterie, enlève le couvre-képi qui cache ses feuilles de chêne d'or et vient lui-même diriger l'opérations, qui se fait dans le plus grand calme, comme à la manœuvre, et au pas ainsi que le prescrit le règlement. Plus loin, la 7e batterie, prise sous un feu de canons lourds, avait quelque difficulté à amener ses avant-trains, que conduisirent l'adjudant **AMBLARD**[9] et le maréchal des logis chef **GALY**[10]**.**

Cependant le 4e groupe, pris de front et d'écharpe, était obligé d'effectuer à bras sous le feu un changement de position. Il tire comme la veille vers la Marfée et rend à l'ennemi ses coups avec usure. Le Capitaine **LAFONT,** commandant la 10e batterie, est blessé, ainsi que le maréchal des logis **LASPLACES**[11] ; tous deux refusent de se faire évacuer, plusieurs canonniers du groupe sont blessés en servant leurs pièces.

La Retraite. – La Marne

Pendant que la IVe Armée tenait « comme une teigne » et infligeait ainsi par une résistance acharnée des pertes considérables à l'envahisseur, la situation stratégique générale imposait au

[7] Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G Q. G. du 7 septembre 1814, n° 27. « A, par la précision de son tir, infligé de grandes pertes à l'ennemi, et grandement favorisé le mouvement en avant de notre infanterie. »
[8] Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. G. octobre 1914 « A réussi le 28 aout par son sang-froid et son énergie, à ramener sous le feu de l'artillerie ennemie le matériel d'une batterie voisine de la sienne ; grièvement blessé le 17 septembre. »
[9] « Sous-officier très énergique, d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve. Au Combat de Raucourt, le 28 aout, a amené les avant-trains avec beaucoup d'ordre et de calme sous un feu violent d'artillerie lourde. » Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[10] « A contribué les 28 aout, 7 et 8 septembre 1914, par son dévouement, son courage et son sang-froid, à maintenir l'ordre et à sauver le matériel de sa batterie prise sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie allemandes. » Citation à l'Ordre du Régiment, du 12 octobre 1915, n° 113.
[11] « Le 28 aout devant Buhon, blessé d'une balle à l'épaule, est vaillamment resté à son poste, et après avoir fait le lendemain panser sa blessure, a rejoint sa batterie et continué son service. » Citation à l'Ordre de la IVème Armée du 20 octobre 1914, n° 101.

Ancestramil

Commandement le repli qui devait permettre, quelques jours plus tard, la manœuvre de la Marne ; l'ordre était donné dans l'après-midi de rompre le combat. Les 1er et 3e groupes (A. D./33) vont bivouaquer quelques heures au Mont-Dieu, pendant que l'artillerie de corps (2e et 4e groupes), s'écoule dans la nuit par la route du Chesne en direction du camp de Châlons, et va enfin prendre quelques repos le lendemain sur la rive gauche de l'Aisne, à Pauvres et à Chufilly.

En passant au Chesne, quelques batteries purent trouver à la gare de wagons de subsistances qui leur procurèrent un ravitaillement depuis si longtemps désiré.

Le 29 et le 30, le Corps d'Armée s'établit sur l'Aisne. Il s'agissait de retarder encore une fois la marche allemande. Le 31, les colonnes ennemies, en arrivant sur la rivière sont accueillies à coups de canon et obligées de se déployer ; nos batteries tirent sur les routes qui franchissent l'Aisne au nord-est de Vouziers, entre Yoncq et Attigny.

Il n'était cependant pas encore question de faire front, mais simplement d'infliger des pertes à l'ennemi et de ralentir sa marche ; et le 1er septembre, nos colonnes se reformaient pour reprendre la direction du sud. Un combat de nuit inattendu devait au soir de cette journée éprouver cruellement le 1er groupe. Ses batteries, constituant l'artillerie de l'arrière-garde de la 33e Division, se trouvaient dans la côte escarpée qui va de Semide à la grande route de Châlons, quand pendant une halte horaire, à 22 heures 30, une vive fusillade éclata sur la droite à la lisière des bois. Les conducteurs pied à terre ne peuvent entièrement maitriser leurs attelages affolés ; de nombreux chevaux sont tués ou blessés.

Le Capitaine **THIEBAUD,** commandant la 2e batterie, aidé du maréchal des logis **LASSUS** et du servant **ROQUEMAUREL**[12] met rapidement en batterie une pièce qu'il pointe et charge lui-même : on débouche à zéro.

Les deux autres batteries du groupe peuvent, elles aussi, mettre des canons en batterie, et tirent sur les lisières du bois. Tout le personnel se dévoue pour remettre l'ordre dans la colonne et sauver les canons ; on rassemble tant bien que mal les chevaux échappés. Des sous-officiers, au moyen des débris de bois ou de branches, remplacent les timons brisés, cependant que sous les balles des conducteurs changent paisiblement leurs traits cassés et que les infirmiers donnent leurs soins aux blessés, galvanisés par l'exemple de leur chef, le docteur **DUPUY**[13] aide-major de 1re classe de territoriale.

L'obscurité cause de fatales méprises et des balles françaises frappent les artilleurs ; il faut quitter la place et poursuivre la marche sur Sainte-Marie-à-Py. Cette malheureuse affaire coutait la vie au Lieutenant **HUGONENC**, aux maréchaux des logis **CAUSSADE** et **RUMEAU,** et à plusieurs braves canonniers. Le Chef d'Escadron **SEGUELA,** commandant le 1er groupe, était blessé, avec le Capitaine **BOUILHAC,** commandant la 1re batterie, le Lieutenant **AUGE**, le Capitaine **LAFFON-CAZEAUX**[14]**,** commandant la 3e batterie. Vingt-et-un sous-officiers, brigadiers et canonniers tombaient à côté d'eux.

Afin d'abandonner le moins possible de matériel, les hommes firent preuve d'un dévouement et d'une énergie admirables. Tous les débouchoirs furent sauvés. Le conducteur du milieu

[12] Dans la nuit du 1er septembre sous un feu violent de mousqueterie, a aidé son Commandant de batterie à servir sa pièce. » Citation à l'ordre du Régiment, du 20 juillet 1915, n° 70.

[13] « Blessé d'un coup de pied de cheval le 10 aout, a refusé de se laisser évacuer ; malgré une aggravation de son état, a continué à donner ses soins avec un dévouement admirable de jour et de nuit, et en particulier sous la fusillade dans la nuit du 1er au 2 septembre. » Citation à l'Ordre de la IVème Armée du 2 octobre 1914, n° 79.

[14] Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. G. du 25 avril 1915. « A fait preuve de sang-froid et de grande bravoure dans les combats du début de la campagne ; blessé grièvement la nuit du 1er au 2 septembre ».

LAFFARGUE (3e batterie), raccourcit tranquillement ses traits pour atteler un avant-train dont les autres chevaux venaient d'être tués ; des servants oubliant leur épuisement supportèrent pendant 13 kilomètres un avant-train sans timon que traînaient deux chevaux. Les batteries purent emmener leurs blessés et vinrent se reformer le 2 septembre à la Chappe.

Cependant, les autres groupes avaient poursuivi leur marche sans encombre. On traverse le camp de Chalons, puis la Marne en direction du camp de Milly. Enfin, le 5 septembre au soir, le 1er groupe cantonne à St-Ouen, où son personnel, malgré ses pertes, participe au service des avant-postes, concurremment avec l'infanterie ; les autres groupes sont à Dampierre et à Vau oigne.

C'est alors que le régiment reçut l'ordre célèbre par lequel le Général **JOFFRE** prescrivait la reprise de l'offensive qui devait se traduire par la victoire de la Marne.

La confiance était restée entière dans les âmes, malgré la retraite ; les troupes se demandaient souvent les raisons d'un recul qui ne leur semblait pas justifié par la poussée d'un ennemi dont elles avaient pris la mesure, qu'elles avaient déjà tenu en échec et contraint à reculer. Aussi l'ordre d'attaque fit-il vibrer tous les cœurs d'enthousiasme guerrier, d'allégresse patriotique. Dans l'attente du sacrifice librement consenti au cours de cette lutte suprême pour le salut de la Patrie, il y eut chez tous comme le pressentiment obscur de la victoire.

Les troupes du régiment se trouvèrent répartis sur tout le front du Corps d'Armée pendant la bataille. A droite, le 1er groupe entre en action tard dans la journée du 6 pour appuyer l'attaque du 11e de ligne à la cote 174, près de la ferme des Grandes-Perthes.

Le 7, l'action continue, mais la pression allemande se fait sentir brutalement et oblige nos troupes à un repli momentané : aussi lorsque le 8 septembre, le groupe reçoit l'ordre de réoccuper la cote 174, il est reçu par une vive fusillade. Dans le plus grand calme, au pas, le groupe fait demi-tour, et prenant sous bois un itinéraire défilé, vient occuper une position d'où il ouvre un feu violent sur la cote 174. Mais il devient nécessaire de dégager d'autres unités d'artillerie violemment prises à partie. La 3e batterie en est chargée et remplit entièrement sa mission, malgré le bombardement de l'ennemi et l'avance de son infanterie sur laquelle les dernières salves sont tirées à 400 mètres.

Le personnel fait tout son devoir au mépris de la mort qui fauche autour des pièces ; le brigadier **BOUSQUAT**[15] aidé du servant **SERRES**[16] et du maître-pointeur **MASSON**[17] relève pieusement le corps de ses camarades tombés. Quand les munitions sont épuisées, la batterie emmène ses canons et se replie sur les positions occupées par le reste du groupe, les hommes trainant à bras les deux caissons de ravitaillement.

Le servant **LALANNE**[18] prend sous le feu de la place d'un conducteur. Le servant **COLOMBIE**[19] bien qu'ayant reçu plusieurs blessures, aide ses camarades et ne s'arrête qu'en tombant d'épuisement. Le maréchal des logis **LAGARDE**[20] (blessé ultérieurement le 27 septembre), quitte la position avec la dernière voiture. Deux caissons qui n'avaient pu être ramenés sont repris dans l'après-midi par le Lieutenant **LARNAUDIE** avec quelques volontaires.

Le 9, la lutte redouble d'acharnement. Les batteries exécutent des tirs systématiques dont les résultats furent reconnus « admirables » par le Colonel commandant la 65e Brigade, et qui

[15] Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[16] Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[17] Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[18] Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[19] Citation à l'Ordre du Régiment du 26 avril 1915, n° 22.
[20] Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

obligent l'ennemi à se replier. Enfin le 10 au matin elles peuvent occuper à nouveau les positions de la cote 174, d'où, malgré la violence du bombardement ennemi, elles tirent sur les positions d'artillerie allemandes signalées par l'aviation vers le tunnel de la ferme des Perthes ;

Pendant ce temps, plus à gauche, le 3e et le 4e groupes occupaient le 7 des positions près de la ferme de la Certine, à la cote 208, et appuyaient le 14e de ligne. Ils subissent des pertes sans que le calme et l'élan des canonniers en reçoivent la moindre atteinte.

Pris à partie par un feu intense, l'ennemi marque l'arrêt. Ses lignes viennent se briser contre nos fantassins appuyés par le 75.

Le Capitaine **DAGUILHON-PUJOL**[21], adjoint au Colonel, prend le commandement d'une fraction d'infanterie privée de ses cadres, et l'installe sur une position attaquée, « contribuant ainsi grandement à l'insuccès de l'attaque allemande ».

Le lendemain, l'action recommence dans les mêmes conditions. Le régiment a le regret de perdre le Lieutenant-Colonel **ESCOURROU**[22] qui fut gravement blessé au pied et qui avait donné l'exemple des plus hautes vertus militaires. Le Commandant **MATHA** le remplace.

Pendant un déplacement de la 11e batterie le conducteur **BONHOMME** se distingue par son courage : 5 chevaux de son canon sont tués par un obus qui tue également les conducteurs de devant et du milieu ; **BONHOMME** prenant le cheval du brigadier, reconstitue l'attelage et ramène le canon[23]. Le brigadier **NEUVILLE** à la cuisse emportée par un obus en s'employant courageusement à maintenir le bon ordre sous un violent bombardement[24].

Vers 18 heures, un même obus tue, avec le Général **DUPUY**, le Commandant **GLANDY**[25], qui commandait le 4e groupe et son adjoint le Sous-lieutenant **SCHUMAMCHER**[26] pendant que le Lieutenant **BARTHES**[27], de la 11e batterie, tombe blessé à côté d'eux. Le Capitaine **COUDANNE,** commandant la 11e batterie, étant contusionné par le même projectile. Cet officier avait fait preuve au cours de la journée des qualités techniques les plus grandes, alliées au sang-froid, au coup d'œil et à la bravoure, et contribué puissamment au succès de la journée de la Certine[28].

Le Capitaine **LAFONT** prend le commandement du groupe et le Lieutenant **LAGARRIGUE** le remplace à la tête de la 10e batterie.

Le 9 septembre, à la première heure, la lutte recommence. Le brigadier **LOULMET**[29] de la 7e batterie, se distingue par son calme et son sang-froid en amenant des avants-trains sous un feu violent d'artillerie lourde. Les téléphonistes et signaleurs **SERS**[30], de la 10e batterie,

---

[21] Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. G. du 20 novembre 1914.

[22] « A fait preuve de calme, de courage et de sang-froid ; blessé à son poste de combat le 7 septembre 1914, à la Certine. » Citation à l'Ordre du Régiment du 26 avril 1915, n° 21.

[23] Citation à l'Ordre du Régiment du 26 avril 1915, n° 21.

[24] Médaille Militaire avec Croix de guerre par ordre n° 1226, du 1er aout 1915.

[25] « Blessé mortellement le 8 septembre 1914, près de la ferme de la Certine à son poste de combat au milieu de ses batterie maintenues sous le feu le plus violent et arrêtant par la précision et l'opportunité de leur tir le mouvement offensif des Allemands débouchant de la crête dominant cette ferme. » Citation à l'Ordre de la IVème Armée du 9 octobre 1914, n° 85.

[26] « Tué le 8 septembre à la Certine en meme temps que son Chef d'Escadron après avoir fait, au cours de la journée, preuve du plus brillant courage. » - Citation à l'ordre de la IVème Armée, du 29 octobre 1914, n° 118.

[27] « Après avoir eu au feu la plus brillante bravoure, a été atteint le 8 septembre, près d'une ferme, d'une très grave blessure qui a nécessité l'amputation d'une jambe. » - Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. .G. du 24 octobre 1914.

[28] Citation à l'ordre de la IVème Armée du 9 octobre 1914, n° 85.

[29] Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

[30] Citation à l'Ordre du Régiment du 26 avril 1915, n° 22.

MAUMUS[31], de la 11e, **DUPLAN,** de la 12e, transmettent les ordres sous le feu le plus nourri, car les Allemands redoublent de violence en sentant que la partie va leur échapper.

Le Capitaine **LECCA**[32], commandant la 9e batterie, est blessé à son poste de combat. Le Lieutenant **LAGARRIGUE** est mis avec une section de la 10e batterie à la disposition du Général **HELO** pour accompagner l'attaque du 7e de ligne sur la cote 209.

Le 10 la bataille reprenait ; mais les hausses s'allongent, car les objectifs s'éloignent : on sent que l'ennemi fléchit, et vers 16 heures la bonne nouvelle court dans les rangs que l'ennemi à gauche est refoulé. Les batteries aussitôt font un bond en avant de 1000 mètres et tirent les derniers coups de canon à 18 heures 15 sur des éléments d'infanterie qui s'écoulent par le tunnel de la cote 211.

Cependant, le 2e groupe s'était établi à l'extrême gauche de l'Armée dans le camp de Mailly, près de la ferme de l'Epine, face à Sompuis, il constituait l'artillerie de la flanc-garde qui, sous le commandement du colonel commandant le 83e de ligne, couvrait la IVème Armée.

L'Armée du Général **FOCH** était à 20 kilomètres de là et dans l'intervalle, une division de cavalerie battait l'estrade.

Le 6 septembre, la reconnaissance est faite sous la protection d'un peloton du 9e Chasseurs qui met pied à terre et se déploie en tirailleurs devant les pièces. A peine le groupe est-il en batterie que les balles sifflent : l'ennemi est à 500 mètres.

Le 7 septembre, le Lieutenant **LANGLOIS**[33], commandant la 6e batterie, est tué d'une balle au cœur. Il est aussitôt remplacé par le lieutenant **SOULE** de la 4e batterie, qui tombe lui aussi, blessé d'une balle à la cuisse. Le Lieutenant **VIOT**, de la 5e batterie, prend le commandement.

La pression de l'ennemi s'accentue plus violente au cours des journées qui suivent ; la mission de la flanc-garde est de « contenir l'ennemi coûte que coûte », en attendant l'arrivée du 21e Corps qui débarquait envoyé de lorraine par le haut commandement pour constituer « l'évènement » décisif sur la gauche de l'Armée.

Nos artilleurs, pénétrés de la grandeur de leur tâche, sont prêts à toutes les épreuves, à tous les sacrifices. Les canons tirent à 1000 mètres, à 500 mètres, à 300 mètres. Les servants voient leurs obus tomber dans les masses ennemies et les clouer dans leur élan.

Les moments sont critiques, car la consommation de projectiles est effroyable. Une heure vient où le Capitaine **MASSOL**, commandant la 5e batterie, n'a plus rien dans ses coffres. Il rassemble alors ses servants et leur crie dans le fracas de la bataille : « Mes amis, prenez vos mousquetons, nous allons mourir ici proprement, mais personne ne s'en ira. »

La ténacité héroïque de nos hommes eut sa récompense. Les Allemands n'avancèrent pas et le 21e Corps eut le temps d'arriver. Le 9 à midi, le 2e groupe était relevé par le 59e d'artillerie et se portait à Saint-Ouen et Somsois en arrière du 1er groupe, en réserve d'artillerie.

Puis ce fut la victoire, la poursuite de l'ennemi, la joie de voir, en avançant, les résultats splendides de nos tirs. Le 75 était le triomphateur de la Marne, il avait fauché les hordes d'Outre-Rhin et les artilleurs pouvaient, légitimement, s'enorgueillir de leur part glorieuse dans l'œuvre commune. Les colonnes de marche se reconstituèrent et la poursuite de l'ennemi s'organisa.

---

[31] Citation à l'Ordre du Régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[32] Citation à l'Ordre du Régiment du 26 avril 1915, n° 22.
[33] « Tué le 7 septembre à la tête de sa batterie, s'étant tenu, au mépris de tout danger, dans un poste de commandement particulièrement exposé. » Citation à l'Ordre de la IVème Armée du 29 octobre 1914, n° 118.

Ancestrami

La Poursuite. – L'Arrêt

Le 4e groupe est désigné pour faire partie de la Brigade d'avant-garde. Le 12 à l'extrême pointe du matin, il traverse Saint-Martin-aux-Champs. L'ennemi avait quitté le village dans la nuit. Les têtes de colonne de notre infanterie ne sont pas encore arrivées et ce sont les éclaireurs du groupe qui ouvrent le passage à la colonne à travers les barricades hâtivement organisées sur la route par l'ennemi.

Il en est de même aux ponts de la Marne et du Canal que l'ennemi n'a pas eu le temps de faire sauter. La marche se poursuit allègrement vers le Nord, aux trousses de l'armée allemande, dont le passage est jalonné par des bivouacs empuantis où ont été transportés la literie des habitants et les objets les plus hétéroclites, par des armes, des effets d'équipement, des bicyclettes brisées, des chevaux morts, marquant tout le désarroi d'une armée en retraite. Les champs à perte de vue semblent plantés de bouteilles vides de toutes formes et de toutes dimensions.

L'avant-garde cantonne à Moivre, que traverse à 20 heures la Division de Cavalerie de Lyon, à la chasse de l'ennemi. On marche le lendemain sur la Croix-en-Champagne.

Le bataillon de tête du 9e de ligne, ne tarde pas à se heurter à des éléments d'arrière garde, aux abords de Somme-Tourbe. La 10e batterie fouille par son tir les maisons du village qui est incendié et abandonné par l'arrière-garde ennemie. La vallée de la Tourbe est progressivement nettoyée par les feux de batteries et le 4e groupe vient cantonner le 13 septembre avec le 1er groupe à Wargemoulin, pendant que les 2e et 3e groupes s'établissent en bivouac à leur gauche.

Le 14 septembre, la résistance ennemie s'accentue : à droite, le 4e groupe est violemment pris à partie par l'artillerie allemande qui occupe la butte du Mesnil et la Main de Massiges.

La traversée du village de Minaucourt, embouteillé à moitié par des voitures en désordre, s'exécute sous les obus et cause des pertes sensibles ; on met en batterie à 500 mètres du village sur la rive droite de la Tourbe pour contrebattre l'artillerie allemande. Mais on n'avance pas. La poursuite parait longue et l'ennemi semble s'enraciner dans le sol. Le Capitaine **SOUBIROUS**[34], commandant la 7e batterie, est blessé devant Minaucourt.

Le lendemain matin, le 4e groupe reçoit l'ordre d'occuper des positions situées de l'autre côté de la rivière et qui avaient reçu la veille une ample distribution d'obus. Aussi, dès la mise en batterie, les servants se hâtent-ils de creuser quelques tranchées.

Les obus pleuvent partout, sur les pièces, sur les avant-trains, sur les échelons. Les observatoires de l'ennemi nous dominent et, dans cette étroite vallée de la Tourbe, il n'est pas aisé de se défiler. Aussi les pertes s'accroissent-elles rapidement au cours de la journée. Le groupe perd 13 tués, le Sous-lieutenant **BREULEUX**[35], de la 12e batterie, blessé, 4 Sous-officiers blessés avec 50 Brigadiers et Canonniers, pour la plupart des conducteurs, tombés à leur poste. Une centaine de chevaux morts jalonnaient les positions successives des échelons et des avant-trains.

Les canonniers, jaloux de venger leurs frères morts, rendent coup pour coup. A chaque accalmie dans la tourmente, on ravitaille à bras depuis la route que les caissons ne peuvent pas dépasser. A 16 heures, le Général **MALCOR** et le Colonel **TAURIGNAC**, témoins de la conduite des hommes, vinrent rendre hommage à leur vaillance.

[34] Citation à l'Ordre du Régiment du 26 avril 1915, n° 22.
[35] Citation à l'Ordre du Régiment du 26 avril 1915, n° 22.

L'ordre arrive de se porter en avant pour appuyer l'infanterie dans l'attaque de Beauséjour ; les pertes ont été telles que trois sections seules peuvent effectuer le mouvement. Deux canons et trois caissons ont été mis à mal. Le matériel qui ne peut pas suivre est confié aux Sous-lieutenants **LAFRANCE**[36] et **PERES**, qui continuent le feu depuis la position, pendant que les trois batteries, réduites à deux pièces chacune, se portent au sud-ouest de Massiges.

Enfin la nuit vient sous des torrents de pluie ; le Groupe rentra à Minaucourt après avoir fait l'admiration de tous et reçut les chaleureuses félicitations du Général **GUILLAUMAT**, commandant la 83e D.I. ; chacun avait fait son devoir et il convient de ne pas oublier, entre tant de braves, le courage et le calme du Lieutenant **PEIGNOT**[37], du maréchal des logis **COUSTY**[38]**,** de l a10e, du Brigadier **CAYROL**[39], de la 12e, du trompette **SUDRE**[40]**,** des canonniers **TARET**[41]**, SUAU**[42]**,** et **RIVETTE**[43]**.**

Les missions restent les mêmes le lendemain et le surlendemain, mais nos attaques sont infructueuses. Les Allemands se sont renforcés et commencent à se terrer ; le 18 au soir, le Groupe va se reconstituer à Saint-Jean-sur-Tourbe.

A gauche, le 15 septembre, le 3e Groupe est en butte, lui aussi, au tir ennemi ; la 9e batterie est fort éprouvée, perdant un Maréchal des Logis, un Brigadier et 6 Canonniers.

Plus à droite, le 1er Groupe est à Mesnil-les-Hurlus avec la 66e Brigade ; il est en flèche, dominé de partout. Sa situation devient intenable ; il a en peu d'instants trois officiers blessés : le Capitaine **LONGUEVERNHE**[44]**,** commandant la 1re batterie, les Sous-Lieutenant **NAGEL**, le Sous-Lieutenant **CLAVERIE ;** et il est contraint de s'établir à la Voie Romaine, non loin du 2e Groupe installé près de la cote 203, puis à la cote 189, d'où il participe le 16 à l'attaque de Perthes-les-Hurlus par la 34e D.I.

La 5e batterie perd le Capitaine **MASSOL**, blessé, et prend, sous les ordres du Lieutenant **VIOT,** une position avancée près du Moulin de Perthes, que le feu convergent de l'artillerie allemande lui rend bientôt intenable ; elle est obligée de se reporter à côté des autres batteries du Groupe.

---

[36] « Officier d'un grand sang-froid et d'une réelle bravoure, a rempli avec sa section, le 15 septembre 1914, pendant 10 heures consécutives, la mission qui lui était confiée, sous un bombardement ennemi des plus violents et des plus meurtriers. » Citation à l'Ordre du 17e Corps, du 1er février 1916, n° 145.

[37] « Commandant un groupe d'échelons pendant la première partie de la campagne, a fait preuve d'initiative et d'énergie, en particulier les 14 et 15 septembre 1914 devant Minaucourt ». Citation à l'ordre du 17e Corps d'Armée, du 16 octobre 1915, n° 70.

[38] « Sous-officier courageux, s'est distingué en particulier à Minaucourt le 15 septembre, où dans un bombardement intense de sa batterie, il a maintenu, grâce à son énergie et sa bravoure, tout son personnel au poste de combat ». Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

[39] « Le 15 septembre à l'ouest de Minaucourt, étant brigadier, a continué malgré les tués et les blessés tombant autour de lui, à assurer avec le plus grand calme le ravitaillement de sa batterie et a permis à cette batterie de remplir jusqu'au soir la mission d'appui de l'infanterie qui lui était confiée ». Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 23 octobre 1914.

[40] « Trompette énergique et courageux, le 16 septembre 1914 à Minaucourt a eu deux chevaux, qu'il tenait, tués auprès de lui, le 3e blessé. Est resté à son poste, donnant ainsi à tous un bel exemple de courage et de sang-froid ». Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet, n° 70.

[41] « Conducteur énergique et courageux ; le 15 septembre, sous un feu violent et meurtrier a rassemblé et ramené des voitures dont les conducteurs venaient d'être tués. Les a maintenues sur place, malgré les rafales, assurant ainsi le ravitaillement des batteries ». Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 19 juillet 1915, n° 70.

[42] « Conducteur énergique et courageux ; le 15 septembre, sous un feu violent et meurtrier a rassemblé et ramené des voitures dont la plupart des conducteurs étaient tués ». Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

[43] « Extrêmement courageux, s'est distingué à Minaucourt en ravitaillant sa pièce sous un feu très intense ». Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

[44] Citation à l'ordre du régiment du 26 avril 1915, n° 22.

Ancestrami

L'énergie de notre offensive s'émousse peu à peu pour des causes générales dans le détail desquelles nous n'avons pas à entrer. Il suffit de rappeler que le principal effort des armées françaises doit se reporter dès cette époque vers le Nord. Nos disponibilités de toute nature en troupes, en matériel, en munitions sont appelées vers Arras, puis vers Armentières et enfin sur l'Yser pour barrer la route à l'ennemi dans ce que l'on a appelé la « Course à la Mer ». Sur notre front de Champagne les deux adversaires reprennent haleine, se réorganisent et vont bientôt commencer la guerre de tranchées. Avec elle débute une nouvelle période de guerre.

IIe PARTIE

———

Affaire du 26 septembre 1914

Le commandement prescrit désormais de ménager sévèrement les munitions : la consommation de la Marne avait été effroyable relativement aux approvisionnements prévus du temps de paix. Les Allemands ne s'étaient pas rendu compte, eux non plus, des formidables quantités d'obus exigées par la guerre moderne. Aussi le rôle des batteries devient-il, tout entier de surveillance, en soutien éventuel de l'infanterie.

Ce temps de stagnation fut mis à profit pour reconstituer les unités en personnel et en chevaux. On utilisé les éléments des batteries les plus éprouvées : 6e et 7e, pour rétablir les autres à leur effectif normal.

Au surplus, le Corps d'Armée reçut un groupe de batteries de sortie de la place de Brest et la 47e batterie du 28e Régiment fut affectée au 57e. Désormais, cette unité devait prendre sa part de toutes les affaires où fut engagé le Régiment et le 1er juillet 1915, elle devenait, par mesure de régularisation, la 6e batterie du 57e.

L'artillerie allemande, à court comme nous de munitions, ne se livrait plus aux tirs sur zones, à la débauche de projectiles à laquelle nous étions habitués, mais effectuait de temps à autre quelques réglages serrés sur des points choisis. Le 21 septembre, le Maréchal des Logis **CABRIT,** de la 4e batterie, « est tué à son poste en s'assurant au mépris de tout danger personnel que le hommes de sa pièce s'abritaient contre le feu violent qui s'abattait sur la batterie »[45].

Le même jour, le conducteur **DESBRUS**, de la 5e batterie « atteint de 24 blessures par éclats d'obus et le bras droit fracturé, tentait jusqu'à la limite extrême de ses forces de rester à son poste. Conduit au poste de secours, il disait au Docteur qui le soignait : « Il vaut mieux que ce moi que le Capitaine que cet obus ait atteint, car le Capitaine est plus utile que moi à la batterie. »[46].

Le 25 septembre, une canonnade ennemie inusitée se déclencha sur l'ensemble du front. L'artillerie lourde bombarda les endroits qu'elle supposait habités : ce devait être le prélude à une violente attaque d'infanterie exécutée sur un front considérable.

Près des Hurlus, le Sous-Lieutenant **BIENZ,** de la 4e batterie, au milieu d'un groupe d'Officiers du 59e de ligne qui fut fauché en même temps que lui, « était tué d'un obus en assurant au milieu du feu le plus intense et avec le plus grand courage, la liaison entre sa batterie et le Régiment dont cette batterie appuyait l'attaque »[47]. Le Maréchal des Logis **CASTAGNE**, de la 2e batterie est cité pour sa belle attitude au feu ; s'est offert spontanément pour aller occuper avec sa pièce

[45] Citation à l'ordre de la VIème armée du 29 octobre 1914, n° 118.
[46] Médaille Militaire par décision de la IVème armée du 7 novembre 1914, n° 126.
[47] Citation à l'ordre de la VIème armée du 29 octobre 1914, n° 118.

une position dite *caponnière* sous le feu de l'artillerie ennemie à hauteur de nos tranchées de première ligne. A été grièvement blessé »[48].

Le 26 septembre avant l'aube, profitant du brouillard et dans le plus grand silence, l'infanterie allemande sortant de ses tranchées se jette sur nos positions que ne protégeait encore nulle défense accessoire. Nos postes avancés surpris sont passés à la baïonnette ou fait prisonniers et notre ligne est enfoncée entre Perthes-les-Hurlus et Beauséjour. L'ennemi n'est plus qu'à quelques centaines de mètres des batteries du 1er Groupe qui constituent son premier objectif, quand on s'aperçoit du danger : la situation est critique. Mais les artilleurs sont conservé tout son sang-froid et chacun se porte à son poste de combat pour faire face au danger.

Au 1er Groupe, sous le commandement provisoire du Capitaine **THIEBAUD**[49], la 2e batterie seule peut ouvrir le feu ; elle tire à 600 mètres avec l'ordre de tenir sur place jusqu'au moment où les autres batteries pourront à leur tour entrer en ligne. Elle exécute un tir infernal sans se laisser émouvoir par le mouvement des Allemands qui la tournent et la prennent à revers.

Pendant ce temps, la 1re et la 3e exécutent le mouvement de repli ordonné et appuient de leur nouvelle position avec toute leur énergie, la brillante contre-attaque effectuée par notre infanterie qui fit lâcher pied à l'ennemi. Le Lieutenant **LARNAUDIE,** commandant la 5e batterie « contribuait grandement à la tournure favorable des évènements, par la puissance du feu dont il frappait l'attaque allemande »[50].

Les échelons se retirèrent au pas dans le plus grand calme alors que les balles et les shrapnells arrivaient sur leur bivouac. Le manque de chevaux et l'épuisement de ceux qui restaient était tel, que le mouvement de repli des voitures dut s'effectuer en deux fois.

Le 2e Groupe (Commandant **CAUVET),** venait de recevoir la 47e batterie ; elle arriva pour le combat et prit position aussitôt sous les ordres du Capitaine **VILLEMOT.** L'entrée en action de cette batterie, dont les servant n'avaient pas encore vu le feu, fut si soudaine et si efficace que l'attaque fut brisée nette sur cette partie du front.

La 5e batterie, Capitaine **VIOT**[51] et la 4e batterie, Capitaine **LATTES**[52] sur lesquelles se portait le principal effort de l'infanterie allemande lancée sur le chemin d'Hurlus à Somme-Suippes, déterminaient ensuite la retraite de l'ennemi.

Le Maréchal des Logis **GOUDIN,** de la 5e batterie « fit preuve du plus grand courage sous le feu de l'infanterie et des mitrailleuses et, malgré plusieurs pertes d'hommes et de chevaux et des accidents de matériel, parvint à déplacer sa pièce et à la mettre en batterie sur la position où l'effet de l'artillerie fut décisif »[53]. A la 4e batterie les canonniers **CARDOIT, MOLINIER** et **SERRES** tombaient blessés par les balles allemandes. Ils étaient restés volontairement sur le terrain sous le feu de l'infanterie et des mitrailleuses pour aider à accrocher les derniers arrière-trains de la batterie[54].

---

[48] Citation à l'ordre du régiment, du 18 avril 1915, n° 17.

[49] Commandant le 26 septembre un groupe d'artillerie du 57e, a déployé les plus rares qualités d'énergie et d'intelligence, de décision et d'à propos. Devant une violente et très puissante attaque de l'ennemi, a su prendre les seules dispositions permettant aux batteries de son groupe d'arrêter l'offensive ennemie et d'appuyer la reprise d'offensive de nos troupes. Citation à l'ordre de la IVème armée du 7 novembre 1914, n° 126.

[50] Citation à l'ordre de la IVème armée du 29 octobre 1914, n° 118.

[51] « Le 26 septembre a réussi, grâce à son sang-froid, à son audace et à son ascendant, à déplacer sa batterie sous un feu d'infanterie intense et à l'amener dans une position d'où elle a déterminé la retraite de l'ennemi ». Citation à l'ordre de la IVème armée du 19 novembre 1914, n° 131.

[52] Même citation.

[53] Citation à l'ordre de la IVème Armée du 19 novembre 1914, n° 131.

[54] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 27 octobre 1914.

Cependant, plus à droite, le 3e Groupe (8e et 9e batteries) alerté prend position à 5 heures au sud du Balcon sous les balles ; il tire dans le Marson. La 9e, sur la croupe, au nord-ouest de Wargemoulin, est repérée par l'obusier lourd allemand qui l'oblige à changer de position et lui fait perdre en peu d'instants, avec le Sous-lieutenant **CHALON,** tué, quinze hommes mis hors de combat. Le Lieutenant **BENEDETTI,** commandant la batterie, faisant preuve du courage le plus héroïque, s'était refusé à abandonner la moindre partie de son matériel : il avait accroché les arrière-trains, aide par les Sous-Lieutenant **CHALON**[55]**,** par les Maréchaux des Logis **ODOL**[56] et **NAYRAC**[57], et changé lui-même la roue d'un caisson sous le feu le plus violent[58]. Le lieutenant **CAHEN**[59]**,** faisant le coup de feu avec les fantassins qui défendent le Balcon, est grièvement blessé.

Le 4e Groupe, commandé provisoirement par le Capitaine **ALBIGES**, arrive à la rescousse de son cantonnement de Saint-Jean-sur-Tourbe où il venait de panser ses blessures. Il s'établit au nord-est de Wargemoulin et appui l'attaque de notre infanterie qui refoule énergiquement l'ennemi et lui reprend en entier le terrain momentanément abandonné.

Cette chaude affaire coûtait aux Allemands de lourdes pertes, aussi bien en tués et en blessés qu'en prisonniers et une de leurs batteries, prise sous notre feu, laissait sur le terrain 8 arrière-trains de caissons.

Leur tentative avortée ne devait pas se reproduire sur notre front. Obligés comme nous d'etre avares de munitions, ils étaient contraints de se fixer ; dès le lendemain, le 27 septembre, on voyait apparaitre, au devant de leurs tranchées, les premiers réseaux de fil de fer.

Premier Hivernage

Nos batteries profitèrent des derniers beaux jours de l'année pour installer leurs bivouacs. Le souvenir de cet hiver 1914-1915 n'est pas près de s'effacer de la mémoire de ceux qui le vécurent dans la fange, dans la misère, sans matériaux convenables pour s'abriter, sans vêtements chauds, sans paille pour se coucher. Tout était nouveau dans la guerre sans précédent et si contraire au tempérament français que l'on était forcé de mener. Il n'est donc pas étonnant qu'il n'y eut pas les quantités de madriers, de planches, de tôles ondulées, de clous, etc., que nécessite l'installation de milliers d'hommes dans les tranchées.

La région occupée par le 17e corps compte parmi les plus déshéritées de la France. En Champagne pouilleuse il n'y a pas d'eau et les villages sont rares.

Chacun dut s'ingénier de son mieux pour se constituer l'abri élémentaire qui devait protéger contre les intempéries et « per fà soun mas ».Il fallut avec des outils rares et souvent rudimentaires abattre les arbres, les façonner grossièrement, creuser la terre, couvrir la plus primitive des charpentes avec des branches de pin et des mottes de gazon, fabriquer des clous avec du fil de fer. Quelques privilégiés avaient pu dénicher dans les décombres fumants du

---

[55] « A fait preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid au combat du 26 septembre où il a contribué à soustraire aux coups de l'artillerie ennemie une partie du matériel de sa batterie ». Citation à l'ordre de la IVème armée du 20 octobre 1914, n° 101.
[56] Citation à l'ordre de la IVème armée du 20 octobre 1914, n° 101.
[57] Citation à l'ordre du régiment du 26 avril 1915, n° 21.
[58] Citation à l'ordre de la IVème armée du 9 octobre 1914, n° 85.
[59] Chevalier de la Légion d'Honneur, ordre n° 1506 D du 8 septembre 1915.

Ancestrami

Mesnil, des Hurlus, de Saint-Jean-sur-Tourbe, des portes presque entières qui, transportées dans les bivouacs, donnèrent à leurs heureux possesseurs un…. Confort envié.

Les rares chemins de terre qui traversent la région devinrent bientôt des fondrières où les voitures enfonçaient jusqu'au moyeu. Il fallait mettre 10 chevaux aux caissons pour les amener jusqu'aux positions de batterie. Bien des chevaux aux caissons pour les amener jusqu'aux positions de batterie. Bien des chevaux périrent enlisés, surtout dans le ravin situé à l'ouest de Wargemoulin et qui reçut bientôt le nom évocateur de « Bahr-el-Ghazal ». La nature du sol ne permettant d'en extraire autre chose que de la craie et les transports de ballast étant encore rudimentaires, on rapiéçait les endroits les plus défoncés avec des troncs d'arbres entiers bientôt disparus dans la boue.

Pour comble de misère, l'eau manquait : des positions de batterie il fallait faire jusqu'à 5 et 6 kilomètres pour aller en chercher à Somme-Suippes ou dans la vallée de la Tourbe. On brêlait un tonnelet sur un avant-train et, avec 6 chevaux, les corvées mettaient une demi-journée pour ramener quelques litres d'un liquide blanchâtre et nauséabond. Les hommes, en revenant de l'abreuvoir, rapportaient de l'eau dans des seaux en toile suspendus à leurs pieds chaussant l'étrier, heureux si, à l'arrivée, ils trouvaient leurs seaux encore à demi-pleins.

Quant aux chevaux, les malheureuses bêtes habitaient sous des semblants d'abris constitués par des branches de pin aussi serrées que possible, qui laissaient bien vite filtrer l'eau. Le fourrage arrivait mal et dans les conditions où ils se trouvaient, il est vraiment merveilleux que la mortalité n'en ait pas été plus grande.

Malgré tout, la bonne humeur, la santé physique et morale se maintinrent entières, grâce à la façon remarquable dont fonctionna le service de ravitaillement de l'intendance, grâce surtout au ressort, à l'énergie de la race et à l'élévation du moral de tous.

Nos pertes pendant cette période et jusqu'en décembre furent légères. Cependant le 28 septembre, la 8e batterie perdait six hommes tués par un tir réglé d'artillerie lourde.

Au commencement d'octobre, la 7e batterie était reconstituée sous les ordres du Lieutenant **LARNAUDIE ; le** régiment d'artillerie de corps se retrouvait à son effectif réglementaire de 12 batteries.

Première bataille de Champagne

Le commandement employa ce temps de stabilisation à préparer l'attaque de la ligne allemande. L'armée française se ramassa dans l'espoir de bouter l'ennemi hors de France. Mais il fallut compter avec les réseaux de fil de fer, les tranchées, les blockauss, que notre canon de campagne ne pouvait bouleverser suffisamment pour permettre l'enfoncement de l'ennemi.

Les attaques du corps d'armée commencèrent le 8 décembre. L'explosion d'une mine à la cote 200 fut accompagnée d'un violent tir d'efficacité : le feu roulant ou trommelfeuer dont parlaient les Allemands, et nos fantassins s'emparaient de l'objectif désigné.

Ce brillant fait d'armes était dû, sans conteste, en grande partie à la façon dont la préparation d'artillerie avait été organisée et effectuée sous les ordres du Colonel **TAURIGNAC**. Il en était récompensé par le succès de nos armes, dont la part qui lui revenait était commémorée par une citation à l'ordre de l'armée : « Chargé d'assurer l'action de l'artillerie sur une partie importante du front, a réussi à donner à ses batteries un esprit d'offensive hardie, se portant de sa personne

Ancestramil

sans hésiter pour les reconnaissances, aux points les plus exposés du terrain. Très brillant au feu, a contribué largement au succès du 8 décembre »[60].

La veille de l'attaque, le Maréchal des Logis **LACRAMBE,** de la 4e batterie, donna les preuves du plus beau courage : « Chargé le 7 décembre de préparer les abris pour l'installation d'une section, a continué à diriger ce travail étant de sa personne à découvert, et l'a fait terminer malgré un feu violent d'artillerie lourde en restant exposé aux balles qui venaient à chaque instant frapper l'épaulement abritant les travailleurs »[61].

Le Lieutenant **SOULE** se distingua particulièrement : « Revenu sur le front après une guérison d'une blessure de guerre et désigné pour commander une section d'accompagnement à l'attaque du 8 décembre, s'est résolument porté à un poste d'observation qu'il savait dangereux et s'y est maintenu malgré le feu le plus violent de l'artillerie ennemie, coopérant très utilement au succès de l'attaque »[62].

Le 11 décembre, le régiment perdait le Sous-Lieutenant **PEREZ,** ingénieur des mines. « Détaché au génie comme chef de service des écoutes, chargé en particulier d'organiser jusqu'au contact des travaux ennemis le tir d'une section de canons de 37 destinés à détruire les tôles de sapes allemandes, s'est exposé sans aucun souci du danger ; a été tué en accomplissant sa mission »[63].

Notre offensive continua le 20 décembre devant le Mesnil-les-Hurlus. La 2e batterie avait été chargée de pratiquer des brêches dans les défenses accessoires qui protégeaient un formidable saillant ennemi : le saillant des Tranchées-Brunes. Installé dans une position très avancée, aux Hurlus, son personnel se couvrit de gloire, galvanisé par l'exemple de son chef, le Capitaine **THIEBAUD[64].**

Le 20 décembre, un éclatement de canon, le premier de la campagne, se produisit pendant l'exécution d'un tir violent. Malgré le feu de l'ennemi, malgré l'appréhension qu'auraient pu concevoir les servants de voir se reproduire l'accident qui venait de frapper leurs camarades, « tout le personnel poursuivit le tir avec autant de calme que de sang-froid jusqu'à l'achèvement complet de la mission qui lui avait été confiée. » La 2e batterie était mise à l'ordre du jour du 17e corps d'armée[65].

Le Sous-Lieutenant **CLAVERIE**, commandant une section d'accompagnement, donnait le 23 décembre devant les Hurlus « le plus bel exemple de crânerie et de calme sous le feu de l'obusier lourd allemand »[66].

L'infanterie dans un élan magnifique emportait ce jour là les Trachées-Brunes.

Ancestrami

---

[60] Citation à l'ordre de la IVème armée du 21 décembre 1914, n° 148.
[61] d° d°
[62] d° d°
[63] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 16 janvier 1915, n° 46.
[64] « Est resté pendant deux jours dans un observatoire situé à une centaine de mètres des tranchées allemandes et a été enseveli par l'éclatement d'un obus de 15 à proximité. A réussi à trois reprises à pratiquer dans les réseaux de fil de fer les brêches demandées par l'infanterie, ce qui a permis à cette dernières de conquérir le saillant des Tranchées-Brunes, formidablement armées et organisées ». Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. G. du 31 décembre 1914.
[65] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 29 décembre 1914, n° 46.
[66] Citation à l'ordre de la IVème armée du 4 février 1915, n° 168.

Les approvisionnements en munitions se reconstituaient peu à peu et les batteries désormais ravitaillées n'étaient plus obligées de se taire. Mais dès ce moment commençait ce que l'on a appelé la crise du 75.

Les obus nouveaux étaient loin de valoir les anciens. Forcée de faire flèche de tout bois, l'administration de la guerre avait dû passer des commandes à de nombreux industriels dont la main d'œuvre et l'outillage étaient encore mal adaptés à cette nouvelle fabrication. Il avait fallu faire vite et par suite la perfection des différentes parties du projectile s'en ressentit. Le contrôle, que la nécessité et la hâte rendaient moins sévère, dut accepter des lots défectueux. En outre, le matériel commençait à être fatigué et les tubes à s'user.

Dans ces conditions, étant donnée la rude tâche imposée à l'artillerie de campagne pour préparer les attaques, il n'est pas surprenant que de trop nombreux éclatements de canons aient frappé nos servants sur leurs pièces.

Grace au courage tranquille et au dévouement des canonniers, la précision et la puissance du tir ne furent en rien affectées par la menace terrible que constituait alors pour le personnel chaque coup de canon.

Le servant **PERIE,** de la 8e batterie, servit d'illustration à cet héroïsme et à cette abnégation de toutes les minutes. « Le 30 décembre 1914, blessé à la face et brûlé au visage par suite d'un accident de tir survenu au canon dont il était pointeur, a voulu après pansement retourner à son canon pour le revoir et le servir, témoignant ainsi de son attachement à sa pièce et de sa résolution de combattre jusqu'au bout de ses forces »[67]. A la 10e batterie, le maitre-pointeur **LESPINE**[68] dont le canon a éclaté, demande à en servir un autre. Huit jours après, la pièce qu'il sert saute encore. Blessé grièvement à la face, il est promu brigadier et devait être promu plus tard maréchal des logis mécanicien en récompense des vertus militaires dont il avait donné l'exemple.

Le service d'observation avancée, de liaison avec l'infanterie et du téléphone était particulièrement pénible et périlleux à cette époque où les tranchées étaient loin d'être aménagées comme elles le devinrent par la suite, et où l'expérience faisait défaut, tout comme les moyens matériels.

Le Capitaine **VILLAIN** « donna à tous l'exemple du courage et du sang-froid en effectuant lui-même, des tranchées de première ligne, sous le feu de l'artillerie ennemie, le réglage des tirs des batteries de tout son groupe »[69]. Le Lieutenant **de LAGARRIGUE**[70] pendant les journées du 20 au 21 décembre, « assura la liaison avec l'infanterie dans les conditions les plus périlleuses, en se tenant presque constamment à découvert sous le feu de l'ennemi ».

Il était ensuite fait Chevalier de la Légion d'Honneur pour sa conduite lors des reconnaissances effectuées les 24 et 25 janvier[71].

[67] Médaillé Militaire, par décision du G. Q. G. du 21 janvier 1915, n° 549.
[68] Citation à l'ordre du régiment du 26 avril 1915, n° 22.
[69] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 3 février 1915, n° 48.
[70] Citation à l'ordre de la IVème armée du 9 janvier 1915, n° 163.
[71] « Chargé de préciser le tracé d'un ouvrage allemand à détruire par l'artillerie, a exécuté, dans les journées des 24 et 25 janvier, une série de reconnaissances extrêmement périlleuses. Renversé et presque enseveli par l'écroulement d'une tranchée provoqué par l'éclatement d'un obus allemand qui l'a brûlé à la tête et blessé à la main gauche, a continué sa mission et n'a consenti à se rendre à l'ambulance qu'après avoir rapporté à son chef de Corps les renseignements recueillis ». Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. G. du 1er février 1915, n° 570 D.

Le Sous-Lieutenant **NAGEL**[72] se distingua de façon spéciale en remplissant le rôle d'éclaireur d'objectif aux tranchées de première ligne les 19, 20, 22, 23, 25 et 31 décembre 1914, sous le feu violent de l'artillerie adverse. Presque enseveli sous la tranchée 23, contusionné à l'épaule par un éclat d'obus le 25, il n'en continua pas moins à assurer son service avec le plus grand calme et un sang-froid imperturbable. Les Maréchaux des Logis **FALQUE** et COSTES, le Brigadier **CUBAYNES,** le Canonnier **CASTAGNIE**, étaient mis à l'ordre du 17e corps d'armée pour la façon dont ils assurèrent les liaisons téléphoniques[73].

Le village de Perthes – ses ruines pour mieux dire – débordé à l'ouest, depuis notre succès à la cote 200, était attaqué et pris par nos troupes le 6 janvier 1915. Le Maréchal des Logis BLANC, de la 8e batterie, se distinguait de nouveau par son grand courage. Blessé une première fois le 28 septembre, il avait tenu à conserver le commandement de sa pièce, refusant de se laisser panser avant les servants de sa pièce blessés en même temps que lui. Il eut la poitrine traversée par un éclat d'obus, à son poste de combat, pendant la prise de Perthes[74].

Les Allemands s'efforcèrent de réagir, leurs tentatives se brisèrent devant nos tirs de barrage. Le 3e groupe notamment, eut fort à s'employer et le Chef d'Escadron **GEZE,** qui commandait était mis à l'ordre de l'armée pour avoir arrêté une contre-attaque ennemie[75]. Le Capitaine **HENRIET,** commandant la 8e batterie, prenait sa large part du succès et méritait la citation suivante : « Donne tous les jours la preuve de la plus grande énergie et de plus haute valeur. De jour et de nuit, constamment à son poste, a grandement contribué à l'échec d'une contre-attaque allemande dans la nuit du 7 au 8 janvier, auprès de Perthes »[76].

Le commandement multiplia, dès lors, les attaques locales pour la conquête de points d'appui, de blockhauss, de tranchées, en vue de pouvoir effectuer ultérieurement, une offensive de large envergure. L'ennemi, sentant notre volonté s'affirmer à chaque instant, ripostait avec vigueur et fortifiait de plus en plus ses lignes de défense. Il se mit à bombarder systématiquement nos premières lignes et à effectuer des tirs de concentration sur nos batteries qu'il réglait surtout au moyen de ballons captifs.

Le 26 janvier 1915, le Sous-Lieutenant **GIBORY**, de la 4e batterie, en observation à un poste avancé, n'hésita pas à se tenir hors de son abri, malgré les rafales ennemies, afin de pouvoir fournir à sa batterie, des indications qui permirent d'effectuer un tir très efficace. Il continuait d'observer jusqu'au moment où un obus le frappait aux bras et aux reins[77]. Le canonnier **GALTIE**, qui l'accompagnait, se jetant à ses côtés lui donna les premiers soins sous les obus allemands avec le plus grand sang-froid, fit avec sa cravate une ligature au bras ensanglanté et transporta l'officier en dehors de la zone battue[78].

Le 2 février, le Sous-Lieutenant **MAYER,** de la 3e batterie « s'étant spontanément offert pour se rendre malgré une grêle de projectiles à un poste avancé d'observation, était blessé à la main.

Accès Mémoire

[72] Citations à l'ordre de la IVème armée des 9 janvier et 4 février 1915, n° 163 et 168.
[73] Citations à l'ordre du 17e corps d'armée du 3 février 1915, n° 48.
[74] Citations à l'ordre du 17e corps d'armée du 24 février 1915, n° 56 et de la IVème armée de mars 1915.
[75] « A su donner au groupe qu'il commande une tenue au feu et une souplesse remarquables, permettant à tout instant, de jour et de nuit, d'obtenir, même sous le feu le plus violent de l'artillerie allemande, l'instantanéité et la rigoureuse précision des tirs. Dans la nuit du 7 au 8 janvier, a arrêté net une contre-attaque allemande et a fait subir des pertes à l'ennemi ». Citation à l'ordre de la IVème armée du 13 février 1915, n° 175.
[76] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 24 février 1915, n° 56.
[77] Citation à l'ordre de la IVème armée du 13 février 1915, n° 175.
[78] d° d°

Resté à son poste, il continuait l'observation jusqu'à ce qu'une deuxième blessure grave reçue à la cuisse gauche, l'eut mis dans l'impossibilité de se tenir debout »[79].

Le 9 février, une tourmente de fer et de feu s'abattait sur la 10e batterie qui avait été chargée à maintes reprises d'effectuer les brêches dans les fils de fer et avait ainsi plus particulièrement attiré l'attention de l'ennemi. Le Capitaine **BERTHONNAUD,** qui la commandait, réussit à remplir sa mission quand même et sans pertes, mais lui-même tombait grièvement blessé[80]. Le servant **NAVARRE**[81] se distinguait ce jour là en allant malgré le feu le plus violent (800 obus de tous calibres tombèrent sur la batterie) réparer les lignes téléphoniques.

La guerre des tranchées exigeait impérieusement d'autres engins que la guerre de mouvement. Il fallut retrouver dans les arsenaux les anciens mortiers de bronze décoré des initiales de Louis-Phillipe, vulgairement appelés crapouillots. Des équipes de fortune servirent au début ces embryons de l'artillerie de tranchée. L'ingéniosité de nos officiers devait en peu de temps les remplacer par un matériel approprié aux besoins, qui devint rapidement supérieur au minenwerfer dont les allemands avaient eu la priorité. Ce fut le 57e régiment qui fut chargé de constituer la batterie de canons de tranchée du corps d'armée.

La 13e batterie dite de bombardiers, longtemps sans existence officielle, fut organisée par le Lieutenant de réserve **DURAND.** Elle ne devait pas tarder à se distinguer. Les hommes, venus des quatre coins cardinaux, eurent vite acquis sous les ordres de l'officier d'élite qui les commandait, la fierté d'être bombardiers, l'esprit de corps qui aident à supporter les pires misères, les plus grands dangers. Elle fit ses preuves notamment aux attaques du 16 février et son chef était mis à l'ordre de l'armée[82]. La 13e batterie devait, par suite, changer de numéro et se subdiviser en plusieurs unités, qui, tout en portant l'écusson du régiment, suivirent d'autres destinées.

A la suite des attaques locales dont il a été parlé plus haut, le terrain paraissait préparé pour une offensive plus large. Le 1er corps d'armée était venu renforcer le front devant la Butte du Mesnil et nos deux divisions avaient appuyé à gauche. Le 24 février, le 1er Corps arrivait à la rescousse et ses régiments, alternant avec ceux du 17e corps, se lançaient, les uns après les autres, à l'attaque des croupes avoisinant la cote 200.

Pour les opérations qui devaient se dérouler à partir du 16 février, le 57e fut mis à la disposition du Colonel **BRETON**, commandant la 66e brigade, qui dirigeait les attaques en direction du Trou-Bricot. Les quatre groupes furent réunis et leurs efforts coordonnés par le Commandant **SEGUELA** qui, faisant fonctions du Lieutenant-colonel, était mis à l'ordre de l'armée ; ayant « permis par son action personnelle de réaliser d'une manière remarquable, soit pendant les attaques, soit au moment des contre-attaques, l'exacte concordance de l'artillerie et de l'infanterie »[83].

---

[79] Citation à l'ordre de la IVème armée du 13 février 1915, n° 175.

[80] « Officier de la plus grande bravoure. Le 9 février, étant sous les feux concentrés de plusieurs batteries lourdes et de 77, a continué pendant plusieurs heures à assurer sa mission, en maintenant le plus grand sang-froid dans son personnel, qu'il faisait, alternativement, abriter et servir. Grièvement blessé par éclat d'obus au bras et à la mâchoire, n'a consenti à se faire évacuer qu'après avoir assuré e commandement de sa batterie ». Citation à l'ordre de la IVème armée du 25 février 1915, n° 180.

[81] Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

[82] Durand (F. V.P.S.), Lieutenant de réserve : « S'est distingué par son habileté, son courage et son dévouement dans l'établissement de mortiers dans les tranchées, à moins de 100 mètres de l'ennemi et la destruction des fils de fer, une première fois, le 8 décembre 1914, puis le 20 décembre et le 16 février 1915. A obtenu de son personnel, par son exemple et son bel entrain, le rendement maximum ». Citation à l'ordre de la IVème armée du 6 mars 1915, n° 190.

[83] Citation à l'ordre de la IVème armée du 31 mars 1915, n° 216.

Le Capitaine **GUILLERMET**, remplaçant le Commandant **SEGUELA** à la tête du 1er Groupe « faisait preuve de décision et de sang-froid et parvenait, grâce à de multiples reconnaissances personnelles extrêmement audacieuses, à installer lui-même des observatoires lui permettant de faire exécuter des tirs particulièrement difficiles et qui ont puissamment aidé l'infanterie »[84].

La période des attaques de Champagne mit à rude épreuve le courage et l'abnégation de tous. Le manque de canons de gros calibre imposait au 75e une lourde tâche : nos obus explosifs restaient impuissants en présence des abris profonds où se terrait l'ennemi pendant les tirs de préparation, et on s'efforça de suppléer à leur insuffisante efficacité par leur quantité et par la vitesse et la précision du tir. Chacun, officier ou canonnier, mit en œuvre toute son intelligence, tout son dévouement pour permettre aux camarades de l'infanterie de progresser sur les croupes redoutables qui s'étendaient devant le front, et le Livre d'Or du régiment s'enrichit de nombreuses citations.

Le Sous-Lieutenant **TRANIE** était mis à l'ordre de l'armée pour « avoir fait preuve d'intelligente initiative et de grand courage en exécutant depuis le 16 février sur le front des attaques appuyées par l'artillerie de corps et jusque sur les lignes d'assaut, des reconnaissances périlleuses qui ont permis de faire des tirs utiles à la progression de l'infanterie »[85]. Les Sous-lieutenants **LASSUS (**dit **POMES**), adjoint au Commandant du 2e groupe et **GER**, adjoint au Commandant du 4e groupe, sont honorés chacun de la citation suivante : « A exécuté au cours des opérations de février et de mars, au nord de Perthes, une série de reconnaissances périlleuses et occupé pendant des journées entières des postes d'observation choisis avec l'unique souci d'avoir des vues permettant aux diverses batteries de l'artillerie de corps d'exécuter des tirs qui eussent été irréalisables sans son action personnelle »[86]. Le maitre-pointeur **AVERSENCQ,** de la 4e batterie, « blessé par un éclat d'obus et pansé sommairement, revenait volontairement à son poste et assurait ses fonctions avec le plus grand calme et le plus grand sang-froid »[87].

Le maréchal des Logis **DOMERGUE**, de la 47e batterie, « installait tout le réseau des lignes téléphoniques de l'artillerie de corps jusque dans les tranchées les plus avancées, faisant preuve de courage et d'intelligence en surveillant nuit et jour l'entretien et la réparation des lignes téléphoniques et en exécutant lui-même plusieurs réparations sous le feu de l'artillerie ennemie »[88].

Le 2 mars, le Capitaine **VILLEMOT,** commandant la 47e batterie, était blessé : « Officier de réserve de haute-valeur ; cité à l'ordre de l'armée pour sa bravoure et sa résolution. Pendant le combat du 2 mars, blessé à son poste d'observation par éclats d'obus à la main et à la cuisse, a volontairement conservé le commandement de sa batterie jusqu'à la fin de ce combat et ne s'est rendu au poste de secours qu'après avoir appelé à lui l'officier destiné à le remplacer et lui avoir donné toutes les indications nécessaires au bon fonctionnement de la batterie »[89].

A la 8e batterie, le même jour, le Brigadier **GENESTE**, ayant son abri traversé par un obus, continuait sans s'émouvoir à assurer son service de téléphoniste[90].
Le 12 mars, le 2e canonnier servant **GUY,** de la 2e batterie, grièvement blessé à la face et au poignet, donnait à ses camarades le plus bel exemple de courage et de sang-froid, « refusant de

[84] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 14 avril 1915, n° 73.
[85] Citation à l'ordre de la IVème armée du 31 mars 1915, n° 216.
[86] Citations à l'ordre du 17e corps d'armée du 14 avril 1915, n° 73.
[87] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 16 avril 1915, n° 74.
[88] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 16 avril 1915, n° 74.
[89] Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. G. du 16 mars 1915, n+ 693.
[90] Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

se laisser porter au poste de secours et s'y rendant lui-même à pied après la fin du tir en cours d'exécution »[91].

Le 16 mars à la 5e batterie, le Maréchal des Logis **BENAZET** réussit à maintenir sa pièce en action toute la journée sous un feu violent. Ayant eu son pointeur tué à ses côtés, il le remplaçait immédiatement sans cesser le tir[92]. Le 2e canonnier conducteur **MOTHE,** de la 4e batterie, montrait le plus grand courage et le plus grand sang-froid le 18 mars devant Perthes. Conducteur de derrière à un caisson qui venait approvisionner la batterie, il voyait ses deux camarades de devant frappés ainsi que leurs attelages par un obus de 77 et faisait preuve d'initiative, de résolution, en cherchant à les secourir avant l'arrivée des canonniers de la batterie[93].

Quelques jours plus tard, le brigadier **REULET,** de la 3e batterie, faisait preuve d'un dévouement analogue et du même héroïsme tranquille en retirant le harnachement des six chevaux de sa voiture tués par un obus, malgré le feu violent de l'ennemi[94]. La 4e batterie, sous les ordres du Capitaine **LATTES**, resta pendant toute la période des attaques dans une position avancée à proximité des lignes ennemies, au lieu-dit « Excavation », sur la route de Suippes à Perthes. Les Maréchaux des Logis **BRANA, BERTRAND** et **CLAMENS** furent mis à l'ordre du Régiment pour leur courage et la haute manière dont ils surent communiquer à leurs hommes l'esprit du devoir et le mépris absolu de tout danger sur une position repérée par l'ennemi et soumise à un bombardement journalier des plus intenses[95].

Le manque d'artillerie lourde rendait illusoire la bravoure de nos troupes. Les positions allemandes fortement entamées par nos attaques incessantes, restaient cependant trop fortes, appuyées qu'elles étaient par une artillerie de gros calibre, par des minenwerfer et surtout par de trop nombreuses mitrailleuses pour que les élans les plus admirables, accompagnés des tirs les plus précis, pussent les briser.

Le 17e corps d'armée était relevé l'avant-veille de Pâques, le 3 avril. Il avait réalisé les expériences les plus instructives en ce qui concerne la guerre des tranchées ; il avait fixé et usé des forces ennemies importantes ; enfin il avait préparé les voies à la grande attaque de Champagne du 25 septembre 1915 qui, entreprise avec de tous autres moyens matériels et des forces bien plus considérables, devait nous valoir les succès que l'on connait.

Le régiment avait pris une part impérissable à cette longue bataille où les dangers du combat se mêlaient aux pires misères du bivouac. Il avait traversé toutes les épreuves sans la moindre défaillance dans tout le personnel. Ceux qui vécurent ces jours de lutte et de gloire peuvent s'enorgueillir à juste titre de la part qu'ils y prirent.

Le Général **J. B. DUMAS**, commandant le 17e corps d'armée, honora le régiment de la citation suivante : « Le 57e régiment d'artillerie, depuis le début de la campagne et tout particulièrement pendant les six mois de luttes incessantes soutenues en Champagne, a apporté à l'infanterie du corps d'armée le concours le plus précieux. Entrainé par l'action personnelle d'un chef de corps éminent, le Colonel **TAURIGNAC,** et par l'exemple d'officiers qui unissent tous à une véritable maitrise, les plus brillantes qualités de sang-froid et de bravoure, tous ses canonniers et conducteurs rivalisant de courage, de dévouement et d'énergie persévérante, le 57e Régiment

[91] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 16 avril 1915, n° 74.
[92] Citation à l'ordre de la 17e brigade d'artillerie du 5 avril 1915, n° 715.
[93] Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[94] Citation à l'ordre de la 17e brigade d'artillerie du 5 avril 1915, n° 715.
[95] Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

Ancestramil

d'Artillerie s'est acquis des titres les plus glorieux à la reconnaissance et à l'admiration de tous ses camarades de combat du 17e corps d'armée »[96].

Carency et Arras

En quittant la Champagne, le corps d'armée fut dirigé vers l'Est et s'arrêta au sud de la région fortifiée de Verdun. Certains éléments appuyèrent une diversion effectuée près de Saint-Mihiel, pour faciliter la prise des Eparges. Le 1er groupe et la 5e batterie du 57e prirent part à une action de la 67e division devant Troyon, puis vinrent rejoindre le Régiment qui stationna pour un court repos aux environs de Bar-le-Duc, à Hargéville et Seigneulles.

Le 22 avril, le régiment commençait à embarquer à Revigny pour être transporté dans la Somme au sud-est d'Amiens, le long de la Noye, à la disposition de la IIe armée (Général **de CASTELNAU).** En arrivant, il apprenait la désignation de son Colonel pour commander l'artillerie du corps d'armée. Il perdait, en la personne du Colonel **TAURIGNAC**, un chef aux vertus militaires duquel les citations qui l'avaient honoré rendaient un juste hommage. Ces citations sont impuissantes à traduire les sentiments de respect et d'affection de tous ses subordonnés, le dévouement absolu qu'il avait su inspirer et le magnétisme personnel qui émanait de cet entraineur d'hommes et qui lui avait permis de façonner, à son image, le Régiment qu'il avait créé.

Le Chef d'Escadron **SEGUELA** prit le commandement du régiment jusqu'à l'arrivé, trois jours après, du nouveau chef de corps, le Lieutenant-Colonel **LIBMAN**. Le séjour dans la vallée de la Noye ne devait pas durer longtemps et les batteries s'embarquèrent le 28 et le 29 à Longueau.

Deux Groupes : le 3e, Commandant **GEZE**, et le 4e, Commandant **LAFONT**, étaient mis à la disposition de la 70e division, Général **FAYOLLE,** qui faisait partie du corps d'armée du Général **PETAIN**, le 33e corps. Le 1er et le 2 mai, les batteries s'installèrent à l'est de Villers-aux-Bois, près de Carency. La position n'était pas préparée, aussi fallut-il creuser rapidement les abris et les plates-formes et l'on commença à régler sur les abords de Carency. C'était le début de la grande bataille du printemps de 1915. Le 9 mai, après une intense préparation d'artillerie, la 70e division bondit d'un seul élan sur l'ennemi et emporta Carency.

Le 13 mai, à la suite de la progression de notre infanterie, les groupes du 57e reçurent la glorieuse mission de se porter en avant, pendant que l'artillerie de la 70e division soutenait leur mouvement. Ils faisaient un bond de 3 kilomètres en territoire reconquis et s'établissaient dans le ravin à l'ouest de Carency. La mission était de battre la sucrerie de Souchez, le Moulin Malon et les abords du Cabaret Rouge.

Les Allemands tenaient ferme à Ablain-Saint-Nazaire et pour aider l'avance de l'infanterie, la 10e batterie vint s'installer à la lisière nord-est du Bois 125, à mille mètres à peine des tranchées allemandes. Le personnel, galvanisé par la splendeur de la tâche à accomplir, travaille jour et nuit à l'organisation de la position[97] et l'on mit en batterie dans la nuit du 18 au 19. Des réglages

---

[96] Citation transformée en citation à l'ordre de l'armée par le Maréchal Pétain.

[97] Le Maréchal des Logis chef BETH, était mis à l'ordre du 17e corps d'armée, le 19 juillet 1915, pour l'énergie dont il avait fait preuve « en installant sa section à 800 mètres des lignes allemandes, malgré un tir réglé d'artillerie et une vive fusillade ».

furent aussitôt commencés sur Ablain-Saint-Nazaire et la Blanche-Voie : les objectifs étaient entre 1000 et 1200 mètres. Devant les batteries, une action d'artillerie formidable préparait les voies aux glorieux fantassins du 33e corps et le 21 mai la 70e division emportait la moitié ouest d'Ablain-Saint-Nazaire. Le 22 mai, des contre-attaques furieuses étaient lancées par les Allemands, qui ne réussissaient qu'à se faire décimer par nos tirs de barrage.

Dans la soirée, nos batteries, rappelées par le 17e corps d'armée, quittaient cette région désormais entrée dans l'histoire : Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Neuville-Saint-Waast, seront les témoins éternels de l'héroïsme de nos soldats. Par une chance extraordinaire, nos batteries eurent peu de pertes malgré la hardiesse de leur avance, le manque de protection sérieuse et le marmitage incessant.

Le Capitaine **ALBIGES**, commandant la 12e batterie, domptant par un effort surhumain les souffrances de la maladie qui devait l'emporter quelques semaines plus tard, avait refusé de se laisser évacuer et contribuait puissamment par la rapidité et la précision de ses tirs au succès des attaques des 10, 11 et 12 mai[98].

Un obus tombant sur l'observatoire où se tenaient les Lieutenants **DROUET, PAOLI** et **DUTEMPS**, défonçais l'abri en les contusionnant et en les couvrant de débris, mais sans réussir à les détourner de leur mission et à ébranler leur sang-froid[99]. L'appareil téléphonique qui reliait le poste de commandement aux batteries, à 3 kilomètres en arrière, était volatilisé ; il n'y avait plus de liaison ! Le débit et la cadence du tir étaient réglés à l'avance, mais un allongement du tir pouvait devenir nécessaire et il fallait monter hâtivement un appareil emprunté dans le voisinage pour pouvoir reprendre la communication avec les positions.

L'Aspirant **BRETON,** de la 7e batterie, « était resté trois jours et trois nuits aux premières lignes d'attaque comme liaison avec l'infanterie et avait rempli sa mission avec un courage parfait »[100]. Le Maréchal des Logis **GREGOIRE,** de la 8e batterie, commandant l'équipe téléphonique de première ligne, restait lui aussi jour et nuit avec la première ligne d'attaque, « montrant une activité et un mépris du danger au-dessus de tout éloge »[101]. Le 15 mai, le Sous-lieutenant **GER,** de la 11e batterie, déjà cité à l'ordre, et le Maréchal des Logis **PEIGNOT**, de la 11e batterie, tombaient frappés côte à côte du même obus, en accomplissant la périlleuse mission d'observateurs auprès de l'infanterie[102]. Le 2e canonnier-servant **CERE**, de la 12e batterie, qui les accompagnait, resté indemne, n'eut alors d'autre préoccupation que de les secourir au péril de sa vie[103].

Le Commandant **LAFONT** était cité à l'ordre du jour du 33e corps d'armée : « A donné en toutes circonstances, depuis le début de la campagne, l'exemple d'une admirable bravoure. Chargé d'accompagner avec son groupe l'attaque d'un important point d'appui, a eu son poste d'observation traversé par un obus qui a grièvement blessé son trompette. A fait sur le champ réparer son poste d'où il a continué à remplir efficacement sa mission »[104].

Le Lieutenant **LARNAUDIE,** observateur d'artillerie aux premières lignes pendant six jours consécutifs et le Sous-Lieutenant **MAYER,** resté pendant quatre jours et quatre nuits en liaison aux premières lignes avec l'infanterie, étaient cités au même ordre du jour pour la part importante qu'ils avaient prise au succès de nos armes.

---

[98] Citation à l'ordre de la 70e division du 3 juin 1915, n° 64.
[99] Citation à l'ordre de la 70e division du 3 juin 1915, n° 64.
[100] Citation à l'ordre de la 70e division du 3 juin 1915, n° 64.
[101] d° d°
[102] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 17 juin 1915, n° 93.
[103] Citation à l'ordre de la 17e brigade d'artillerie du 24 mai 1915.
[104] Citation à l'ordre du 33e corps d'armée du 2 juin 1915, n° 50.

La 70e division, dont nos groupes avaient si puissamment aidé la progression, était mise à l'ordre du jour de la Xe armée, commémorant les hauts faits d'armes de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire en ces termes : « Sous l'habile et énergique direction de son chef, le Général **FAYOLLE**, a, du 9 au 31 mai 1915, enlevé deux villages transformés par l'ennemi en véritables places fortes, conquis de nombreux point d'appui solidement organisés, repoussé toutes les contre-attaques ennemies et pris 64 officiers et 2979 hommes de troupe, plusieurs canons, un grand nombre de mitrailleuses et du matériel de guerre de toute sorte ».

Cependant, le 1er et le 2e groupes avaient suivi le 17e corps d'armée qui arrivait en Artois pour prendre part aux combats livrés par la Xe Armée. Le 3 mai, le corps d'armée occupait le secteur d'Arras.

L'attaque du terrible glacis de Thélus est préparée pour le 9 mai en liaison avec les efforts qui devaient se déployer sur tout le front de l'armée. Le 1er groupe passe une batterie à l'A. D./33, une autre à l'A. D./34, pendant que la dernière était chargée, à Baudimont, de défendre Arras contre les avions. Le 2e groupe s'installe devant la Targette.

Malheureusement, notre secteur était insuffisamment muni d'artillerie lourde et l'intensité effrayante du feu de notre 75 ne peut défoncer les abris ennemis. Nos attaques, malgré l'admirable élan du 88e de ligne conduit par l'héroïque Colonel **MAHEAS**, si brisèrent devant les mitrailleuses et les barrages allemands.

Nos artilleurs, à leur habitude, se distinguèrent par leur courage tranquille. Le Maréchal des Logis chef **OUSSET,** de la 5e batterie, montrant une fois de plus les qualités de calme, de sang-froid et de décision dont il avait fait preuve pendant l'hiver, passé en grande partie comme observateur volontaire aux tranchées, avait dirigé les travaux de l'installation d'une pièce placée en caponnière à proximité des lignes allemandes, sous le feu continuel de l'ennemi[105].

Le 11 mai, l'infirmier **GALY**, de la 4e batterie, était grièvement blessé en se portant à son habitude, sous le feu le plus violent, au secours des canonniers qu'il pansait sous la mitraille[106]. Le même jour, à la 3e batterie, le Maréchal des Logis **COMMENGE**, le maitre-pointeur **TAILLADE,** le servant **ROUZOUL**, blessés sérieusement par des éclats d'obus, refusaient de se faire panser et continuaient leur service jusqu'à ce que leur mission eut été achevée[107].

Le 12 mai, devant Neuville-Saint-Waast, le Docteur **BROCA**, du 2e groupe, qui s'était déjà fait remarquer par sa bravoure et son dévouement, prévenu que des canonniers venaient d'être blessés par des éclats d'obus de gros calibre, se portait auprès d'eux, sans attendre d'accalmie du tir ennemi et les pansait sous la mitraille[108]. Le même jour, à la 1re batterie, le Lieutenant **CANDEAU,** qui était revenu sur le front avant guérison complète d'une blessure reçue le 26 septembre, donnait comme d'habitude l'exemple de la plus grande bravoure, sous le feu violent auquel sa batterie était soumise[109].

Le 18 mai, le Capitaine **LATTES,** commandant la 4e batterie, blessé par un éclat d'obus à son poste d'observation, se faisait panser sommairement et comme si de rien n'était, continuait à commander ses tirs[110]. Le Capitaine **VILLAIN**, qui avait déjà fait l'admiration du régiment pendant l'hiver, recevait peu après la Croix de la Légion d'Honneur pour le motif suivant : « Ingénieur au Brésil au moment de la mobilisation, est immédiatement rentré en

[105] Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[106] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 7 juin 1915, n° 92.
[107] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 7 juin 1915, n° 92.
[108] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 17 juin 1915, n° 93.
[109] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 21juin 1915, n° 94.
[110] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 17 juin 1915, n° 93.

Amicalement

France et a demandé un emploi sur le front ; a fait preuve depuis le début de la campagne, comme commandant de batterie, de qualités de tout premier ordre, bravoure, calme, ascendant sur son personnel, valeur professionnelle. Au cours des opérations des 9, 10, 11 et 12 mai, a réussi à installer, de nuit, sa batterie sur un emplacement dangereux. A su communiquer sa bravoure à ses hommes et a exécuté, le 12 mai, sans interruption, des tirs d'efficacité sous un tir réglé d'obus allemands, dont certains sont tombés à quelques pas de lui. Malgré son âge, a déployé une activité et une énergie de Sous-lieutenant, au cours des attaques en dirigeant un groupe de deux batteries »[111].

L'activité de l'artillerie ne devait pas cesser sur notre front jusque dans le courant de juillet, mais une partie des canons du régiment avait été passée à l'A.D./34 pour la recompléter et le 4e groupe tout entier avec la 1re batterie furent envoyés au repos à Hem. Le 27 mai, la 3e batterie venait s'établir au Faubourg Saint-Sauveur, à 800 mètres des lignes ennemies et avait pour mission de contre-battre les batteries allemandes de Thélus, qu'elle prenait d'écharpe. Les 2e et 3e groupes, en position près de la Scarpe au sud de Sainte-Catherine, appuyaient l'action de la 34e division entre Blangy et l'Equarrissage.

Les Allemands avaient fait avancer de nombreuses batteries d'artillerie lourde et nos positions furent l'objet de tirs précis et répétés. Les abris profonds que l'expérience avait fait creuser à proximité des pièces permirent de limiter les pertes. La tâche des téléphonistes fut lourde, car à chaque instant les fils étaient coupés par le bombardement.

Le 6 juin 1915, le Maréchal des Logis **GUILLOT,** de la 3e batterie, s'offrait spontanément pour transmettre les renseignements urgents du poste de commandement à la batterie, toute communication téléphonique étant devenue impossible. Malgré la violence du feu, qui battait le terrain à parcourir à découvert, il put mener à bien sa mission, mais tombait grièvement blessé au moment où il venait de l'accomplir[112]. Au reste la bravoure et l'abnégation de tous restaient ce qu'elles avaient été l'hiver précédent ; le 21 juin, le Maréchal des Logis **BOUCHE,** de la 8e batterie, atteint d'une balle au bras, pendant qu'il aidait le Médecin-major à soigner un maitre-pointeur grièvement blessé, continuait à donner ses soins à ce dernier et ne se faisait panser à son tour que lorsque le maitre-pointeur eut été hors de danger[113].

Les Allemands bombardaient systématiquement les maisons à proximité des batteries, sans parler des destructions qu'ils opéraient partout dans la malheureuse ville d'Arras. Les obus incendiaires pleuvaient avec les 210 et les 420. Le 22 juin, le Brigadier **GRANGER**, de la 5e batterie, soldat d'un grand courage « faisait preuve de beaucoup d'initiative et de résolution, en s'employant sous le feu à enrayer un incendie provoqué par un projectile allemand »[114]. Au cours du bombardement de la ville, le 24 juin, le Brigadier brancardier **DENNES**, de la 7e batterie, sortait courageusement de son abri, pour se porter au secours d'un habitant qui venait d'être blessé et « atteint lui-même de deux blessures exprimait le désir de ne pas interrompre son service »[115].

Notre attitude offensive devait aider à la progression des attaques devant Ablain-Saint-Nazaire et les bombardements les plus intenses et les plus prolongés ne parvinrent pas à imposer silence à nos batteries. Dans la nuit du 2 juillet, un ouragan de fer s'abattait sur Arras et ses environs.

Le Capitaine **VILLEMOT,** commandant la 6e batterie, officier de la plus haute valeur et d'une bravoure éclatante, était tué glorieusement à son poste de commandement[116]. Un des sous-

[111] Chevalier de la Légion d'Honneur par décision du G. Q. G. du 6 juin 1915, n° 993.
[112] Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.
[113] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 29 juin 1914, n° 95.
[114] Citation à l'ordre de la 17e brigade d'artillerie du 6 juillet 1915, n° 905.
[115] Citation à l'ordre du régiment du 7 juillet 1915, n° 60.
[116] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 17 juillet 1915, n° 100.

officiers, le Maréchal des Logis **MATHA,** fit preuve d'un grand courage et d'un rare sang-froid ; « a, sous un bombardement intense, coopéré à l'évacuation des blessés, donnant ainsi l'exemple d'une abnégation sans bornes. A été très grièvement blessés, donnant ainsi l'exemple d'une abnégation sans bornes. A été très grièvement blessé au moment où il allait ensuite s'assurer que les hommes de sa pièce s'étaient abrités pour se soustraire au bombardement de l'ennemi »[117]. A son exemple, les canonniers **MICHEZ** et **GAREL** allaient relever les blessés sous le feu sans attendre la moindre accalmie[118].

Le même jour, l'adjudant **LACOSTE**[119] et le Maréchal des Logis de **MONTARD**[120], de la 8e batterie, depuis plusieurs mois observateurs aux tranchées de première ligne, restaient à leur poste, bien que l'abri d'où ils observaient eut été presque entièrement démoli par un obus.

Le 3 juillet, le régiment était heureux d'apprendre la promotion de son chef, le Lieutenant-Colonel **LIBMAN,** au grade de Colonel.

Le 6 juillet, la 7e batterie, repérée par l'ennemi, reçoit 280 obus de 210 et perd 5 servants tués. Elle était contrainte de changer de position, l'endroit étant intenable, et venait s'installer au faubourg d'Amiens, sur les remparts.

Artois. – Offensive de septembre 1915

A partir du 14 juillet un calme relatif s'établit peu à peu. Les batteries en profitèrent pour améliorer leurs casemates et leurs abris de bombardement creusés sous 6 et parfois 8 mètres, sinon davantage, de terre vierge. Depuis déjà longtemps, l'artillerie vivait dans cette situation étrange, imposée par les conditions de la guerre de siège, que caractérisait la séparation complète de la batterie de tir d'avec les avant-trains et les échelons, soustraits ainsi dans la mesure du possible aux coups de l'artillerie ennemie. Ceci impliquait la situation de dépôts de munitions importants auprès des pièces. On construisit de véritables soutes où les munitions furent soigneusement classées et alloties.

Au reste, la proximité d'Arras, de ses faubourgs et de ses villages où malgré les bombardements subsistaient encore des locaux nombreux et relativement confortables, rendit le séjour en Artois presque agréable, surtout quand on comparait la région où l'on se trouvait avec les étendues désolées de la Champagne pouilleuse.

Le grand évènement de ces jours de calme fut l'inauguration des permissions. Nul n'aurait imaginé, en partant pour la guerre, la possibilité même de permissions régulières. Et cependant, au bout d'un an de cette lutte sans précédent, la nécessité morale de couper, par une détente salutaire, la monotonie laborieuse et la tension constante du front, le besoin senti par tous de revoir les êtres chers laissés au foyer amenèrent le haut commandement à établir par des mesures successives un roulement régulier de tour de départ. Rien ne pouvait être meilleur pour la santé morale et physique des troupes et pour le pays lui-même.

---

[117] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 13 juillet 1915, n° 99.
[118] Citation à l'ordre du régiment du 1er août 1915, n° 76.
[119] Citation à l'ordre du régiment du 2 août 1915, n° 79.
[120] Citation à l'ordre du régiment du 20 juillet 1915, n° 70.

Les derniers jours de juillet furent marqués par la dislocation du 57e d'Artillerie. La constitution de nouvelles artilleries divisionnaires obligea à prélever un certain nombre de groupes sur les artilleries de corps. Au 17e Corps, les 2e et 3e Groupes du régiment furent désignés pour constituer l'artillerie de la 132e Division. Le Général **J. –B. DUMAS,** par son ordre n° 104, traduisait les regrets du Corps d'Armée en voyant partir nos deux Groupes. « Le Général commandant le Corps d'Armée, se faisant l'interprète de tous, voit avec regret ce départ après douze mois de luttes, de fatigues et d'espérances communes. Mais un jour viendra, prochain peut-être, où ces deux Groupes rallieront leur régiment et joindront les lauriers conquis loin de leurs de leurs frères d'armes à ceux moissonnés côte à côte sur la Marne et la Champagne »[121].

Pendant tout l'été, les travaux d'aménagement du front se poursuivirent en vue de l'offensive de l'automne. L'activité de l'Allemand se concentra pendant cette période sur le front oriental où Mackensen et Hindenburg menèrent leur grande offensive contre la Russie. Aussi pûmes-nous dans une tranquillité relative procéder à nos préparatifs d'attaque. Des reconnaissances de tous les jours nous renseignèrent sur l'ennemi. Le maréchal des logis **FAURIE,** de la 3e batterie, se distinguait par son intelligence et sa hardiesse en allant « vérifier et préciser par une reconnaissance de nuit poussée jusqu'au contact même des défenses ennemies des remarques faites par lui sur les organisations allemandes »[122].

Le creusement de nombreux boyaux, l'animation que présente toujours un front où se prépare quelque chose, mettaient l'ennemi sur ses gardes et son artillerie ne laissa jamais échapper les occasions de bombarder nos lignes et surtout nos emplacements de batteries.

Le 8 septembre, le Général **d'URBAL**, commandant la Xe Armée, réunissait près de Dainville tous les officiers disponibles du Corps d'Armée, leur expliquait en quelques mots les moyens que nous allions mettre en œuvre, la façon dont nous allions les employer et adressait ses recommandations à tous.

Les réglages et la préparation des attaques par l'artillerie commencèrent dès le 20 septembre. Le 1er Groupe était disloqué : la 1re batterie, en position au nord de Sainte-Catherine, la 2e près de Bernéville, la 3e près d'Anzin-Saint-Aubin. Le 4e Groupe était chargé d'appuyer l'action de la 34e Division devant Roclincourt. Son commandant, le chef d'escadron **LAFONT** était blessé encore une fois, le 16 septembre, comme il étendait le bras pour désigner d'un boyau un objectif au capitaine **HENRIET**[123].

Le feu augmenta progressivement d'intensité pour atteindre son paroxysme le 25 septembre. Les Allemands ripostèrent avec vigueur et mirent à rude épreuve l'endurance et la bravoure des téléphonistes dont la tâche obscure exigea une vigilance sans cesse éveillée, un courage parfois héroïque, une abnégation de tous les instants. Le bombardement coupait constamment les communications entre le poste de commandement du Château-Blanc et les batteries ou l'infanterie. De jour et de nuit, par tous les temps, presque toujours sous les obus, les téléphonistes, sans se soucier du danger, couraient réparer les fils.

Les canonniers **BAYLE,** de la 3e batterie et **PETIT,** de la 10e, étaient blessés gravement en suivant courageusement leurs lignes[124]. Le téléphoniste **CAZES**, de la 1re batterie, « enterré dans la tranchée de première ligne avec la dérouleuse du téléphone qui avait été brisée sur lui, continuait aussitôt dégagé, à assurer le service dont il était chargé »[125].

---

[121] Ces deux groupes ont servi à constituer plus tard le 257e Régiment d'Artillerie.
[122] Citation à l'Ordre du 17e Corps d'Armée, du 8 août 1915, n° 107.
[123] Citation à l'Ordre du 17e Corps d'Armée, du 25 septembre 1916, n° 113.
[124] Citation à l'ordre de la 17e brigade d'artillerie du 7 octobre 1915, n° 1094.
[125] Citation à l'ordre de la 17e brigade d'artillerie du 7 octobre 1915, n° 1094.

L'attaque se déclancha le 25 septembre, et nous donna pendant quelques heures la possession de l'Entonnoir, près de Roclincourt. Mais la véritable action se prononça au nord sur les croupes de Vimy et vers Lens où les troupes de la Xe Armée, en liaison avec la 21e Division Britannique qui prit Loos, accentuèrent leur progrès du printemps, en direction général de Douai. La grosse offensive d'ailleurs était montée en Champagne, dans la région précédemment occupée pendant l'hiver par le 17e Corps d'Armée, et les troupes du Général **de CASTELNAU** y remportèrent les lauriers que l'on sait. L'action qui, de notre côté, n'avait guère été qu'une diversion, se ralentit, s'apaisa peu à peu, et quelques jours après le calme revint dans le secteur.

Les batteries du 1er groupe qui se trouvaient au nord d'Arras sont envoyées dans la région de Bailleulval à la disposition de la 88e division territoriale. Le 4e groupe est relevé le 29 septembre le secteur qui s'étend entre Beaurains et la cote 105 ; il est rattaché à l'A.D./33.

Deuxième Hivernage

L'automne s'écoule dans la tranquillité ; à peine y a-t-il lieu de signaler le 11 octobre une démonstration d'artillerie effectuée devant la 88e division sur le village de Ransart. L'armée anglaise occupe le front qui s'étend à droite de la division.

Le commandement profita de ce temps de calme pour organiser des cours de tir à Frévent où se succédèrent la plus grande partie des officiers. Les problèmes de la guerre de tranchées ne sont pas toujours les mêmes que ceux de la guerre de mouvement, et il était bon de représenter ces derniers à l'esprit des commandants de batterie.

Les deux groupes du régiment restaient séparés et les batteries du 1er groupe passèrent, à la suite d'une modification dans l'organisation du front, sous les ordres du général commandant le secteur sud de l'Armée, le Général **CONNEAU.**

Cependant, la région d'Arras était toujours relativement agitée, et les batteries qui avoisinaient la ville se trouvaient souvent en butte aux tirs allemands. Le 5 décembre, la 11e batterie installée à Saint-Sauveur, près de la gare, était prise à partie ; un incendie se déclarait dans les maisons avoisinantes. Le servant **CONRADE** et le brancardier **DUPONT** réussirent à l'éteindre malgré la mitraille dont l'ennemi criblait les lieux[126].

Le 30 décembre, pendant l'exécution d'un tir, la 10e batterie était bombardée et perdait le maréchal des logis SIMON et le maitre-pointeur **FOURTINIS**, tués, ainsi que le maréchal des logis **CASSAGNE,** blessé, tous trois mis à l'ordre du jour pour leur bravoure et leur énergie[127].

Le 7 janvier 1916, le Colonel **LIBMAN** quittait le régiment et était mis à la tête du 117e d'Artillerie lourde. Le 57e voyait partir avec regret ce chef dont la bienveillance et l'énergie, non moins que les éminentes qualités techniques, avaient été un exemple vivant pour tous ses subordonnés. Le Lieutenant-colonel **LAVENIR**, qui avait été blessé au début de la campagne à la tête de son groupe et cité deux fois à l'Ordre, était nommé au commandement du régiment.

Les Allemands continuèrent à bombarder par intermittence tous les endroits qu'ils supposaient habités. Le 19 janvier notamment, le village de Dainville était violemment bombardé. Le 26 janvier, le maréchal des logis **de SAINT-JULIEN,** de la 10e batterie « observateur aux tranchées d'un courage et d'un sang-froid à toute épreuve, était blessé par un éclat d'obus en

[126] Citation à l'ordre du régiment du 29 décembre 1915, n° 143.
[127] Citation à l'ordre du 17e corps d'armée du 5 janvier 1916, n° 138.

transmettant par téléphone aux batteries des renseignements sur le tir de l'artillerie allemande »[128].

Dans les premiers jours de février, l'Armée Britannique étendait son front jusqu'au sud d'Arras et relevait les troupes françaises qui tenaient le secteur Sud. Les batteries du 1er Groupe s'en vinrent renforcer l'A.D./33 devant Dainville ; cette situation toute transitoire ne dura que jusqu'à la fin du mois. La « méprisable petite armée britannique » gagnant de plus en plus, prenait le secteur d'Arras et libérait le corps d'Armée.

Les relations les plus cordiales s'établissaient avec nos amis et alliés pendant les quelques jours où les consignes furent passées. La relève s'effectuait à partir du 28 février, et le 3 mars le régiment gagna la vallée de l'Authie, en aval d'Auxi-le-Château, à travers des rafales de neige qui rendirent particulièrement pénible l'étape de 40 kilomètres.

IVe PARTIE

Lorraine

Deux jours après, le régiment embarquait pour la Lorraine ; les assauts forcenés de l'ennemi, devant Verdun, imposaient au commandement l'obligation de réunir des forces considérables à portée de la place et le 17e corps d'armée était mis en réserve de groupe d'armées, prêt à entrer en ligne si le besoin s'en faisait sentir.

Le 7 mars, le 1er groupe s'installe à Flavigny et le 4e groupe à Frolois, au sud de Nancy, où ils restent jusqu'au 27 mars. Ces jours de repos permirent aux Commandants de batteries de reprendre en main tout leur personnel. Quelques revues, quelques marches-manœuvres rendirent au régiment toute la tenue, tout le rassemblé du temps de paix rehaussés par l'aspect martial et l'allure inimitable qu'un an et demi de guerre donnait à nos soldats devenus des vétérans.

Cependant la 34e division était partie pour Verdun et le reste du corps d'armée, mis à la disposition du détachement d'armée de Lorraine, se rapprochait du front, à l'est de Nancy. Le régiment alla cantonner à la Neuville-devant-Nancy, le 27 mars.

Des reconnaissances approfondies furent faites dans la région d'Hoéville, Serres, Athienville, à l'est-nord-est de Nancy. Elles avaient pour double objectif, d'étudier des positions de batterie en vue du renforcement éventuel de l'artillerie qui occupait le front et d'établir un programme des travaux à exécuter pour l'installation de ces positions.

Dès le 1er avril, tout le personnel disponible, délaissant le canon pour la pioche, commençait les travaux qui devaient assurer au secteur une protection efficace. La région avait été jusque là tranquille, mais il convenait d'envisager toutes les éventualités. Nos canonniers se mirent à l'œuvre dans la région de Serres et d'Hoéville puis, le 9 avril, allèrent organiser d'autres positions défensives à Erbéviller et Champenoux, contribuant ainsi à mettre à l'abri de toute surprise le sol sacré de la Lorraine.

---

[128] Citation à l'ordre de la 33e Division, du 12 février 1916, n° 47.

Ancestrami

Retour en Champagne

Ce temps de travail et de… rafraîchissement dura peu : le 24 avril, le 57e était embarqué à Jarville et dirigé sur Châlons d'où il allait, pendant quelques jours, renforcer l'artillerie du corps de cavalerie établi dans la région de Prosnes.

Il demeurait dans ce secteur, du 27 avril au 9 mai, sans aucun incident à signaler, puis était remis à la disposition du 17e corps d'armée qui avait pris le front devant la Butte du Mesnil.

Le 12 mai, les batteries s'installaient dans la région dite du Balcon entre Minaucourt et le Mesnil-les-Hurlus. Ce ne fut pas sans quelque regret que les hommes revinrent dans cette région désolée où ils avaient passé de si durs moments, dix-huit mois auparavant.

La saison, heureusement, non moins que l'organisation matérielle du secteur, où de vraies routes avaient remplacé les fondrières, où le service des eaux avait foré des puits un peu partout et où des abris presque confortables avaient succédé aux cagnas rudimentaires d'antan, transformait les conditions de l'existence.

La mission défensive qui était imposée au secteur dura pendant tout le séjour dans la région. De rares tirs de brêche eurent lieu pour permettre à des reconnaissances de pénétrer dans les lignes ennemies.

Les Allemands se contentèrent, généralement, de répondre à l'activité intermittente que nous manifestions. Cependant, le 22 juin, l'ennemi tenta une opération locale, pour essayer de nous faire des prisonniers, au cours de laquelle il contrebattit avec énergie nos positions. Notamment, il arrosa d'obus lacrymogènes la position de la 3e batterie. Le brigadier-infirmier **SERIES**, se distingua à cette occasion, « n'ayant pas hésité à sortir de son abri sous un violent bombardement d'obus lacrymogènes, pour aider à préserver tout le personnel d'une batterie, allant de l'un à l'autre pendant tout le bombardement »[129]. Les téléphonistes **NOEL** et **ARMANDOU** donnèrent, une fois de plus, des preuves de leur courage et de leur sang-froid, en allant réparer une ligne en un point soumis à un violent bombardement d'obus de gros calibre »[130].

Le régiment quitta le secteur de la Butte du Mesnil à la fin de juillet. Le 1er groupe, dont le Capitaine **HENRIET** venait de prendre le commandement, en remplacement du Commandant **SEGUELA,** nommé à un autre poste, s'installa le 20, dans le secteur de Prosne. Le 4e groupe le suivit le 1er août.

Le front était tenu par une division territoriale, commandée par le Général **TASSIN** et la région était des plus calmes, les lignes étant distantes de 500 mètres en moyenne et les points de friction étant rares. L'E. M. du corps d'armée, détaché momentanément de ses divisions, constituait l'organe de commandement du groupement ouest de l'armée.

Le 13 août, la 34e division, Général **de LOBIT,** venait relever la 100e D. T. Le secteur était vraiment un secteur de tout repos. Lors de la stabilisation des fronts, en septembre-octobre 1914, les Allemands s'étaient fixés sur les Monts de Moronvilliers, leurs lignes passant sensiblement au pied de la chaine de montagnes en miniature qui compose cet ensemble d'observatoires naturels dressés en face des plaines châlonnaises. De ces hauteurs, ils dominaient nos tranchées d'une centaine de mètres et leur avantage tactique en était tel qu'ils n'avaient jamais tenté sérieusement de nous repousser plus loin. D'un autre côté, une attaque

[129] Citation à l'ordre du régiment du 25 juin 1916, n° 186.
[130] Citations à l'ordre du régiment du 25 juin 1916, n° 186.

Ancestramil

de notre part se serait heurtée à priori à de telles difficultés, que nous n'avions guère effectué jusque-là dans la région que des diversions.

Chacun des deux adversaires ainsi affrontés se considérait comme en secteur purement défensif. Les tirs quotidiens se bornaient à des réglages, exception faite de quelques essais de destruction entrepris par l'ennemi sur nos batteries de 90 ou de 95 d'ossature. Nos arrière-lignes, difficilement cachées par des vallonnements de peu d'amplitude, auraient été rendues aisément intenables si la région n'eut été boisée. Les plantations de pins de la Champagne pouilleuse, à peu près intactes dans le secteur, contribuaient heureusement à masquer les batteries et permettaient une circulation facile.

Il convient, cependant, de rappeler que, le 23 août, la 2e batterie était en butte à un bombardement pendant lequel un coup malheureux mit le feu à une soute à munitions. Le Maréchal des Logis **VERGE**[131]**,** n'hésita pas à sortir de son abri pour aller, au mépris de tout danger, éteindre le commencement d'incendie qui aurait infailliblement détruit le dépôt d'obus qui se trouvaient dans la casemate.

Dans cette situation, le commandement s'appliqua à renforcer le front par des travaux de tout genre. Ce n'étaient plus l'appareil de pointage, le débouchoir ou le tire-feu que manœuvraient les servants, mais le pic, la pioche ou la pelle. Les positions de batterie furent améliorées par un camouflage minutieux et le creusement de soutes et d'abris à l'épreuve. De nouveaux emplacements, répondant aux diverses hypothèses de la lutte, furent aménagés. La nature du sol, cette craie de Champagne facile à travailler et la tranquillité qui régnait, permirent d'établir à loisir de véritables positions types de batteries cuirassées où ne furent ménagés ni les poutrelles de fer, ni le béton.

Cette forme imprévue de la guerre n'empêchait pas d'ailleurs les exercices de tout genre, le perfectionnement de l'instruction, l'application de découvertes et de procédés techniques nouveaux qui accroissaient tous les jours la puissance de nos canons.

Le Lieutenant-colonel put organiser aux échelons, à la fin de l'année, un peloton d'instruction qui fournit plus tard une pépinière de cadres expérimentés. Et les officiers, les gradés et les spécialistes ne succédèrent dans les différents cours de tir, d'orienteurs, de T. S. F., etc., organisés par l'armée sous la direction d'officiers idoines.

L'automne passa ainsi laborieusement pendant que, dans le lointain, en dressant l'oreille, l'on percevait par certains vents favorables le grondement des canonnades de la Somme.

Dans les premiers jours de novembre, le régiment se disloqua de nouveau. Le 4e groupe, sous les ordres du Commandant **LAFONT,** s'embarquait le 6 novembre pour Toulouse, où il allait contribuer à la constitution de l'artillerie d'une division coloniale, en partance pour l'Orient. Bien loin de voir revenir ses 2e et 3e groupes, définitivement partis vers d'autres destinées, le Lieutenant-colonel avait le regret de dire adieu à une fraction du régiment qui avait apporté sa large moisson de gloire à notre étendard. Commandé par un Chef dont l'indomptable énergie s'alliait à la vision la plus claire des situations et au bon sens le plus avisé, le 4e groupe s'était illustré particulièrement sur la Meuse, à la Marne, à Minaucourt, à Carency. Il devait plus tard, en Macédoine se montrer digne de son passé.

Troisième Hivernage

Le long et pénible hiver de 1916-1917 se passa sans incidents bien notables. Il ne faudrait pas en conclure que les jours s'écoulèrent dans l'oisiveté. Tout au contraire on travailla ferme au

[131] Citation à l'ordre de la 34e D.I. du 31 août 1916.

57e. Les batteries poursuivirent activement l'organisation de positions nouvelles, aussi bien de repli que d'offensive, et nos canonniers, dirigés par leurs officiers, fournirent un gros effort qui devait porter ses fruits lors de l'attaque des hauteurs de Monronvilliers.

Pendant ce temps, les Etats-majors de groupe et de régiment étudiaient dans leurs moindres détails, sous la direction du Lieutenant-colonel, les conditions de l'emploi de l'artillerie dans différentes hypothèses. Ces travaux ardus, coordonnés, repris et mis au point par le chef de corps devaient rendre les plus grands services au commandement dans l'établissement des plans d'action qui servirent à l'élaboration des ordres donnés à l'artillerie pour l'offensive du mois d'avril.

Quant à l'activité de combat, elle fut des plus restreintes. Tout au plus est-il possible de noter la préparation par nos canons de coups de main exécutés avec brio et résolution, mais sans résultat palpable, sur des saillants ennemis, dénommés fortin n° 1 et point 23, situés respectivement au nord-ouest et au nord-est des ruines de la ferme de Moscou. Quelques concentrations de nos feux sur les batteries allemandes les plus désagréables, après des essais de réglage préalable par avion ou par ballon, complétèrent nos manifestations de combativité.

Le 31 janvier l'ennemi, après une préparation technique datant sans aucun doute de longues semaines, déclencha vers la fin de la journée une puissante attaque aux gaz sur un front d'une douzaine de kilomètres.

Plusieurs vagues successives de palite, poussées par un vent favorable du nord-nord-ouest, vinrent déferler dans nos tranchées et dans nos boyaux, se répandant à quelques kilomètres en arrière du front. Nos canonniers après avoir rapidement mis le masque ouvrirent un feu de barrage violent, suivi d'un peignage minutieux des boyaux ennemis. Ils constatèrent ainsi pour la première fois l'efficacité de la protection conférée par le masque, et la possibilité, grâce à lui, de remplir pleinement leur mission.

L'ennemi d'ailleurs ne se hasarda pas à faire suivre ses gaz par des troupes d'assaut qui se seraient trouvées vraisemblablement dans l'impossibilité de fournir un effort sérieux dans l'atmosphère infectée. Le brigadier **CAZARE,** de la 3e batterie, se distingua par son dévouement en allant à travers les gaz empoisonnés et sous le bombardement réparer les lignes téléphoniques hachées, et en assurant ainsi les communications de la batterie[132].

L'hiver mémorable de cette année là fut dur à supporter. On releva des températures de 21° le matin, et la gelée dura, accompagnée parfois de chutes de neige, pendant les mois de janvier et février, et d'une partie du mois de mars. La compression exercée par les terres gelées disjoignait les parois des cagnas, aussi était-il quasi impossible de se préserver du froid. Le pain et le vin gelaient sur les tables des popotes. Mais le soldat français est de bonne race, solidement trempée ; et l'état de santé resta bon, le moral resta élevé.

C'est que, aussi bien, le pressentiment de la grande offensive de printemps qui s'élaborait dans les états-majors donnait ample matière aux conversations, aux espérances. Le repli allemand sur la fameuse ligne Hindenburg, consécutif à notre victorieuse poussée sur la Somme, marqua de façon très nette à tous les yeux la supériorité que nous commencions à prendre sur les Allemands ; chacun y vit les prodromes d'un recul plus accentué, et les prémices de la victoire définitive tant attendue.

A la fin de février, la brigade russe qui tenait le secteur à notre droite étendit quelque peu son front à l'Ouest : on procéda à un remaniement des barrages, mesure préliminaire à une activité qui devait aller en croissant.

[132] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 173, du 9 mars 1917.

Le 6 mars commença une diversion assez accentuée d'artillerie, qui consistait pour le 75 en tirs de bouleversement et tirs de brêche sur l'ensemble du front que nous occupions. Le maréchal des logis **LEPELLETIER,** de la 3e batterie, était cité à l'ordre pour sa conduite au cours de ces actions[133].

L'intensité du feu augmenta jusqu'à cette même date du 9 mars, où la brigade russe du Général **LOTCHVISKY** exécuta à notre droite une opération d'assez large envergure sur Aubérive. La réaction allemande, qui avait été insignifiante jusque là, ne tarda pas à se faire sentir et se manifesta par une activité plus grande d'artillerie due à l'accroissement du nombre des batteries qui nous étaient opposées.

Le 18 mars, un bombardement persistant de nos premières lignes devant Prosnes et le Bois-en-Triangle fut suivi, le 19, d'un tir de brêche qui ouvrit trois passages dans nos défenses accessoires, laissant prévoir l'approche d'un coup de main. Nos batteries soumirent les tranchées allemandes à un tir de contre-préparation méthodique, suivi de barrages devant les brêches créées dans nos réseaux, et firent avorter la tentative ennemie.

Les Allemands essayèrent de se venger le lendemain 20 mars en soumettant la position de la 3e batterie, dont ils avaient sans doute repéré les lueurs, à un bombardement de 300 obus de 15. Bien que groupé à la perfection sur une des sections de la batterie, le tir ennemi ne causa d'autre accident que l'effondrement d'une casemate d'ailleurs inoccupée.

Le 23 et le 24 mars, le régiment était relevé par le 18e d'Artillerie, et le 1er groupe, dont le capitaine de **CURIERES de CASTELNAU** venait de prendre le commandement, en remplacement du chef d'escadron **HENRIET** nommé au 105 lourd, s'installait en réserve mobile d'artillerie à l'emplacement dit des Sapins, au nord-est de Sept-Saulx. L'E. M. du régiment venait à Sept-Saulx, puis allait occuper le poste de commandement du piton des Petites-Loges, à la cote 130.

Le 1er avril, le régiment était reconstitué à deux groupes par l'adjonction du 5e groupe du 95 du 31e régiment d'artillerie. Ce groupe avait servi jusque là notre bon vieux matériel de 95 système Lahitolle, que l'on avait été bien heureux de retrouver dans les arsenaux et qui avait rendu les plus signalés services. Mais l'accroissement de notre production de matériel de tout genre permettait de doter du 75 de nouvelles unités, et les groupes d'artillerie de campagne armés de 90 ou de 95 purent être transformés successivement en artillerie à tir rapide.

Le groupe qui venait ainsi nous renforcer avait de belles pages à son histoire : il avait défendu le front successivement à Bully-Grenay, à Rivière près d'Arras, à Minaucourt et dans le secteur d'Aubérive. Il devait rapidement s'égaler aux autres groupes du 57e.

Préparation de l'offensive d'avril 1917

Cependant les travaux préliminaires à l'offensive qui devait seconder sur les hauteurs de Moronvilliers l'attaque principale visant le Chemin des Dames battaient leur plein. Pendant que les camarades de l'infanterie procédaient à l'achèvement du réseau des boyaux et à l'organisation des parallèles de départ, les canonniers installaient sans perdre une heure les positions de batterie de renforcement, et les ravitaillaient à l'avance en munitions. Les deux groupes du régiment créèrent de la sorte six positions nouvelles dans la région dite de la Villa

[133] Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 222, du 28 mars 1917.

et dans la région des Sapins. L'ennemi, sentant que des préparatifs importants s'effectuaient dans nos lignes, harcelait, la nuit, nos voies de communication.

Le 4 avril, la mission du régiment est fixée définitivement par le Commandement. Le 57e doit appuyer l'action de la 45e D.I. sur le Mont-Haut. Le Lieutenant-colonel **LAVENIR** a sous ses ordres le Groupement Ouest de l'A. D. /45, composé par ses deux groupes et par le 5e groupe d'Afrique, commandant **du BOIS**. C'est l'Artillerie d'accompagnement de la brigade de gauche de la division : 91e brigade, colonel **ETIENNE,** composée du 3e bis de zouaves, Lieutenant-Colonel **TRAPET**, et du 3e mixte de zouaves-tirailleurs, Lieutenant-Colonel **WILD.**

Le 5 avril, l'E. M. du régiment s'installe à la Fosse-aux-Ours, à 2 kilomètres de Prosnes, pendant que les batteries s'établissent dans le voisinage.

L'ennemi commence à s'inquiéter et bombarde nos premières lignes dans la journée ; la nuit il se livre à des tirs de harcèlement sur les croisements de chemins et les positions qu'il suppose occupées par l'artillerie.

Le 7 avril, nos batteries commencent leurs tirs d'accrochage et de brêche. Leur rôle est, dans la préparation, de créer des passages dans les défenses accessoires que ne peut battre l'artillerie de tranchée, et de bouleverser certains boyaux pris d'enfilade. La nuit, elles sont chargées des tirs d'interdiction sur les voies de communication et sur les brêches effectuées dans la journée.

Le 8, la 2e batterie est prise à partie, sans pertes pour le personnel, par les 105 et les 150 ennemis. Un dépôt de munitions saute ; une casemate est effondrée. Il s'y trouvait un infirmier qui sort, tout couvert de terre et de débris, et s'écrie en s'ébrouant : Les s…. ils n'ont pas même été f… de me faire passer mon rhume ! »

Le lendemain, l'artillerie lourde longue entreprenait la destruction des batteries ennemies. Ce travail, méthodiquement exécuté, devait être poursuivi sans arrêt jusqu'après l'attaque. On s'aperçut rapidement de l'efficacité de son tir.

Peu soucieux de démasquer leurs positions à nos avions de réglage qui tenaient l'air, les Allemands se contentèrent d'effectuer, lorsque la visibilité était mauvaise ou pendant la nuit, des tirs d'arrosage qui firent peu de mal. On sentait de façon très nette que la riposte était faible, inefficace, mal dirigée.

Chez nous, au contraire, chaque jour marquait un progrès dans les destructions opérées chez l'ennemi : les réglages, favorisés l'après-midi par la limpidité de l'atmosphère, étaient excellents, la consommation de projectiles augmentait progressivement, et l'efficacité du tir était palpable.

Tout l'Armée pouvait constater de visu le dénudement progressif de ces monts redoutables dont nos fantassins allaient faire la conquête. Couverts au début de la préparation de bois épais, ils changeaient de coloration jour après jour, nos projectiles lourds allant fouiller profondément le sol jusque dans ses entrailles, et la craie de Champagne, projetée en l'air par les explosions, revêtait peu à peu la surface du sol d'une couche blanche que, de loin, l'on aurait pris pour de la neige.

Le 14 avril, les 21 brêches que le groupement devait effectuer étaient prêtes à livrer passage à nos lignes d'assaut. Des répétitions du feu roulant derrière lequel devait progresser l'infanterie eurent lieu à diverses reprises, tant pour tromper l'ennemi que pour raccorder exactement les limites des barrages, et pour gymnastiquer les batteries. Tout était prêt en ce qui nous concernait.

Ancestramil

Les 15 et 16 avril, de nouvelles brêches sont effectuées, sur les renseignements apportés par l'aviation ; des tirs de bouleversement sont opérés sur des boyaux pris d'écharpe. A la tombée de la nuit, des tirs massifs d'obus spéciaux ont lieu sur les abris de Constancelager, où sont de véritables casernes souterraines. Et les batteries ne cessent, toute la nuit, de harceler l'ennemi sur les pistes, les croisements, les points de passage obligés, effectuant en outre sur les destructions opérées de rigoureux tirs d'interdiction.

Attaque des hauteurs de Moronvilliers

Le jour **J** arrivait. A 3 heures 30, le 17 avril, les ordres parvenaient au lieutenant-colonel **LAVENIR**. Les batteries devaient, dès 3 heures 45, prendre la cadence du tir de barrage fixé sur les tranchées de première ligne ennemies. Sur elles également les crapouillots déversaient sans arrêt leurs torpilles.

A 4 heures 45, nos fantassins, bondissant des parallèles de départ, montaient à l'assaut. – Le temps, resté beau jusqu'au 15, avait changé. Dans une obscurité profonde, rendue plus opaque encore par la neige qui tombait, sur un terrain bouleversé, glissant, où le sol détrempé happant le pied rendait pénible tout déplacement, nos vagues d'assaut, confondues en une seule, abordèrent la tranchée ennemie, d'où furent lancées de nombreuses fusées lumineuses rouges, vertes, blanches, mauves.

Les barrages allemands s'établirent devant nos anciennes premières lignes ; il était trop tard, le flot bleu et kaki avait passé, submergeant l'ennemi, à la suite de notre barrage roulant. Le tir, suivant la cadence prescrite, s'allonge peu à peu, mais il est impossible au Commandement de suivre la progression de l'attaque : le temps est bouché, on ne voit rien. Des groupes de prisonniers se bousculant vers l'arrière témoignent cependant de notre avance.

Vers 7 heures, le 2e Groupe, sous le commandement du capitaine **THIEBAUD,** s'ébranle pour aller prendre position sur les croupes du Mont-Haut. C'était à lui qu'était dévolu l'honneur de mettre en batterie, le premier de tour le front d'attaque, en terre reconquise.

Suivi de son état-major, le commandant du Groupe pousse sa reconnaissance jusqu'à la première vague d'assaut de l'infanterie, que des mitrailleuses ont arrêtée devant la tranchée d'Erfurt. Les balles sifflent autour des artilleurs de la 5e batterie (Capitaine **THIBAIRENQ**)[134] qui traverse les anciennes premières lignes allemandes.

Le terrain où le Groupe devait mettre en batterie est encore aux mains de l'ennemi ; il faut faire demi-tour, et dans la bataille les zouaves acclament nos canonniers qui, malgré le bouleversement du terrain, les obus et les balles, font une contre-marche réglementaire, et s'en reviennent au pas tranquillement, comme venant de la manœuvre. Le 2e Groupe s'installe alors en avant de Prosnes, le long du ruisseau, et tire dans la journée en barrage par-dessus les Monts, sur la route de Nauroy à Moronvilliers.

[134] Cité à l'ordre du 17e C. A., n° 240, du 21 mai 1917.

Ancestrami

La visibilité reste mauvaise ; on sait que le barrage roulant, progressant mathématiquement, a lâché l'infanterie, arrêtée par des mitrailleuses abritées. Mais quelle est la situation exacte ? Ou sont nos fantassins ? La quasi impossibilité d'avoir rapidement des renseignements précis rend incertaine la tâche d'appui de nos canons. C'est l'éternelle difficulté de la guerre.

L'attaque, fragmentée cette fois, reprend ou plutôt se poursuit dans l'après-midi, après pilonnage des pentes. Elle s'arrête pour la nuit devant les abris du Constancelager, dont les entrées à contre-pente n'ont pu être battues jusque là avec suffisamment d'efficacité.

Le 18 à 8 heures, un tir précis de mortiers de 220 oblige enfin leurs défenseurs à se rendre.

Le mouvement en avant est fortement ralenti ; les Allemands ont amené des bataillons de réserve, ils s'organisent et leurs mitrailleuses, leurs grenadiers arrêtent nos hommes à chaque tournant du boyau.

Le 2e Groupe qui, le soir du 17, s'était réinstallé à ses anciennes positions, reçoit le 19 l'ordre de s'établir à proximité de Prosnes avec la mission de tendre son barrage au-delà des Monts. Nos canons, dans la journée, aident puissamment la 34e D.I. dont l'avance a été plus marquée que celle de la 45e et qui se trouve en butte à une violente contre-attaque débouchant des bois situés derrière le Mont-Blond sur 2 kilomètres de front.

Le 20 avril, c'est au tour de la 45e D.I. de recevoir le coup de bélier de l'ennemi. Après des incursions répétées de l'aviation ennemie qui fit preuve d'un cran remarquable, certains avions descendant à 300 mètres mitrailler les hommes dans les trous d'obus, à 16 heures 30 les Allemands tentaient de reprendre les crêtes, mais une contre-attaque nous rend aussitôt les quelques mètres de terrain cédés momentanément ; nous restions accrochés au Mont-Haut, tenant la ligne des anciennes batteries allemandes jadis installées au centre du plateau. C'est la crête géographique, ce n'est pas encore la crête militaire, et nous n'avons que des vues éloignées vers l'arrière ennemi, dont les premières lignes sur les pentes et les fonds nord nous restent cachées.

Le 21, la 45e D.I. est relevée ; ses zouaves, ses turcos, ses bataillons d'Afrique ont été dignes de leur gloire légendaire, mais ils sont à bout de souffle après ces quatre jours de combat ininterrompu. Les fantassins de la 131e D. I. (Général **BRULARD)** les remplacent ; l'A. D. /131 (colonel **O'NEILL)** prend la place de l'A. D./45, mais l'A. C./17 reste.

A 17 heures, le Lieutenant-colonel **LAVENIR** établir son P.C. dans une de nos anciennes sapes de première ligne, à proximité de la ferme Constantine. Le 1er Groupe prend hardiment position dans les tranchées de notre ancienne première ligne, à la barbe des observateurs allemands qui le dominent directement depuis le Cornillet.

Le 22, le Colonel **FOURNIER,** commandant l'Artillerie du 17e Corps, vient visiter les P.C. – « C'est maintenant qu'il va y avoir de la casse », nous dit-il. En fait, jusque là, les pertes avaient été des plus légères : quelques blessés, peu graves en général. Nous avions été merveilleusement épargnés. Les détachements d'observation et de liaison lancés avec le vagues d'assaut de l'infanterie, puis fixés sur le terrain conquis à la recherche d'observatoires avancés ou installant les communications téléphoniques, optiques, radio-électriques, à la suite et sous la direction des

Ancestramil

Lieutenants **BAYLE**[1]**, BERA**[2]**, CAMINADE**[3]**, FREGEVU**[4]**, LASPLACES**[5]**, TRANIE**[6]**,** avaient traversé les balles et les obus sans un tué. Les téléphonistes, d'un dévouement et d'un cran au-dessus de tout éloge, passaient leur temps à réparer les lignes que la mitraille hachait sans arrêt. Les observateurs, à quelques mètres de l'ennemi, souvent couverts d'éclats et de débris, sous la voute de feu des mitrailleuses, assuraient pendant des jours entiers leur périlleux service. Il faut nommer parmi ces braves les maréchaux des logis **CUBAYNES**[7]**,** de la 2e batterie, **CAPRON**[8]**,** de la 4e batterie, le brigadier **SAVIGNAT**[9]**,** de l'état-major du 2e Groupe, le canonnier **BOURDON**[10], de la 4e batterie.

L'artillerie allemande, coiffée par nos 155 longs, avait tiré spasmodiquement, peut-on dire, et s'était bornée en général à établir des barrages sur nos premiers éléments dans la crainte de la continuation de notre poussée. La période de stabilisation relative marquée par la relève de la 45e D.I. lui fournit l'occasion de se montrer agressive.

On entrait dans la période ingrate et coûteuse qui suit les offensives pendant laquelle l'ennemi, amenant des éléments de contre-attaque, des batteries nouvelles, des avions, pilonne avec insistance un terrain qu'il connait bien et qu'il tente de reprendre par des opérations de détail. Les monts de Moronvilliers étaient un point trop important pour que l'ennemi ne mit pas tout en œuvre pour les reconquérir.

De notre côté, la tâche n'était pas terminée. Nous possédions des observatoires insuffisants sur les lignes ennemies et notre possession était précaire. Il fallait nécessairement arrondir nos gains précédents pour avoir la jouissance paisible, si l'on peut dire, des fruits de la victoire.

Le Lieutenant-colonel alla s'entendre, pour le détail de l'opération à exécuter, avec le Colonel **CIGNA,** commandant la 161e Brigade, installé aux abris du Constancelager, bien connus de l'ennemi et particulièrement bombardés. Il procéda ensuite à des reconnaissances de positions pour installer nos groupes dans une zone plus rapprochée leur permettant d'agir avec plus d'efficacité sur les tranchées allemandes, mais les problèmes de l'angle mort rendaient illusoire une avance plus grande de nos canons qui ne pouvaient agir que très difficilement en arrière des crêtes. Il fallut se contenter des positions déjà occupées.

Les commandants de groupe : Capitaine de **CASTELNAU,** Capitaine **THIEBAUD,** exécutèrent les reconnaissances les plus audacieuses, se glissant en première ligne de trou d'obus en trou d'obus, pour avoir des vues et déterminer le contour apparent de l'ennemi sur

---

[1] « Jeune officier d'un zèle, d'un courage, d'une ténacité à toute épreuve. Merveilleux observateur, a installé son observatoire au point le plus avancé de nos lignes, a assuré le service nuit et jour au cours des combats du 17 au 21 avril 1917, malgré les tirs de mitrailleuses et d'obusiers ; a eu son casque traversé par un éclat d'obus ». Cité à l'ordre du 17e C.A.A n° 14, du 22 juin 1917.

[2] Cité à l'ordre de la 45e D.I. n° 222, du 18 mai 1917.

[3] « Blessé au visage en allant assurer la liaison auprès d'un régiment d'infanterie, au cours des attaques du 17 avril 1917, a continué sa mission et n'est rentré que sur l'ordre du commandant de groupe ». Cité à l'ordre de la 45e D.I., n° 222 du 18 mai 1917.

[4] « Au front depuis le début de la campagne, a pris part aux missions les plus périlleuses ; a été blessé en août 1915 ; s'est distingué au cours des opérations du 20 au 24 avril 1917 en effectuant les reconnaissances les plus audacieuses en liaison avec l'infanterie ». Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 240, du 21 mai 1917.

[5] Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 240, du 21 mai 1917.

[6] d° d°

[7] d° d°

[8] « Engagé volontaire pour la durée de la guerre, bien que dégagé de toute obligation militaire. Très bon sous-officier observateur, a assuré le service de l'observation dans un poste très avancé, à quelques mètres des lignes ennemies, en dépit des mitrailleuses, au cours des combats d'avril 1917 ». Cité à l'ordre de la 45e D.I., n° 222, du 18 mai 1917.

[9] Cité à l'ordre de la 45e D.I., n° 222, du 18 mai 1917.

[10] Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 240, du 21 mai 1917.

lequel manquaient les précisions. A travers les barrages, les commandants de batterie montèrent tous les jours au Mont-Haut pour régler, serrant au plus près les problèmes difficiles que posaient pour eux les formes du terrain.
Le 23 avril, la 3e batterie commence à être sérieusement en butte au tir allemand, perdant le maréchal des logis **DUCLOS[11],** modèle de devoir et d'abnégation, mortellement frappé pendant un ravitaillement effectué sous la mitraille.
Les 26, 27, 28, 29 avril, malgré l'épuisement du personnel surmené, le bombardement désormais réglé les emplacements de batterie, la fatigue du matériel, nos artilleurs exécutent une nouvelle préparation d'attaque suivant un programme de destruction minutieux. Mais nous n'avions plus nos coudées franches comme aux jours qui précédèrent le 17 avril. Les 150, les 210, martelaient les batteries, et il fallait à tout instant parer aux contre-attaques qui se massaient vers Moronvilliers, dans le fond de Nauroy ou les bois derrière le Mont-Blond.

Le 27 avril, la 1re batterie, sous les ordres du Capitaine **CANDAU,** dont le calme et le sang-froid donnaient l'exemple à tous, voyait sa position retournée complètement par le tir ennemi. Le maréchal des logis **NAUDY**[12] était mortellement atteint, le maréchal des logis **COSTES** blessé ; deux servants étaient tués à leur côté.
Le 28 avril, la même batterie est encore bouleversée par un marmitage sévère ; ses canons sont ensevelis ; des dépôts de munitions sautent. Elle ne peut tirer avant la fin de l'après-midi, quelque ardeur que mit tout le personnel, dirigé notamment par le sous-lieutenant **FONQUERGNE[13],** l'aspirant Maurice **PAYET**[14], le maréchal des logis **COUDENC**[15], rivalisant de courage et de mépris du danger, à dégager les pièces malgré les pertes subies. Un troisième chef de pièce, le maréchal des logis **HARSANS,** était blessé.
A 14 heures, le bombardement s'étend sur la 2e batterie et se prolonge jusqu'au P.C. du Lieutenant-colonel. Les maréchaux des logis **DUFFRECHOU**[16] et **AUBADIE-LADRIX[17],** tombent blessés pendant qu'ils donnent à leurs hommes l'exemple du calme et de la fermeté d'âme. Le téléphoniste **LAMAISON[18]** de l'E. M. du régiment, venu du Chili répondre à l'appel de la mère-patrie, est grièvement blessé.

Le 29, c'est au tour du 2e Groupe de souffrir. Il est masqué derrière Prosnes, mais l'aviation ennemie règle sans difficulté. En dix minutes, la 6e batterie est mise complètement hors de cause par le bouleversement total de son emplacement : deux canons sont hors de service, deux autres sont enterrés.

---

[11] Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 240, du 21 mai 1917.
[12] « Excellent sous-officier, parti avec sa pièce à la mobilisation, n'a cessé de donner l'exemple à son personnel pendant toute la campagne. Très courageux, très dévoué, méprisant le danger. Grièvement blessé le 27 avril à côté de sa pièce qu'il faisait ravitailler sous un violent bombardement. Mort des suites de ses blessures ». Cité à l'ordre de la 131e D.I., n° 123, du 10 mai 1917.
[13] Cité à l'ordre de l'A. D. 131, n° 18, du 1er juin 1917.
[14] d° d°
[15] « Excellent chef de section ; deux chefs de pièce étant grièvement blessés, a assuré le 27 avril 1917, avec les pointeurs de sa section, les tirs prescrits, donnant ainsi le plus bel exemple de mépris du danger. Le lendemain, a éteint au péril de sa vie un incendie allumé dans un dépôt de munitions allemand et qui avait déjà provoqué l'explosion de quelques cartouches ». Cité à l'ordre de la 131e D.I. n° 123, du 10 mai 1917.
[16] Cité à l'ordre de la 45e D.I, n° 222, du 18 mai 1917.
[17] Cité à l'ordre du régiment, n° 218, du 14 mai 1917.
[18] Cité à l'ordre de la 45e D.I, n° 222, du 18 mai 1917.

Le Capitaine **HENOT**[19]**,** impassible sous le feu, est blessé sérieusement. La moitié du personnel est tuée ou blessée. Le sous-lieutenant **DAVRIL**[20], secondé notamment par le maréchal des logis **PREVOSTEAU**[21], prend le commandement sous la tourmente et assure, avec le médecin auxiliaire **RACHET**[22] le sauvetage des blessés. Le Lieutenant-colonel donne l'ordre de ramener les débris de la batterie aux échelons pour l'y reconstituer en attendant l'arrivée de nouveaux canons.

D'ailleurs, dès le lendemain matin, les pièces avariées furent remplacées ; le sous-lieutenant **DAVRIL** ramena les nouveaux canons à la position, continuant ainsi d'assurer la mission de la batterie. Ce jour-là, 29 avril, le 2e Groupe perdit près de la moitié de ses chefs de pièce, tombés en montrant à leurs hommes l'exemple du sang-froid, de la bravoure froide et tenace : maréchaux des logis **BOULAY,** de la 4e batterie, **CLERMONT**[23], de la 6e, tués ; **BLOND**[24], de la 4e, **TAUNAY,** de la 5e, **CORBIN**[25]**,** de la 6e, blessés. L'adjudant-chef **RICKLI**[26], de la 5e batterie, le maréchal des logis-fourrier **Le ROUL VAUVERT**[27], de la 4e, se distinguaient particulièrement.

Le 30 avril, à 12 heures 40, l'attaque partielle qui devait, sur la droite du champ de bataille, dégager les hauteurs, se déclencha précédée d'un violent pilonnage par l'artillerie lourde courte, et d'un barrage mobile de 75. Devant nous, les fantassins du 41e de ligne furent arrêtés sur les fils de fer situés devant la tranchée circulaire nord du Mont-Haut, invisibles de nos lignes et sur lesquels il avait été impossible de régler. Par contre, sur le Casque et le Téton l'infanterie pouvait progresser, le profil du terrain présentant de moindres difficultés pour le travail d'artillerie, et les batteries d'appui ayant pu bouleverser avec une efficacité suffisante les défenses accessoires de l'ennemi.

Le 1er et le 2 mai, les Allemands tentèrent par de violentes contre-attaques d'infanterie de nous ravir nos gains. Mais nos observateurs signalèrent en temps utile les bataillons massés en arrière des Monts vers Moronvilliers, dans les bois du fond de Nauroy, et des tirs massifs de 75, sur les points de rassemblement, suivis de barrages sur l'ensemble du front, étouffèrent dans l'œuf la poussée allemande. Notre volonté offensive dominait la volonté de l'ennemi, malgré les fatigues, malgré les dangers, malgré les pertes.

Il convient de rappeler ici, parmi toutes les marques d'héroïsme données par nos artilleurs, la mémoire exemplaire et glorieuse du soldat **BRUNEAU (Léon Henri)** de la 5e batterie. Ce canonnier, modèle d'abnégation et de courage, aurait pu, à cause de son âge et de sa situation

[19] Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 14, du 22 juin 1917.
[20] Cité à l'ordre de la 131e D.I., n° 123, du 10 mai 1917.
[21] Cité à l'ordre de l'A.D. 131, n° 18, du 1er juin 1917.
[22] « S'est dépensé sans compter pendant la période du 17 avril au 3 mai 1917 pour soigner dans un village, sous un violent et continuel bombardement, des blessés de toute provenance. Blessé lui-même le 2 mai 1917, s'est fait panser par un des infirmiers et a continué à prodiguer ses soins aux malades, bien qu'ayant eu son poste de secours effondré par l'éclatement d'un obus de gros calibre ». Cité à l'ordre de la 131e D.I., n° 123, du 10 mai 1917.
[23] « Sous-officier d'un courage et d'un sang-froid admirables ; a été frappé mortellement auprès de sa pièce en pleine action le 29 avril 1917 ». Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 33, du 14 septembre 1917.
[24] Cité à l'ordre de la 45e D.I., n° 222, du 18 mai 1917.
[25] Médaillé militaire par ordre n° 5038 D. du G. Q.G., du 25 mai 1917.
[26] « Excellent sous-officier ; faisant fonctions d'officier de batterie, a, par son entrain et sa gaité courageuse, malgré le violent bombardement auquel était soumise sa batterie nuit et jour, du 29 avril au 3 mai 1917, puissamment contribué à élever le moral de ses hommes et à maintenir le calme dans sa batterie qui a toujours stoïquement continué sa mission ». Cité à l'ordre de la 131e D.I., n° 123, du 10 mai 1917.
[27] « D'un courage et d'un sang-froid exceptionnels légendaires dans le Groupe, a assuré indépendamment de son service personnel le ravitaillement de la batterie, et même l'exécution de certains tirs pendant la période du 19 avril au 3 mai 1917. Par sa ferme attitude sous le feu de l'ennemi, a permis aux hommes de sa batterie d'accomplir jusqu'au bout dans le calme la mission donnée, malgré un violent bombardement ». Cité à l'ordre de la 131e D.I., n° 123, du 10 mai 1917.

de père de famille, être affecté au train régimentaire. Il avait sollicité l'honneur de servir à la batterie de tir. Blessé une première fois le 21 avril 1917, il demanda à revenir à la position de batterie qui subissait les plus sévères bombardements et tomba frappé à mort le 2 mai 1917 en servant sa pièce sous le tir réglé de l'artillerie lourde allemande[28].

La tâche des conducteurs avait été exceptionnellement dure et périlleuse pendant la bataille. Les échelons devaient ravitailler toutes les nuits et souvent deux fois par nuit les batteries de tir ; et l'ennemi, qui s'en doutait, s'efforçait, par des tirs de surprise de saisir le moment critique où les caissons se trouvaient sur les positions.

Le Brigadier **LABORDE**[29], de la 3e batterie, était blessé le 23 avril dans ces conditions. A la 6e batterie, le premier soldat **TROTTIN[30],** conducteur modèle, tombait grièvement frappé le 24 avril. Malgré sa jeunesse, le brigadier **TOUYERES**[31], de la 3e batterie, donnait le plus bel exemple de courage et de sang-froid en prenant le commandement d'une corvée de ravitaillement dont le chef avait été blessé et après avoir mis son personnel à l'abri, en revenant chercher une voiture dont l'attelage de derrière avait été tué.

Au cours d'un de ces ravitaillements, une concentration d'obus de gros calibre s'abattait, le 26 avril, sur la 3e batterie. Le lieutenant **VIALA donnait** l'exemple du plus beau sang-froid en ordonnant sous le feu des mesures judicieuses et en assurant l'exécution de telle manière que toute perte pout être évitée[32].

Mais les forces humaines ont des limites et le commandement jugea bon de relever le régiment qui, au cœur même de l'action, avait si longtemps et si glorieusement coopéré à la bataille. Le 3 mai à 20 heures, le 57e était relevé par le 50e d'artillerie. Il était envoyé au repos pendant 24 heures à l'emplacement des échelons. Il allait passer à l'extrême gauche du champ de bataille ;

Opérations au Mont Cornillet

Les deux groupes sont mis à la disposition de l'artillerie du 10e corps, commandée par le Colonel **LUCOTTE.** Le 1er groupe va s'établir dans le voisinage de Thuizy et le 2e groupe non loin du carrefour de la Plaine entre Prosnes et Sept-Saulx.

Les situations étaient très différentes ; le 2e groupe se trouvait dans une région où il était possible de creuser des abris à l'épreuve et où l'ennemi se contentait de procéder aux tirs de harcèlement habituels. Le personnel put se reposer et se refaire dans une certaine mesure. Par contre, le 1er groupe installé dans une région marécageuse où la pioche faisait jaillir l'eau à 50 centimètres de profondeur, était dans une situation fort précaire. Très rapproché de l'ennemi, masqué uniquement par des rideaux d'arbres, c'était un objectif d'autant plus tentant pour les artilleurs d'en face qu'il était plus gênant pour leurs fantassins.

Tous deux d'ailleurs prirent, pendant la période de deux mois environ qu'ils occupèrent la région, la plus large part aux opérations offensives qui avaient pour but la consolidation de notre situation sur le mouvement de terrain qui descend du Cornillet vers l'ouest et la conquête solide du Cornillet lui-même.

---

[28] Cité à l'ordre de la 131e D.I., n° 123, du 10 mai 1917.
[29] Cité à l'ordre du régiment, n° 213, du 14 mai 1917.
[30] Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 240, du 21 mai 1917.
[31] Cité à l'ordre de la 45e D.I., n° 222, du 18 mai 1917.
[32] Cité à l'ordre de l'A. D./161, n° 18, du 1er juin 1917.

Ancestrami

Les bombardements par tous calibres, depuis le 77 jusqu'au 280 sur voie ferrée, sévirent sans arrêt dans la région de Thuizy. Les batteries faisaient du mal à l'ennemi qui pouvait en outre appréhender la réussite du large mouvement enveloppant esquissé contre les hauteurs de Nogent-l'Abesse, à la charnière duquel nous nous trouvions. Les réactions d'artillerie les plus violentes furent la conséquence de cet état de choses. Nos voies de communication étaient, la nuit surtout, soumises à des tirs de harcèlement multipliés, les ouvrages d'art du canal, les ponts de la Vesle subissaient des bombardements massifs de 280, et les batteries, tous les jours, recevaient leur ration de 3 à 400 marmites. Par bonheur, la discipline extrêmement rigoureuse établie par les Commandants de batterie autour de leurs emplacements, pour dissimuler à l'ennemi les moindres mouvements de personnel, jointe à un camouflage intelligemment combiné, permit à nos unités d'échapper à la destruction. Le tir ennemi, très bien groupé, était un peu court, un peu long et en dehors de quelques coups anormaux, les positions elles-mêmes ne recevaient que des éclats.

Le 26 mai, le brigadier **RIVIER,** de la classe 18, donnait un haut exemple de stoïcisme et d'abnégation. Blessé grièvement par éclats d'obus, il donnait l'ordre aux hommes de sa pièce, qui voulaient le transporter dans un abri, de l'abandonner et de se retirer hors de la zone dangereuse[33].

Le sous-lieutenant **CLAVERIE** était l'objet de la belle citation suivante : « Officier d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, plein de sang-froid dans les plus violents bombardements, est toujours aux points les plus exposés un exemple de vertu militaire. Blessé pour la deuxième fois, le 10 juin 1917, est sorti de son abri avant d'être pansé pour se rendre compte de l'état de ses hommes. Ne s'est retiré du combat que sur un ordre formel »[34].

Au reste, le Capitaine **de CASTELNAU** maintint, au niveau le plus élevé le moral de tout son groupe, bien que la force physique et nerveuse en fût parfois à bout. Dès qu'il apprenait le bombardement d'une de ses batteries, il arrivait sans attendre la moindre accalmie, sans faire le moindre détour et comme si de rien n'était, il venait s'informer des dégats commis, des blessés, circulant partout avec le sourire, faisant l'admiration de tous par un cran et un calme qui se répercutaient à l'entour. Il était légèrement blessé le 29 mai, en accourant à la 1re batterie où s'abattait un bombardement violent qui démolissait deux canons[35].

Le 30 mai, le 2e groupe relevait, dans la même région, deux groupes de l'artillerie du 8e corps. Plus rapproché encore des marais de la Vesle, il se trouvait dans la situation la plus pénible ; le personnel harcelé par les moustiques plus encore peut-être que par les obus, n'avait ni trêve, ni repos.

Le 7 juin, le Général **MALCOR**, commandant l'artillerie de l'armée, venait inspecter les batteries et se rendre compte par lui-même de l'état de fatigue du personnel qui, en secteur depuis le mois de mai 1916, participait sans interruption à la bataille depuis le mois d'avril.

Le Lieutenant-colonel avait rendu compte de cette situation, ainsi que de sa pénurie d'officiers : il manquait 10 officiers aux deux groupes du régiment. Si le moral de tous restait hors de question, l'épuisement physique et nerveux n'en diminuait pas moins la puissance combative des batteries. Certain jour, à la 2e, le sous-lieutenant **CLAVERIE** fut obligé de pointer lui-même les pièces dont les servants, à bout de forces, ne pouvaient plus lire les graduations des appareils.

Vers la fin de juin, le régiment était relevé, le 2e groupe le 23 juin et le 1er dans les premiers jours de juillet. Il était acheminé par voie de terre vers Saint-Mihiel, suivant le mouvement du

[33] Citation à l'ordre du 10e C.A., n° 271, du 10 juillet 1917.
[34] Citation à l'ordre du 10e C.A., n° 271, du 10 juillet 1917.
[35] Cité à l'ordre de la IVème armée, n° 971, le 25 juillet 1917.

17e corps qui avait quitté la IVe armées et faisait désormais partie de la IIe, l'armée de Verdun, où, pour parfaire leur gloire, il semble nécessaire que défilent tous les régiments des armées françaises.

Le 57e a le droit de s'enorgueillir de la large part qu'il a prise à la longue et dure bataille de Moronvilliers. Constamment sur la brêche, ses batteries sont les premières de l'armée à s'être avancées en territoire reconquis. Sans doute aussi est-ce lui qui a le plus longtemps participé à la lutte. Ses morts, pieusement ensevelis par leurs camarades ardents à les venger, témoignent de sa vaillance et leur tombe inscrit sur le sol même le témoignage de ses hauts faits.

Ve PARTIE

Saint-Mihiel

Par Coupéville, Nettancourt, Naives-devant-Bar, l'E.M. du régiment et le 2e Groupe s'en vinrent en secteur près de Saint-Mihiel, faisant désormais partie de la IIe Armée (Général **GUILLAUMAT**). Les batteries prirent position non loin de Mécrin, sous les ordres tactiques de l'A. D./33, dans la région de Commercy.

Le 28 juin 1917, le Lieutenant-colonel reçut le commandement de l'artillerie du Groupement Central du 17e Corps d'Armée, devant la pointe de Saint-Mihiel, artillerie constituée par des batteries de position armées de 90 et de 95, et un groupe de 75 du 59e Régiment (Chef d'Escadron **PETITDENT),** qui était relevé le 15 juillet par le 1er Groupe du 57e.

Ce dernier était resté en position près de Thuizy une bonne quinzaine après le départ des autres éléments du régiment, et il arrivait quelque peu fatigué après son pénible séjour dans les terres basses et marécageuses de la Vesle. Bien qu'entré de nouveau en secteur sans avoir pris de repos, il ne fut pas longtemps avant de se remettre. La région était tranquille, les installations matérielles très acceptables et dans les grands bois, encore presque intacts, qui revêtaient ici les côtes de la Meuse, nos hommes ne tardèrent pas à retrouver leurs forces et leur entrain.

Le calme qui régnait dans cette région peu propice aux actions offensives réciproques fut mis à profit pour étudier une nouvelle méthode de réglage de tir par coups fusants hauts. Le Lieutenant-colonel dirigea les expériences et les études poursuivies par la S. R. O. T./73 avec le concours du 1er Groupe du 57e.

Le 30 juillet, le Chef d'Escadron **CASTET** arrive pour prendre le commandement de ce groupe qui avait été assuré jusque là, depuis le départ du Capitaine **de CASTELNAU,** par le Capitaine **CANDAU.** Le même jour, le 2e Groupe quittait ses positions de Mécrin pour aller prendre part à la reprise de la cote 304 et du Mort-Homme sur la rive gauche de la Meuse.

L'offensive entreprise dans cette région devait être appuyée dans toute la mesure du possible par des diversions énergiques entreprises sur divers points choisis du front de l'Armée. Le Commandement confia à la 87e Brigade, Général **REMOND,** composée du 120e de ligne, des 9e et 18e bataillons de chasseurs, la tâche d'exécuter un coup de main aux environs du 20 août sur la pointe de Saint-Mihiel.

Il s'agissait d'inquiéter l'ennemi par une activité d'artillerie inusitée, de lui tuer du monde, de créer des brêches dans ses défenses accessoires et enfin, si possible, de faire des prisonniers. Les batteries que les Allemands pourraient diriger vers Saint-Mihiel pour nous répondre

Ancestramil

seraient autant qui ne tireraient pas sur nos camarades de la cote 304 dont nous devions ainsi faciliter la tâche.

Des mortiers de tranchée furent mis à la disposition du Lieutenant-colonel **LAVENIR** pour effectuer ses destructions, concuremment avec de l'artillerie lourde : 95, 120 court et long, 155 long, 220 court.

Le point choisi pour faire le coup de main fut le saillant de Menonville ; hameau de quelques maisons alignées le long de la voie ferrée de Saint-Mihiel à Commercy, à quelques centaines de mètres de Chauvoncourt et en contrebas de la croupe qui s'allonge vers Chauvoncourt.

Des diversions furent effectuées sous forme de tirs de destruction sur le pentagone des casernes de Chauvoncourt, le sommet de la cote 177 et devant la ferme de Montmeuse, sur l'autre rive de la Meuse. Des mortiers de 220 furent appliqués sur les maisons de Menonville, démolies dès longtemps par notre artillerie, mais dont les Allemands avaient transformé les ruines en réduits bétonnés constituant de redoutables nids de mitrailleuses.

Le 19 août, le dispositif d'artillerie est en place, et les premiers tris de destruction commencent, amorcés par la 3e batterie ; ils sont poursuivis avec plus d'intensité les jours suivants. La riposte allemande fut faible, inefficace, et nous causa peu de pertes.

On sentait très nettement que l'ennemi manquait d'artillerie et répondait avec son matériel de secteur, constitué surtout, dans cette région, par du 95 et du 120 français dont on retrouvait des caffuts encore marqués de nos lettres et de nos chiffres. Cependant les artilleurs de tranchée, rapidement repérés par le Camp des Romains, virent leur matériel retourné par le tir ennemi, mais sans accident de personne, grâce aux dispositions judicieuses prises par les Lieutenants **DEDIES** et **PASSAGER**, dont l'énergie, l'audace et le coup d'œil permirent de faire rendre le maximum au 58 de tranchée dont nous étions dotés, servi d'ailleurs par un personnel auquel on pouvait tout demander.

Le 21 août, un tir de 2000 obus spéciaux est exécuté par les 1re et 2e batteries, sur les observatoires du fort du Camps des Romains qui surplombaient nos lignes. Des tirs d'interdiction pendant la nuit complétaient nos actions de jour.

Enfin, le 22 août, à 3 heures 20, a lieu le coup de main sur Menonville sous la protection de tirs d'encagement exécutés par nos batteries. Les chasseurs à pied du 18e bataillon bondirent sur les tranchées ennemies et les ruines du hameau, remplissant point par point leur mission ; mais ils ne trouvèrent âme qui vive. L'ennemi, sentant à n'en pouvoir douter qu'une attaque allait se déclancher, avait évacué provisoirement ses positions avancées, rendues intenables par notre bombardement.

Les mortiers de 220 avaient écrasé les blockhauss en béton armé où guettaient les mitrailleuses ennemies des débris humains jonchaient le sol. Les chasseurs rentrèrent une heure après dans les tranchées de départ et peu à peu l'activité de l'artillerie qui les appuyait diminua d'intensité pour revenir au calme accoutumé. Seuls, des tirs de surprise et d'entretien de destructions continuèrent quelque temps pendant les nuits qui suivirent pour entraver les travaux de réfection des défenses accessoires.

Les trois mois qui suivirent ne furent marqués par aucun évènement intéressant. L'existence tranquille que l'on menait devait Saint-Mihiel permettait un travail d'entrainement et d'instruction suivi et fructueux, qui fut particulièrement utile aux jeunes aspirants arrivés successivement de Fontainebleau pour combler les déficits en officiers si souvent signalés par le Lieutenant-colonel.

Les batteries se perfectionnèrent dans la pratique du réglage du tir par coups fusants hauts. Les travaux pour l'amélioration des positions se poursuivirent. – Mais la pensée de tous suivait nos

Archives Nationales

frères d'armes du 2e groupe engagés dans la violente lutte qui se déroulait devant Verdun sur la rive gauche de la Meuse.

_____

Verdun Rive Gauche

Le 26 juillet à 23 heures, le Capitaine **THIEBAUD,** commandant le 2e groupe avait reçu l'ordre de partir le lendemain avec un détachement de reconnaissance et de se rendre à Rampont pour se mettre à la disposition du Général commandant l'A./16. Là, il apprenait qu'il devait, sous les ordres du Colonel commandant l'A.D. M., coopérer à la grande action en préparation sur le rive gauche de la Meuse.

Il s'agissait de reprendre la cote 304, d'où l'ennemi possédait, avec les vues les plus gênantes sur nos arrières, un point de départ excellent pour des poussées ultérieures. Le but à atteindre consistait à reprendre le terrain jusqu'au ruisseau de Forges qui constitue, grâce à ses berges marécageuses, une frontière géographique très acceptable pour un secteur défensif.

Le groupe suivait son Commandant le 30, et était passé en revue à Ménil-aux-Bois par le Lieutenant-colonel **LAVENIR,** qui avait tenu, avant son départ pour la bataille, à lui apporter les croix que lui avait méritées sa conduite devant Moronvilliers.

Le 2 août au matin, avant le jour, après une marche de nuit, le 2e groupe arrivait au camp de Sivry-la-Perche. Ce bivouac sommaire n'avait pas d'aménagements convenables et le premier soin dut être d'édifier des abris couverts tant bien que mal de toiles de tente ou de bâches.

Le temps pluvieux et froid rendait tout plus difficile sur ce terrain glissant et profondément boueux des environs de Verdun. Les chevaux, à la corde, dans la fange jusqu'au boulet, souffrirent beaucoup des intempéries, et nombre d'entre eux moururent de misère et d'excès de travail. Les rations de fourrage que leur apportait le ravitaillement étant insuffisantes, il fallait aller, en outre des ravitaillements en munitions et des corvées de toute sorte, jusqu'en première ligne pour faucher dans les prairies abandonnées du foin pour notre malheureuse cavalerie.

Le personnel fournit un effort prodigieux. Pendant que les conducteurs de l'échelon, ravitaillant toutes les nuits, édifiaient le jour, successivement, deux séries d'écuries qu'il fallut, à peine construites, abandonner, les batteries de tir s'installaient sur des positions reconnues par le Capitaine **THIEBAUD**, à l'ouest des bois Bourrus, autour d'une ancienne position de batterie bien connue des Allemands et que leurs obusiers lourds avaient déjà commencé à retourner. Dès le matin du 3, les servants se mettent à la tâche, et à peu près sans matériaux, commencent des abris sommaires.

Le 12 aout, le groupe est déjà en mesure d'abriter les 24429 obus amenés sur les positions exclusivement par ses propres échelons, depuis les parcs d'artillerie dont certains étaient à 20 kilomètres des positions.

La préparation d'artillerie commence le 13 août. Le Groupe, placé sous les ordres du Colonel **MALOIGNE**, commandant l'A.D. M., appuie le 7e régiment de tirailleurs qui doit prendre le bois des Corbeaux. Les tirs atteignent le degré d'intensité et de violence dont seuls peuvent avoir une idée ceux qui ont assisté à ces préparations d'attaque. Artillerie de tranchée, artillerie de campagne, artillerie lourde, artillerie à grande puissance, retournent, pilonnent, détruisent.

Amicale Trame

Nos batteries ont un programme nocturne des plus chargés : elles exécutent des tirs d'interdiction sur pistes, sur routes, sur carrefours, des tirs d'entretien de destructions, des tirs de harcèlement, des tirs massifs à obus spéciaux. Le 75 débite sans arrêt, et le ravitaillement en munitions continue à être des plus pénibles : les caissons à chaque voyage traversent à maintes reprises des zones constamment et régulièrement battues par l'ennemi, mais dans tout le personnel, malgré l'épuisement physique et malgré les pertes, il n'y aura pas une défaillance.

La réaction allemande est sévère ; l'ennemi sent venir notre attaque, il a amené des batteries, les munitions ne lui manquent pas, et nous devons souvent encaisser. Sur les positions s'abattent des concentrations de feux de plusieurs batteries de calibre différent. Par bonheur, les coups allemands se groupent sur les anciens emplacements bien connus de l'ennemi, autour desquels le Capitaine **THIEBAUD** a installé ses batteries.

Le 13 août, le sous-lieutenant **BARBEAU** est blessé sérieusement pendant qu'il circulait sous le bombardement ennemi pour donner aux pièces les ordres de tir, montrant ainsi sous le feu à son habitude le plus bel exemple de sang-froid[36].

Le même jour, les canonniers **GUYOMARD** et **FOURNERAT**, de la 4e batterie, se signalent par leur esprit de sacrifice, « en aidant à dégager des hommes d'une batterie voisine ensevelis dans un abri, malgré la continuité d'un bombardement précis par obus de gros calibre »[37].

Le 18 à 1 heure, un obus vient fracasser un caisson de ravitaillement qui se rendait aux positions de la 4e batterie, tuant un conducteur, le brave **TATIN**[38], blessant cinq hommes et tuant ou blessant 9 chevaux d'attelage.

La nuit suivante, le brigadier **Le GUERINEL**, de la 6e batterie, était mortellement blessé, et néanmoins, domptant ses souffrances par une rare énergie réussissait à maintenir l'ordre et le calme malgré le bombardement, et à assurer ainsi le succès de sa mission[39].

Le service des pièces devient de plus en plus pénible ; le bombardement ennemi se fait avec un mélange d'obus toxiques qui obligent le personnel à conserver les masques en permanence. L'atmosphère est irrespirable. Aussi la manutention des munitions, le pointage, la manœuvre des pièces, sont-ils rendus très pénibles par le quasi-aveuglement et le commencement d'asphyxie produits à la longue par les gaz.

Du 19 au 20, le bombardement ennemi atteint son paroxysme. Un véritable déluge d'obus de tous calibres, explosifs et à gaz, s'abat dans la zone du groupe : des hommes sont renversés, d'autres tombent sans connaissance à demi intoxiqués. Le personnel conserve toute la nuit le masque ou le Tissot. Néanmoins, on tire sans trêve ni repos, on manœuvre continuellement pour les changements d'objectif et les pièces envoient chacune plus de 800 obus au cours de la nuit.

Le lieutenant **HUET,** venu au régiment d'une section de munitions d'artillerie lourde, se distinguait tout particulièrement au cours de cette nuit de bataille par son courage exceptionnel et le plus bel esprit de sacrifice. Remplaçant un officier d'une batterie voisine, il dirigeait avec le plus beau sang-froid et la plus grande énergie le tir et le ravitaillement de ses canons sous un bombardement violent et continuel d'obus explosifs et toxiques[40].

A l'exemple de leurs officiers, les hommes sont magnifiques : rendus sourds par les explosions, à moitié aveuglés par le masque, près de succomber à l'asphyxie, ils ne songent qu'à exécuter

[36] Cité à l'ordre du 16e C. ?A., n° 248, du 19 septembre 1917.
[37] Cités à l'ordre de l'artillerie de campagne de la Division du Maroc, n° 230, du 8 septembre 1917.
[38] 'D'une classe ancienne (1897) ayant donné le plus exemple en demandant plusieurs fois à rester à la batterie ». Cité à l'ordre de la Division Marocaine, n° 57, du 11 septembre 1917.
[39] Cité à l'ordre du 16e C.A., n° 248, du 19 septembre 1917.
[40] Cité à l'ordre de la Division Marocaine, n° 53, du 2 septembre 1917.

Amicale Anciens

minutieusement, scrupuleusement leur besogne, de l'exactitude de laquelle dépend les succès. Il faut nommer, parmi ses braves, les maitres-pointeurs **VOISIN**[41], de la 4e batterie, **LEROUX**[42], de la 5e, le servant **GARNIER**[43]**,** de la 6e.

Enfin le jour J (20 août) et l'heure H (4h 40) sont arrivés et l'attaque de l'infanterie oblige l'artillerie ennemie à changer d'objectif et à cesser le tir sur nos batteries. Nos artilleurs peuvent enfin quitter le masque qu'ils portent depuis huit longues heures. Les irrésistibles vagues d'assaut de la Division Marocaine se portent en avant, accompagnées du détachement d'observation et de liaison du groupe que commande le sous-lieutenant **BONIN**[44], aidé par les maréchaux des logis **LAVOREL**[45], **CAPRON et** le brigadier **CANONNE.**

La Division Marocaine, dépassant les objectifs qui lui étaient assignés, s'installe au nord du Bois des Corbeaux, sur les pentes qui descendent au ruisseau de Forges, après s'être emparée du tunnel du Bois des Corbeaux et avoir fait à elle seule 2008 prisonniers.

Le 2e groupe devait se porter en avant à midi. Conformément aux ordres reçus, les avant-trains sont amenés et les batteries en colonne vont occuper les emplacements reconnus au préalable à Esnes pour remplir une mission de barrage de flanquement dans la vallée Jacques. Le mouvement qui s'effectue aux vues des observatoires terrestres et des ballons, à la barbe de l'ennemi fait l'admiration des officiers et des soldats qui voient défiler nos canons. Au prix de pertes infimes (11 blessés légers) si l'on considère la hardiesse du mouvement, le groupe passe à travers les terrains bouleversés et s'installe sur ses nouvelles positions.

Le sous-Lieutenant **DORU**[46] force encore une fois, au cours du mouvement, l'admiration de ses compagnons d'armes par son sang-froid imperturbable et son indomptable énergie.

Les conducteurs rivalisent d'héroïsme avec les servants. A la 5e batterie, les deux frères **CHAUVEAU**[47], admirables types de soldats, légendaires dans le groupe, sont blessés en même temps. L'un deux parvient à continuer de remplir sa mission, l'autre domptant la douleur tente de rester à ses chevaux mais ses forces le trahissent, on est obligé de l'emporter.

Les brigadiers **ALBOUY**[48] et **HAINAUT**[3], de la 6e batterie, sauvent un caisson abandonné sous le feu, en faisant preuve d'initiative intelligente et courageuse. Le brigadier téléphoniste POHU[49], conduisant sous les marmites qui pleuvent dur son caisson téléphonique à la position de batterie, tombe blessé ; il réussit néanmoins, par son énergie, à amener sa voiture jusqu'à la position.

Tous les téléphonistes, d'ailleurs, se dépensent sans compter au milieu de la mitraille. Entre ces braves, le canonnier **LEMUET**[50], et le maitre-pointeur **DELORME**[51], (blessé grièvement quelques jours plus tard), de la 4e batterie, se distinguent particulièrement. Le radiotélégraphiste du Groupe, **DORE,** mérite la citation suivante : « N'a pas cessé d'assurer la continuité des communications par T. S. F., malgré l'intensité et la constance du bombardement qui, le 19

[41] Cité à l'ordre de la Division Marocaine, n° 53, du 2 septembre 1917.
[42] Cité à l'ordre de l'artillerie de la Division Marocaine, n° 34 du 3 septembre 1917.
[43] Médaillé militaire par ordre n° 5631 D. du G. Q. G. du 14 septembre 1917.
[44] Cité à l'ordre de la Division Marocaine, n° 57, du 11 septembre 1917.
[45] Cité à l'ordre de l'artillerie de la Division Marocaine, n° 34 du 3 septembre 1917.
[46] Cité à l'ordre de la Division Marocaine, n° 57 du 11 septembre 1917.
[47] Tous deux cités à l'ordre de l'artillerie de la Division Marocaine, n° 34 du 3 septembre 1917.
[48] Tous deux cités à l'ordre de l'artillerie de campagne de la Division Marocaine, n° 230, du 8 septembre 1917.
[49] Cité à l'ordre de la Division Marocaine, n° 57 du 11 septembre 1917.
[50] Cité à l'ordre de l'artillerie de la Division Marocaine, n° 34 du 3 septembre 1917.
[51] Cité à l'ordre de la Division Marocaine, n° 57 du 11 septembre 1917.

août, a brisé 5 fois l'antenne. Blessé le 20 août au cours de l'occupation de la position avancée du Groupe »[52].

Les ravitaillements, rendus plus pénibles encore, et plus périlleux par la progression des batteries en terrain bouleversé et battu sans relâche, se poursuivent néanmoins sans une interruption, et amènent en temps voulu la provende d'obus à la gueule insatiable des canons. L'adjudant **FEVRE**[53]**,** de la 6e batterie, le maréchal des logis **RAVINET**[54]**,** de la 4e, conduisant leurs caissons à travers les barrages ennemis surent, par les dispositions judicieuses qu'ils adoptèrent, éviter les pertes en hommes, chevaux et matériel.

Les brancardiers méritent une mention toute spéciale, se prodiguant sans compter pour relever et soigner les blessés sans se préoccuper des explosions qui se multipliaient autour d'eux, à l'exemple du brigadier-brancardier **SAUREL**[55], aumônier bénévole du 2e Groupe.

La victoire vint couronner, comme on le sait, l'héroïsme de nos soldats. Les pertes des Allemands furent lourdes, et les objectifs visés leur furent enlevés, sans que leurs contre-attaques, d'ailleurs décousues et molles, leur fissent reprendre le moindre terrain. Notre feu s'apaisa devant la stabilisation de la situation, et les batteries, dès lors, s'appliquèrent sans délai à installer leurs nouvelles positions.

Il n'y avait pas un abri disponible, tous les artilleurs vivaient sous leur simple toile de tente, et le bombardement qui constituait la réaction rageuse et inutile de l'ennemi, était pour ainsi dire constant de nuit et de jour. On vivait au milieu des marmites. Aussi le travail d'enfoncement sous la terre qui constitue bien souvent la seule sauvegarde du soldat se poursuivit-il avec le maximum possible de rapidité.

Mais les batteries s'anémient peu à peu ; le personnel à bout de forces fond sous l'action de la maladie, de l'épuisement, du feu ennemi. A l'échelon il ne reste plus que quelques hommes capables d'assurer les soins les plus élémentaires aux chevaux et le ravitaillement en munitions. Le Docteur **LESENEY** y soigne non seulement les 78 malades du groupe, mais encore les malades des groupes voisins.

Enfin, le 3 septembre, le Groupe passant sous les ordres de l'A. D./48 quittait sans regret les positions d'Esnes pour s'installer près de la ferme de La Claire, au sud de Chattancourt, avec mission de barrage au sud du village de Forges sur le front tenu par le 1er Zouaves. Les positions sont améliorées et des sapes sont creusées pour abriter le personnel contre un bombardement moins violent qu'à Esnes, mais journalier cependant.

Le 14 septembre, les batteries étaient relevées et allaient au repos à Grimaucourt, se refaire et se compléter en personnel, en chevaux et en matériel. Le capitaine **THIEBAUD** recevait à titre temporaire son quatrième galon le 22 septembre. Tout en étant lui-même l'objet d'une citation individuelle au Corps d'Armée, il avait la fierté de voir son groupe cité en ces termes à l'ordre du 16e Corps d'Armée : « Formation remarquable par son énergie et son allant. Sous le commandement du capitaine **THIEBAUD**, du 13 au 20 août 1917, a assuré de façon parfaite un programme de tir très chargé, sous de violents bombardements et dans une atmosphère chargée de gaz toxiques. Le 20 août 1917, s'est hardiment porté en avant, a pris positions à moins de 1 000 mètres des lignes ennemies, et a rempli toute sa mission sous de violentes et nombreuses rafales ennemies qui lui ont causé des pertes sensible[56].

---

[52] Cité à l'ordre de l'artillerie de la Division Marocaine, n° 34 du 3 septembre 1917.

[53] d° d°

[54] d° d°

[55] Cité à l'ordre de l'artillerie de la Division Marocaine, n° 34 du 3 septembre 1917.

[56] Ordre du 16e Corps d'Armée, n° 248, du 19 septembre 1917.

Argonnetram.fr

Le 27 septembre, le groupe remontait à Verdun et se réinstallait dans la même région. Au camp de Sivry-la-Perche, il trouve de nouveau le bled : les installations qu'il avait créées avaient été détruites ou pillées. On s'établit derechef aux positions de La Claire, qui sont entièrement à recommencer.

Le capitaine **LOEB,** commandant de la 4e batterie, est blessé légèrement le 1er octobre pendant le violent bombardement du 15 et de 21 auquel sa batterie est soumise.

Le groupe séjourne pendant tout le mois d'octobre à La Claire, où tout en exécutant sa mission de barrage, il creusait et organisait des sapes à l'épreuve du 15 à retard. Le 5 novembre, il descendait au repos à Esvres-Beauzée.

Le premier soin du personnel, d'ailleurs, en arrivant dans ce séjour de repos, fut de travailler avec acharnement à l'organisation de cantonnements à l'abri des intempéries ; car, malgré les ordres du haut commandement, beaucoup de localités situées en arrière du front et dites de rafraichissement, étaient encore démunies des éléments les plus indispensables au logement, même rudimentaire, des troupes que l'on y envoyait se refaire et se reposer.

Peu de temps après, l'E. M. du régiment et le 1er groupe, relevés devant Saint-Mihiel par le 9e d'artillerie, arrivaient eux aussi dans la même région, à Pretz-en-Argonne, pour y goûter quelques jours de repos. La belle conduite du 2e groupe devant Verdun, éclairant d'une gloire nouvelle notre étendard, avait été suivie jour après jour par le lieutenant-colonel **LAVENIR** qui en exprima ses remerciements et sa profonde satisfaction au commandant **THIEBAUD.**

Le régiment était réuni pour la première fois depuis de longs mois, et le Lieutenant-Colonel put, pendant la dizaine de jours qui suivit, en revoir le détail, rectifier certains points, faire sentir en toutes choses l'action d'un commandement unique ; car, tout en laissant à chaque groupe sa personnalité propre, il était bon de développer à chaque occasion l'unité de vues, l'esprit de corps, la fierté commune d'appartenir à un régiment qui toujours, partout, s'est montré l'égal des meilleurs, l'ensemble de sentiments enfin permettant de réaliser dans cette réunion accidentelle d'hommes de toutes origines, de toutes les régions de la France la fraternité des cœurs et l'union des âmes autour de l'étendard du 57e.

Verdun, Rive Droite

Le 20 novembre, le régiment quitte la région de Beauzée. Il remonte en secteur et va bivouaquer au camp de La Béholle, à 4 kilomètres sud-est de Verdun. Le lendemain ont lieu les reconnaissances. Les batteries doivent relever les unités du 217e (A.C.D./52) qui assuraient le barrage depuis la corne sud-ouest du Bois le Chaume jusqu'à la cote 329.

Le secteur était tenu par la 34e D. I., et le régiment se retrouvait sous les ordres d'un chef qu'il avait appris à estimer de longue date : le colonel **MALET,** commandant l'A. D./34. Sa mission était de barrage devant le 88e de ligne, souvent appuyé déjà par nos canons au cours de la campagne.

Cette région était bien, à ce moment, la plus mouvementée, la plus dure de tout le front. Depuis le 21 février 1916, la rive droite de Verdun avait toujours été considérée par l'armée française comme un glorieux enfer. Mais depuis le magnifique effort qui nous avait rendu la crête du Bois le Chaume, l'état de crise localisée y était pour ainsi dire permanent.

Ancestrami

Nous possédions les pentes sud du Bois le Chaume et la crête militaire de notre côté. Les Allemands tenaient l'autre versant. Les premières lignes consistaient en une série de trous reliés les uns aux autres, sans défenses accessoires. Des deux côtés, un objectif d'extrême importance, à peu près à même distance des lignes : les Jumelles d'Ornes et Douaumont. On comprend donc, sans qu'il soit nécessaire d'y insister davantage, à quel point la vigilance s'imposait à chacun des deux adversaires, de quel intérêt pouvait être la moindre parcelle de terrain et par conséquent avec quelle obstination l'artillerie lourde longue s'attachait à détruire les batteries de barrage ennemies.

Au surplus, l'ennemi, forcé de nous abandonner la presque totalité de ses gains devant Verdun, voulait éviter que nous puissions faire de ce pays tragique de la destruction et de la mort, une base de départ pour des opérations offensives et pour nous empêcher d'organiser le secteur, il procédait tous les jours, jour et nuit, à des tirs de harcèlement nourris et à des bombardements massifs.

C'est dans ces conditions que le régiment mettait en batterie dans les nuits du 21 au 22 et du 22 au 23 novembre : le 1er groupe au bois de la Bêche et au ravin de la Caillette, le 2e groupe aux environs du carrefour de la route de Bras au fort de Douaumont et de la route de Fleury.

Le P. C. du Lieutenant-Colonel était installé dans le ravin du Helly, à 500 mètres nord-ouest du fort du Douaumont, au réduit d'Attila. Bien qu'offrant l'avantage d'être à proximité immédiate de l'infanterie et de toutes les sources de renseignements, cette situation avancée présentait aussi certains inconvénients dont le principal était la difficulté des liaisons avec les groupes dont les lignes téléphoniques n'étaient que trop souvent détruites par le feu ennemi.

Il est aussi permis de noter, pour mémoire, que les abris du réduit d'Atilla avaient été creusés par les Allemands et naturellement dans le flanc du ravin tourné de leur côté. Toutes les entrées de sape ouvraient vers l'ennemi et à chacun de ses bombardements, les habitants d'Atilla s'attendaient à l'arrivée d'un obus dans une descente de sape.

La relève fut très dure : le terrain chaotique obligeait les voitures aux circuits les plus capricieux autour des cratères ouverts par les obus, la terrible boue profonde de Verdun rendait les mouvements extrêmement pénibles. Et le tir de harcèlement ennemi nous causa des pertes dès le début. A la 5e batterie, le caisson téléphonique fut atteint en plein par un obus qui tua 5 chevaux, 2 conducteurs et blessa le conducteur **COUDRAY.** Le brigadier **HIRON**[57]**,** qui le conduisait, dirigea le déchargement et le sauvetage de sa voiture avec le plus beau sang-froid. Le canonnier **COUDRAY**[58] ramenait un des chevaux de son attelage blessé (l'autre avait été tué) et ne consentait qu'à bout de forces à le confier à un camarade. Le canonnier **MARS**[59], resté seul valide, bien que lui-même projeté à terre par l'explosion, remontait à cheval après le dégagement de la voiture et réussissait à la ramener sous le bombardement, malgré les difficultés du terrain encore aggravées par la nuit opaque qui régnait.

Les tirs de harcèlement d'ailleurs ne devaient pas cesser jusqu'au commencement de janvier. L'ennemi préparait de longue haleine une action locale, il est vrai, mais très violente, destinée dans son esprit à nous reprendre l'intégralité du Bois de Chaume et à nous rejeter dans le ravin de Bezonvaux.

Le 24 novembre, un bombardement massif s'abat sur les premières lignes, sur les abris du ravin de Helly et s'étend jusqu'à la zone des batteries, où 1600 obus sont détruits à la 2e. Les communications téléphoniques du P.C. sont hachées, mais les téléphonistes sont au-dessus de

[57] Cité à l'ordre du 17e C. A., n° 45, du 1er décembre 1917.
[58] Cité à l'ordre du Régiment, n° 260, du 26 novembre 1917.
[59] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 256, du 30 novembre 1917.

tout éloge. A l'exemple de leur chef, le maréchal des Logis **GROSSET-MAGAGNE**[60], ils se prodiguent, comme insensibles à la fatigue, et sans se soucier du bombardement formidable, assurent la permanence des liaisons, n'attendant pas, pour « partir sur la ligne », la plus petite accalmie du feu lorsqu'une rupture était signalée.

Des tirs de contre-préparation et de représailles, sans parler des tirs de barrage répétés, étaient exécutés tous les jours par les batteries, dont la faction à ce poste d'honneur ne permettait pas un instant de relâche. Inutile de dire que la consommation de munitions due tant aux tirs effectués qu'aux explosions provoquées dans les dépôts des batteries par le feu ennemi était considérable. Comme les ravitaillements ne pouvaient se faire de jour dans les conditions de terrain que l'on sait, la tâche était particulièrement dure pour les conducteurs, qui passaient en moyenne une nuit sur trois sous les tourmentes de neige ou de pluie, salués aux carrefours par les rafales de l'artillerie ennemie. Partant à 15 heures du camp de La Béholle, les corvées n'y étaient de retour que le lendemain vers 8 heures.

Sur les positions de batterie, les servants avaient trouvé fort à s'employer pour aménager vaille que vaille leurs abris à munitions et à personnel. Les unités remplacées avaient laissé des positions qu'il s'agissait d'améliorer rapidement pour éviter des pertes trop nombreuses, et l'on hâta autant que possible le creusement des sapes de bombardement.

Le 26 novembre, l'artillerie ennemie commença à prendre sérieusement à partie la 2e batterie et réussit à lui faire sauter plusieurs dépôts d'obus. Pendant le bombardement, le maréchal des logis **LAVIGNE**[61]**,** sort tranquillement de son abri, au moment même où un dépôt d'obus toxiques venait d'exploser, pour s'assurer que sa pièce était bien en état de faire barrage.

Le 27, le capitaine **BERA,** commandant la 6e batterie, est blessé à son poste de combat.

Le 29, la 2e batterie est encore soumise à un marmitage sévère ; la 5e en subit autant et a trois abris effondrés. L'activité réciproque des artilleries adverses est grande jusqu'au 2 décembre. Ce jour-là, l'ennemi, mis en goût par ses succès de Russie, essaya de fraterniser, en montrant des boites de cigares, des paquets de chocolat, des journaux et en appelant : « Kamerad, Kamerad ». Les camarades du 88e de ligne répondirent à coups de fusil et demandèrent un tir d'artillerie.

Dans la journée, bombardement des 5e et 6e batteries, dont un abri et une casemate sont effondrés. Le canonnier **MICHEL**[62]**,** de la 6e, fait preuve de beaucoup d'activité et de courage en réparant sous les obus sa ligne téléphonique coupée à tout instant. A la même batterie, le premier soldat **DEROUAULT**[63]**,** contusionné et enseveli par un obus de gros calibre ne songe, aussitôt dégagé, qu'à la mission qui lui incombe. Il devait être grièvement blessé le lendemain à son poste de combat, en même temps que, à la 4e batterie, le canonnier **FOURNERAT**[64] qui, après avoir montré sous les marmites le plus grand mépris du danger, faisait preuve, malgré la gravité de la blessure qu'il avait reçue, d'un stoïcisme et d'un calme vraiment admirables.

Et les jours succédaient aux jours, dans leur monotonie terrible. Le sec résumé de l'un deux pourrait servir de type et s'appliquer à chacune des journées que le régiment vécut alors.

Le 4 décembre par exemple, dès le matin, l'ennemi soumet nos lignes, et en particulier les P.C. d'infanterie à un tir lent et continu. A la demande de l'infanterie, le 1er groupe exécute un tir de représailles sur les P.C. ennemis correspondants dans le ravin des Lièvres. Des « minen » se

[60] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 271, du 23 décembre 1917.
[61] Cité à l'ordre du Régiment, n° 261, du 30 novembre 1917.
[62] Cité à l'ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.
[63] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 271, du 23 décembre 1917.
[64] Cité à l'ordre du 17e C.A., n° 48, du 10 décembre 1917.

révèlent, tirant sur le bataillon de droite ; un tir de contre-préparation est déclenché à 11 heures 30 par le 1er groupe.

Au commencement de l'après-midi, les batteries du 1er groupe sont violemment prises à partie par du 15 fusant. Deux avions ennemis survolent bas nos lignes. Le P.C. du régiment et les deux groupes subissent tout l'après-midi un tir d'obus de gros calibre qui, par moments, devient un tir de destruction. La 1re et la 6e batteries sont plus spécialement visées, abris démolis, dépôts d'obus détruits.
L'infanterie demande à 16 heures 35 des tirs violents de représailles sur certains points sensibles des tranchées ennemies et constate avec plaisir leur efficacité. A 17 h 40, à 22 h 10, des tirs d'obus toxiques sont déclenchés à titre de représailles. A 22 h 12, tir de barrage par le 1er groupe sur le vu de fusées. Le 5 à 5 h 30, barrage général déclenché par fusées, etc.

Et c'est ainsi que passaient les heures, dans une veille constante, une perpétuelle alerte : les nerfs étaient sans cesse tendus vers l'ordre de tir à exécuter pour sauvegarder l'intégrité du front, et soumis d'autre part à la rude épreuve du marmitage sans arrêt. Les batteries étaient prises à partie tour à tour, et subissaient parfois des tirs massifs de destruction de 5 à 600 coups de gros calibre.

Le 9 décembre, la 2e batterie commandée par le lieutenant **BREULEUX** était encore une fois en butte à un martelage impressionnant. Le maréchal des logis **SAILHAN**[65], dont l'emplacement de pièce était bouleversé à deux reprises de fond en comble, le rétablissait dans le minimum de temps malgré l'intensité du feu ennemi. Le lieutenant **BREULEUX[66],** par son exemple personnel et son indomptable énergie, réussissait à remplir jusqu'au bout sa mission, bien que n'ayant plus à certains moments qu'un seul canon en état de tirer.

Certains jours les lignes avec le commandement, avec l'infanterie, avec les observatoires, étaient hachées à tel point que l'écoute à l'entenne de T. S. F. restait la seule liaison avec le monde extérieur. Les radios sentaient la grandeur de leur tâche et se montrèrent au-dessus de tout éloge. **DUMESTRE**[67], et **GAUBERT**[68], au 1er groupe, réparaient le 9 décembre leur antenne sous le feu.

A l'E. M. du Régiment, le 10 décembre, **BARRERE[69],** en faisait autant, **VERGEZ[70],** vers la fin de la journée, sourd aux conseils qui lui disaient d'attendre une accalmie, se précipitait hors de l'abri pour réparer à nouveau l'entenne broyée par un bombardement de 210, et tombait à peine arrivé dans le boyau, écrasé par un obus.

Au reste, cette journée du 10 décembre était particulièrement dure ; l'artillerie allemande ne nous laissait pas un instant de repos. A la 1re batterie, des hommes étaient enterrés dans un abri, et le servant **GALY[71]** se distinguait en se précipitant pour les dégager sous le feu. A la 2e, le maître-pointeur **BEILLES[72],** dont la pièce est ensevelie par le bombardement, se prodigue pour la mettre en état de participer au barrage.

Le 12 décembre commence la relève de la 34e Division par la 33e. Nous devons appuyer le 11e de ligne. L'ennemi, qui se doute de quelque chose, tente des coups de main destinés à lui

---

[65] Cité à l'Ordre de la 35e Division, n° 271, du 23 décembre 1917.

[66] Cité à l'Ordre de la 35e Division, n° 271, du 23 décembre 1917.
[67] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.
[68] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.
[69] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.
[70] Cité à l'Ordre de la 34e Division, n° 271, du 23 décembre 1917.
[71] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.
[72] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.

procurer des prisonniers, mais il est repoussé. Le 14 décembre l'A. D./33 (Colonel **GEIGER),** remplace l'A.D. /34 au commandement du secteur des Chambrettes.

Le 15 décembre, les Allemands accentuent l'intensité de leur tir, et réussissent à nous prendre quelques hommes d'un petit poste, mais sans conserver un pouce de terrain. A la 5e batterie, violemment bombardée, le maitre-pointeur **MALVEZY**[73], frappé de trois éclats d'obus dont un à la tête, refuse de se laisser évacuer et reste à son poste de combat.

Le maréchal des logis **BARRIE**[74]**,** de la 3e batterie, méritait ce jour là la citation suivante : « Observateur d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, assure journellement dans les moments critiques la permanence du guet, quels que soient le fatigues et le danger. S'est distingué le 15 décembre 1917, malgré un violent bombardement de son poste par obus toxiques. »

Les tentatives de l'ennemi sur nos avant-postes, toujours accompagnées de violentes démonstrations d'artillerie, se multipliaient les jours suivants.

Le 22 décembre, la journée est particulièrement dure : les batteries avaient rarement subi tirs plus prolongés et plus nourris. L'ennemi avait réglé par avion dans la matinée, notamment sur les 2e et 3e batteries, et dans l'après-midi des concentrations de 15, de 21 et de calibres supérieurs s'abattirent sur les pièces. A 16 heures le bombardement atteint une telle violence que l'ordre est donné d'évacuer les positions : le groupe **VERDALLE,** du 18e, est mis temporairement pour le barrage sous les ordres du Lieutenant-Colonel.

La 3e batterie avait fait preuve d'un tel stoïcisme, d'un tel courage, chaque canonnier, à l'exemple du Capitaine commandant, se donnant tout entier à son devoir de sacrifice, qu'elle était citée, en ces termes, à l'ordre du jour du 17e corps d'armée : « La 3e batterie du 57e Régiment d'artillerie, sous le commandement du capitaine **HUET**, prise le 22 décembre 1917, sous un tir violent de très gros calibre faisant de lourdes pertes, a donné un bel exemple d'abnégation dans ses efforts héroïques pour dégager les camarades ensevelis, sauver les blessés, maintenir les communications et assurer sa mission avec les pièces disponibles. »

Elle perdait en outre l'aspirant **MITARD**[75]**,** ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, remarquable intelligence et cœur héroïque, qui avait maintes fois rapporté de périlleuses missions en première ligne, les renseignements les plus précis, les plus utiles au commandement et qui tomba frappé au milieu de ses hommes dans l'abri défoncé par un obus de 280. Le maitre-pointeur **VALSOANO**[76]**,** grièvement blessé, enseveli à moitié, faisait preuve, pendant qu'on le dégageait, du plus beau courage. Non loin, le sous-lieutenant **DUCHEN**[77]**,** blessé, enterré lui aussi, donnait l'exemple du stoïcisme, de la fermeté et de la bravoure. Le brigadier **CASASNOVAS**[78]**,** pris avec ses hommes dans un abri effondré, fortement contusionné, refusait de quitter son poste et ne cessait de faire preuve du plus beau courage et d'un dévouement absolu, en s'empressant aussitôt dégagé de participer au sauvetage de ses camarades.

Le maréchal des logis **DAGASSAN** était cité à l'ordre de la IIe armée en ces termes : « Le 22 décembre 1917, enseveli deux fois dans un abri de sa pièce, a, malgré les contusions reçues, dirigé avec sang-froid et dévouement le sauvetage des canonniers enterrés avec lui. A aucun

[73] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.
[74] Cité à l'Ordre de l'A.D./34, n° 19, du 25 décembre 1917.
[75] Cité à l'ordre de la IIe Armée, n° 1048, du 8 janvier 1918.
[76] Cité à l'ordre du Régiment, n° 268, du 20 décembre 1917.
[77] Cité à l'ordre de la 33e Division, n° 205, du 8 février 1918.
[78] Cité à l'ordre de la 33e Division, n° 197, du 31 décembre 1917.

moment, malgré le bouleversement de la position et le feu ennemi, n'a quitté son poste, assurant ainsi le service de l'unique pièce en état de tirer à ce moment dans la batterie. »

Le 24, c'est au tour du 2e groupe d'être plus particulièrement pris à partie. C'est sur la 6e batterie que s'abattent les projectiles les plus nombreux. L'aspirant **SAYAG** mérite la citation suivante : « Aspirant ayant une haute conception de son devoir militaire et s'étant déjà signalé à plusieurs reprises par sa belle attitude sous le feu. Le 24 décembre 1917, six hommes de sa batterie ayant été ensevelis dans un abri effondré aux cours d'un bombardement, a réussi après 2 heures ½ d'efforts à les dégager, travaillant avec ses hommes sous le feu de l'ennemi, les dirigeant avec une autorité et un sang-froid remarquables et donnant à toute la batterie un bel exemple d'abnégation et de mépris du danger[79]. » A ses côtés, le canonnier **MORICE**[80] donnait des marques du plus grand courage et d'un total dévouement.

Et le capitaine **CANDAU**[81], commandant la 1re batterie, dont la bravoure calme et modeste restera légendaire au régiment, n'hésitait pas à franchir la zone particulièrement battue qui le séparait de l'abri effondré pour venir, lui aussi, coopérer personnellement au sauvetage des canonniers ensevelis.

Tous ces bombardements, ces tirs de destruction sur les batteries semblaient présager une attaque. Le 25 on signale des mouvements d'infanterie chez l'ennemi. Le lendemain, un coup de main assez sérieux est tenté sur nos lignes par un bataillon ennemi, mais notre barrage déclanché instantanément et les feux d'infanterie lui causent des pertes. Son artillerie exécute sur les arrières des tirs de neutralisation en obus spéciaux.

On sent venir l'attaque et la vigilance est extrême. A 9 heures 10, puis à 12 heures 17, à 13 heures 30, à 14 heures 15, des mouvements d'infanterie sont signalés dans les tranchées d'en face. Le Lieutenant-Colonel **LAVENIR** y répond chaque fois en donnant l'ordre d'exécuter des tirs de contre-préparation à cadence lente qui contribuent à désarticuler les préparatifs adverses. Enfin à 14 heures 30, l'artillerie allemande déclanche un barrage roulant dans le ravin des Rousses suivi par de fortes vagues d'infanterie ? Notre barrage à nous, partant presque aussitôt, tombe comme un rideau de fer devant l'assaillant. Quelques éléments de nos lignes pris par les Boches sont repris aussitôt par une contre-attaque et la situation était intégralement rétablie à 15 heures 30.

Cette affaire était mentionnée aux communiqués des 26 et 27 décembre en ces termes :

Communiqué officiel du 26 décembre 1917 (23 heures)

« Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont attaqué à deux reprises les positions françaises du bois des Caurières. Malgré un bombardement très violent, ils n'ont pu réussir à entamer les lignes françaises et ils ont laissé sur place de nombreux cadavres. »

Communiqué officiel du 27 décembre 1917 (15 heures)

« Sur la rive droite de la Meuse, la lutte d'artillerie s'est poursuivie sur le front au nord du bois des Caurières. Il se confirme que l'attaque exécutée hier par les Allemands dans cette région a été très violente. Après une très forte préparation d'artillerie, les Allemands ont lancé deux bataillons à l'assaut. Les feux français les ont obligés à se disperser. Au cours d'une deuxième

[79] Citation à l'ordre du 17e Corps d'Armée, n° 59, du 3 janvier 1918.
[80] Citation à l'ordre de la 33e Division, n° 197, du 31 décembre 1917.
[81] Citation à l'ordre du 17e Corps d'Armée, n° 69, du 3 mars 1918.

Ancestrami

tentative, des éléments allemands sont parvenus à aborder les positions françaises, puis en ont été aussitôt rejetés après un vif combat. Le nombre de cadavres allemands laissés sur le terrain entre les deux lignes et dans les fils de fer français témoigne de l'importance des pertes subies par les Allemands, qui ont laissé des prisonniers entre les mains des Français. »

En fait l'attaque devant notre front avait été menée par deux bataillons de la garde allemande qui subit le plus complet et le plus sanglant échec. Des reconnaissances comptèrent plus de cent cadavres laissés par l'ennemi devant le front du seul bataillon des Deux-Bois. Les tirs de nos batteries, exécutés malgré le feu ennemi, avaient été d'une efficacité incontestable, et le 57e peut s'enorgueillir légitimement de l'arrêt « pile » qu'il a si grandement contribué à faire marquer sur ce front à la ruée de la garde allemande.

L'Allemand ne tarda pas à témoigner de sa mauvaise humeur en voyant ses plans si violemment contrecarrés, et nous la manifesta en redoublant le lendemain son bombardement habituel. Le 2e groupe surtout est pris à partie. A la 4e batterie, les sous-lieutenants **FONCQUERNE**[82] dont trois canons sont ensevelis fait tirer sans arrêt sa seule pièce disponible, dégager les autres, et reprend dans le plus bref délai sa mission de barrage, ayant su, malgré sa jeunesse, inspirer la plus absolue confiance à tous ses hommes. Les maréchaux des logis **LINON**[83] et **EPINEAU**[84] se prodiguent comme lui, pendant qu'entre tous les canonniers qui donnent les plus belles marques de courage, les premiers canonniers servants **HUGEDE**[85] et **HERBRETEAU**[86] se distinguent particulièrement.

La 6e batterie dont l'emplacement, dix fois retourné et pilonné par les obus, était devenu intenable, en prit un autre à proximité, mais laissa sur son ancienne position une pièce amorce destinée à servir de paratonnerre et à attirer sur elle le feu ennemi. Cette pièces maintenue sur un emplacement constamment et violemment bombardé, continua son tir du 27 décembre au 9 janvier, sous le commandement du maréchal des logis **CISSEY**[87]**,** avec une équipe composée des maitres-pointeurs **CHANCLOUX**[88] et **JANVIER**[89] et du canonnier **LESNE**[90], dont les noms méritent d'être conservés parmi les fastes du Régiment.

L'ennemi ne devait pas recommencer sa tentative avortée : le jeu n'en valait pas la chandelle et lui coûtait trop cher pour un résultat négatif. Il se contenta d'agir par son artillerie, mais renonça à nous arracher les lignes des Caurières.

Pendant quelques jours encore il fallut subir des bombardements sévères. Notamment le 30, la 6e batterie eut un abri effondré et 9 tués, parmi lesquels le maréchal des logis **LANOE**[91], dont l'exemple avait toujours été un réconfort pour tous et le servant **RONSIN**[92], qui fut atteint en allant rendre son poste au téléphone, sans attendre la moindre accalmie du bombardement et sans vouloir écouter ses chefs qui lui conseillaient de patienter un instant.

Néanmoins, l'activité de l'artillerie allemande elle-même devait aller désormais en diminuant. Nos batteries purent enfin, après plus d'un mois d'alertes constantes et de marmitages sévères, poursuivre l'aménagement de leurs installations.

---

[82] Cité à l'Ordre de la 33e Division, n° 205, du 8 février 1918.
[83] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 285, du 16 avril 1918.
[84] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 285, du 16 avril 1918.
[85] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 285, du 16 avril 1918.
[86] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 285, du 16 avril 1918.
[87] Cité à l'Ordre de la 33e Division, n° 205, du 8 février 1918.
[88] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 278, du 27 janvier 1918.
[89] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 278, du 27 janvier 1918.
[90] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 278, du 27 janvier 1918.
[91] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 278, du 26 janvier 1918.
[92] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 278, du 26 janvier 1918.

Mais il fallait toujours se garder des surprises : le 5 janvier un coup de main tenté à 8 heures par deux colonnes fortes chacune de 80 hommes échouait sous notre barrage.

Il convient de noter au passage les corvées volontaires de récupération auxquelles se livrèrent les batteries au voisinage de leurs positions. Dans le terrain bouleversé, il y avait de véritables mines de matériel de toute sorte détérioré par le feu, abandonné par les unités auxquelles il avait appartenu. Des douilles, des projectiles, voire même des canons entiers étaient enterrés de ci de là.

Si l'on songe que certains ravins de Verdun ont reçu de telles masses de projectiles que leur planimétrie n'est plus exacte et que les courbes de niveau des anciens plans directeurs sont à refaire, on aura une idée du cube de métal, de terre et de rocher qui a été remué, et l'on comprendra tout ce qui a dû être enseveli sous ces tourmentes d'acier. Les canonniers des batteries, organisant des corvées dans la nuit pour rechercher du matériel abandonné, réussirent à récupérer ainsi, outre des quantités considérables de métal, 3 canons de 75, qui purent être réutilisés. Certaine batterie toucha de cette façon jusqu'à 12 800 francs de primes qui furent réparties entre les hommes.

Enfin, le jour tant désiré de la relève, *AUGUSTE*[93] puisqu'il faut l'appeler par son nom, arrivait. Le régiment était remplacé par le 260e et devait lui-même remplacer les batteries du 23e. La relève se fit par demi-batteries dans les nuits du 10 au 11 et du 11 au 12 janvier. En raison de la neige, le matériel fut échangé et les canons restèrent sur les positions.

Le Colonel **GEIGER**, commandant l'A.D./33 félicita le régiment de son attitude et le remercia pour l'appui incessant et énergique qu'il n'avait cessé de lui fournir, quelles qu'eussent été les circonstances et la violence des bombardements. Pendant le séjour du 57e à Douaumont, ses six batteries n'avaient pas tiré moins de 57 000 coups de canon.

Sous le commandement provisoire du chef d'Escadron **THIEBAUD** (le lieutenant-colonel venait de partir en permission), les batteries s'établirent aux environs du fort de Souville et de la batterie de l'Hôpital. Le P.C. du régiment s'installa dans une casemate du fort de Souville, nous étions sous les ordres du Colonel **POILLOU de SAINT-MARS,** commandant l'artillerie de la 25e Division.

Le groupement sud de l'A.D./25, constitué par nos batteries, était chargé de la défense du sous-secteur Hardaumont-Vaux et faisait barrage à l'est du village de Bezonvaux. Le front ici n'avait plus rien de commun avec le secteur du Bois le Chaume. Nos lignes dominaient nettement les lignes ennemies qui serpentaient dans la boue de la Woëvre. En outre, l'éloignement des tranchées adverses rendait très difficile les coups de main ennemis. Aussi la situation était elle des plus calmes, contrastant singulièrement avec la précédente.

Le régiment resta une dizaine de jours dans le secteur, sans qu'aucun évènement particulier vint y marquer son séjour. Il était relevé les 23 et 24 janvier par un groupe du 253e et un groupe du 36e et se rassemblait le 24 à ses échelons du camp de la Béholle.

[93] Pour éviter que les postes d'écoute boches ne surprissent le secret de la relève, le mot conventionnel « Auguste » avait été adopté au téléphone.

Il ne saurait être question, sous peine d'étendre de façon excessive la longueur de ces pages, de rappeler tous les traits de dévouement, d'abnégation, d'héroïsme dont les militaires du régiment furent si prodigues devant Verdun.

On ne peut cependant passer sous silence le brigadier-éclaireur **GIRAL**[94], de la 3e batterie, en liaison avec l'infanterie du 4 au 10 décembre, allant spontanément recueillir en toute première ligne, sous les tirs de barrage des « minen » les renseignements les plus utiles ; le maréchal des logis **HERBINIERE**[95]**,** de la 5e batterie, éteignant pendant la nuit du 4 décembre, sous le bombardement ennemi, l'incendie d'un dépôt d'obus, l'aspirant **FONTA**[96]**,** de la 1re, éteignant également le même jour, avec le concours du brigadier **PENARD**[97] et du premier canonnier-servant **LAFITTE**[98]**,** des dépôts de munitions enflammés ; le servent **MUSANGER**[99], de la 6e batterie, toujours volontaire pour les missions périlleuses, qui, le 5 décembre, sous un bombardement intense, se portait au secours d'un automobiliste blessé et le ramenait au poste de secours ; l'aspirant **DELANNOY**[100]**,** ancien cuirassier à la bravoure légendaire, aussi calme et aussi naturel en allant vérifier les hausses de barrage sous les « minen » et faire les reconnaissances les plus osées, que s'il s'était agi d'une promenade de santé en temps de paix.

Le régiment conserve encore le souvenir du maitre-pointeur **BERTHIE**[101], de la 2e batterie, qui, blessé grièvement une première fois par éclatement de canon et ayant instamment demandé à revenir à sa batterie, était encore blessé le 6 décembre 1917, en pointant sa pièce sous un violent bombardement ; du servant **ESQUIEU**[102], de la même batterie, blessé le 24 août 1917, revenu mal guéri, sans jamais une plainte malgré une impotence partielle de son bras gauche et frappé à nouveau le 6 décembre au moment où il allait exécuter un tir.

A la 6e batterie, le brigadier **CANONNE**[103] qui s'était déjà distingué en Champagne devant Moronvilliers et sur la rive gauche au mois d'août précédent, donna le plus bel exemple à son équipe de téléphonistes et d'agents de liaison ; chargé d'un service de guet extrêmement pénible, il refusait le repos qui lui était offert, toujours le premier, en outre, à courir sur la ligne quand il fallait rétablir les liaisons téléphoniques.

Le brigadier-infirmier **LHOMME**[104]**,** du 1er groupe, aumônier bénévole héroïque et modeste, prodigua pendant toute cette période aux blessés et aux mourants les soins matériels et les secours moraux, donnant le plus magnifique exemple d'inlassable dévouement et d'absolu mépris du danger.

En un mois et demi, le régiment avait perdu, au cours d'incessantes actions d'artillerie, vingt tués, vingt-cinq blessés graves, cinquante blessés légers ou intoxiqués. La monotonie et l'obscurité d'une tâche journalière exceptionnellement dure, la défensive à laquelle nous étions tenus, ne jettent guère de lustre éclatant sur le corps qui y est contraint. Et cependant pour ceux qui vécurent ces longues et terribles heures devant Douaumont, le séjour tragique qu'y fit le régiment restera gravé parmi ses fastes les plus glorieux.

---

[94] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 29 décembre 1917.
[95] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 29 décembre 1917.
[96] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 29 décembre 1917.
[97] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 29 décembre 1917.
[98] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 29 décembre 1917.
[99] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 268, du 29 décembre 1917.
[100] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 271, du 23 décembre 1917.
[101] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 271 du 23 décembre 1917.
[102] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 271 du 23 décembre 1917.
[103] Cité à l'ordre de la 34e D.I., n° 271 du 23 décembre 1917.
[104] Cité à l'Ordre de la 33e Division, n° 197, du 31 décembre 1917.

VIe PARTIE

Transformation du 5e Régiment d'Artillerie

En Régiment Porté

Du camp de la Béholle, où les tombes des morts de Verdun s'alignent pieusement entretenues, dans le cimetière improvisé, le Régiment descendit la fameuse Voie Sacrée par Souilly et Bar-le-Duc et arrivait le 27 près de Saint-Dizier.

Le 1er groupe et l'E. M. cantonnaient à Chancenay ; le 2e groupe à Beaudonvilliers.

Après deux jours d'installation dans ces cantonnements encore mal aménagés, la transformation du 57e R. A. C. en régiment porté commençait le 1er février pour se terminer le 17 mars.

Versement des chevaux, du harnachement, des voitures, modifications de l'armement, amalgame des éléments nouveaux avec les anciens, toutes ces opérations s'effectuèrent sans à-coup.

Le Commandement prescrit d'incorporer au régiment un renfort de 200 hommes de la classe 1918 ; par compensation, on dut renvoyer sur les dépôts désignés un certain nombre de soldats choisis parmi les plus âgés. La séparation de ces camarades de combat occasionna des regrets de part et d'autre ; des officiers viennent compléter les cadres ; le régiment prend une figure nouvelle.

Le 16 février, deux batteries désignées par le sort, une de chaque groupe, la 2e et la 4e devinrent 7e et 8e batteries et servirent à former le 3e groupe.

Dans chacun des trois groupes, les deux batteries existantes se dédoublèrent pour en former une troisième et le régiment fut constitué en trois groupes de 3 batteries ;

Ce fut une période de fiévreuse activité ; des cours nombreux : cours d'automobile, de téléphonistes, de T. S. F., cours d'observateurs, de pointeurs, etc.. dispersèrent une partie du personnel. Les officiers acquirent dans des stages au parc automobile de Chamouilley les notions indispensables au maniement de cette nouvelle arme que constitue l'artillerie portée. Des manœuvres, des exercices nombreux permirent d'amalgamer les éléments divers que constituaient la nouvelle formation et d'obtenir des unités homogènes.

Lorsque le matériel automobile arriva, les exercices se multiplièrent. Les chauffeurs de tracteurs, anciens conducteurs pour la plupart, mirent toute leur bonne volonté à faire de leur mieux. Tous rivalisèrent de zèle et lorsqu'après dix jours, l'épreuve finale des écoles à feu eut lieu sous les yeux du Général MARY, inspecteur d'artillerie, le régiment fut considéré comme définitivement prêt et mis à la disposition du Général commandant en chef.

Verdun, Rive Gauche

Le 17 mars, le régiment quittait la région de Chancenay et, mis à la disposition du 2e corps, remontait vers Verdun où, pour la cinquième fois, il allait garder le front.

Ancestram

Cette fois, c'est sur la rive gauche, où le 2e groupe a conquis une citation en août 1917, pour sa brillante conduite, que le 57e R. A. C. P. relève le 21 mars le 29e R. A. C. ; celui-ci va à son tour se transformer à Saint-Dizier.

Le terrain n'est pas désolé et torturé comme sur la rive droite, cependant c'est encore Verdun, la terre illustre où la gloire se paie au prix de sacrifices imposés par les conditions pénibles de la vie matérielle. La lutte incessante qui s'y est livrée a transformé l'arrière front en un désert ; les villages de Recicourt, Clermont, Bathelainville ne sont plus que des ruines.

Deux groupes, le 1er et le 2e forment un groupement sous les ordres du Lieutenant-Colonel **LAVENIR,** à la disposition de la 68e D.I., le groupement appuie le 206e R.I. dont le front s'étend devant Malancourt.

Le 1er groupe occupe à flanc de coteau une position relativement bonne, au nord de Montzéville. Le 2e groupe met en batterie à la corne nord-est du bois d'Esnes. Le 3e groupe, en réserve de C.A., organise des positions aux bois Bourrus. L'artillerie ennemie, sur ce front défensif montre une certaine activité.

La relève du 21 mars est gênée par un tir d'obus de gros calibre. Pendant ce tir, le sous-lieutenant **FONQUERGNE,** de la 4e batterie, fait abriter tout son personnel, sans souci de sa sécurité personnelle, montrant comme d'habitude « le plus bel exemple d'énergie, de bravoure et de mépris du danger »[105]. Tombé, frappé d'un éclat d'obus à la tête et transporté à l'hôpital de Froidos, il y mourut après un mois de lente et douloureuse agonie.

Ce même jour, sur une autre partie du champ de bataille, commençait la formidable ruée qui allait pendant près de quatre mois se heurter à la résistance magnifique des armées alliées, tenant dans l'angoisse l'armée et le peuple de France. C'était le début du dernier acte du drame, duel formidable dans lequel l'Allemagne jettait son va-tout.

Le front de Verdun restait relativement calme. Tout en remplissant la mission de garde obscure et nécessaire qui lui avait été confiée, le Régiment tendait l'oreille vers les combats formidables de la Somme. Les permissions d'abord réduites sont supprimées et tous comprennent la nécessité de ce sacrifice.

Les batteries fidèles à leur tradition s'organisent sur leurs emplacements. Les routes défoncées, les pistes boueuses ne permettent pas d'utiliser pour les ravitaillements le matériel automobile ; il faut avoir recours aux petits ânes gris, bourriquots d'Algérie qui, inlassables, portent dans les terrains bouleversés vivres et munitions.

Et c'est la vie habituelle du secteur qui, sans être agité n'en reste pas moins le secteur vigilant, secteur de harcèlement et de contre-batterie.

Le 20e C.A. remplace le 2e C.A., puis est enlevé à son tour. Le 13e C.A. qui tient le front de l'Argonne s'étend vers sa droite et englobe le Régiment. On cherche, malgré cette diminution de la densité d'occupation, à maintenir du monde dans les tranchées ennemies et des coups de mains sont préparés. L'artillerie allemande riposte par des tirs de contre-batterie, plus particulièrement précis sur le 1er groupe.

Le 2e groupe se déplace, sa mission ayant changé par suite de l'extention du front du 13e C.A. Le barrage qu'assure le régiment est énorme et la vigilance doit redoubler.

Le commandant **GIRARDOT,** qui avait pris lors de la transformation du Régiment le commandement du 3e groupe, est évacué en raison d'une blessure mal guérie et le capitaine **LOEB,** commandant la 7e batterie, assure provisoirement le commandement du groupe.

[105] Chevalier de la Légion d'Honneur, le 13 juin 1918.

Les batteries ennemies exécutent tous les jours des tirs de plus en plus violents et précis sur les 1er et 2e groupes. Le 5 avril en particulier, les batteries du 2e groupe subissent un bombardement par 210 et le brigadier téléphoniste **AGUILLE,** qui se précipitait hors de son abri pour réparer les lignes hachées, tombait mortellement frappé. Le brigadier **LEROUX**[106], guetteur aux fusées, restait à son poste malgré la violence du bombardement et était blessé d'un éclat d'obus.

Le Régiment cependant n'est pas destiné au rôle d'unité de secteur ; son matériel au complet en fait une arme puissante et mobile que le Commandement peut utiliser d'un bout à l'autre du front.

Relevé le 6 avril par le 238e, il se rassemble à ses échelons dans la région de Julvécourt, où les cantonnements sont d'ailleurs bien précaires. Le 11, les ordres arrivent : le 57e R. A. C. P. passe en réserve de Grand Quartier et c'est par un temps doux, sous un clair soleil, qu'il fait sa première étape. Il cantonne à Courtisols, où de nouveaux ordres le dirigent le 12 sur Tréloup, près de Dormans et le 13 sur la région de Creil, Pont-Sainte-Maxence. Dans ces trois jours de route, le Régiment a couvert plus de 300 kilomètres, montrant dès ses premières étapes sa discipline de marche et la bonne volonté de ses chauffeurs. Sans à coups, il s'est de suite adapté à sa nouvelle organisation et jusqu'à la fin de la campagne, il ne démentira plus cette première impression.

Mis à la disposition de la Ve Armée qui fait partie du G. A. R. le Régiment profite de son arrêt dans cette région agréable sur les bords de l'Oise pour continuer son entrainement, maintenir sa valeur par des instructions constantes. Il recomplète son matériel de toute sorte (gaz, téléphone, radio, etc..) ; on touche des munitions et les dispositions prises permettent de transporter 100 coups par pièce.

Devant Amiens, l'armée allemande s'est buttée contre le mur bleu horizon, l'orage se calme dans cette région pour se rallumer au Nord avec autant de violence.

Après Amiens et Abbeville, c'est Calais qui devient l'objectif de Hindenburg et ce sont les journées angoissantes d'Armentières, de Bailleul, du Kemmel.

La Belgique

Le 27, le régiment alerté part vers le nord. A Thieulloy-l'Abbaye, village misérable de la Somme, des ordres l'attendent pour les étapes du lendemain et du surlendemain ; mis à la disposition de l'armée belge, il cantonne le 28 à Créquy, zone anglaise, où les habitants fêtent l'uniforme français, et le 29, le régiment arrive à Bergues où il trouve des indications sur sa mission.

Le moment est critique. La formidable partie se joue au Kemmel ; si l'Allemand réussit dans sa ruée, l'armée belge, menacée sur son flanc droit et sur ses derrières, ne peut plus conserver le peu qui reste de Belgique libre ; la population civile a même reçu l'ordre d'évacuer ; à l'Etat-Major belge, on sent que chacun est imprégné d'une angoisse silencieuse.

Les ordres sont donnés avec calme ; c'est sur le 57e régiment ainsi que sur deux régiments d'artillerie lourde que le Commandement compte pour étayer l'aile droite de cette valeureuse

[106] Cité à l'Ordre du Régiment, n° 285, du 16 avril 1918.

Ancestramil

petite armée belge que les officiers et les canonniers du 57e vont apprendre à aimer et à estimer pendant les deux mois et demi qu'ils passeront en Belgique.

Dirigés sur Rousbrugge, le régiment va cantonner dans des camps qui furent installés par la 1re Armée lors de l'offensive de 1917. A l'horizon se profilent les hauteurs du Kemmel et du Mont-Noir où se livre une formidable bataille.

Ce pays plat, coupé de haies d'arbres, où l'eau sommeille à quelques centimètres sous terre, surprend au premier abord. Mais malgré la différence de langue, les habitants savent témoigner aux soldats du régiment leur reconnaissance et leur admiration pour l'armée française.

Les ordres d'évacuation, placardés sur les murs, sont annulés du fait de l'arrivée des Français. Les soldats et les officiers belges rivalisent d'attention pour leurs camarades.

Le régiment est mis à la disposition de la 4e D. A. belge, équivalent d'un C.A. français, que commande le Lieutenant-Général **MICHEL.** Les groupes sont répartis dans les D.I., le 1er Groupe aux ordres de la 4e D.I., les 2e et 3e Groupes aux ordres de la 10e D.I. ; le Lieutenant-Colonel **LAVENIR** ne conserve que le commandement administratif du régiment. Les positions dans ce pays plat, largement servi par de nombreuses routes et chemins, sont facilement accessibles, mais le défilement est nul et les abris, par suite de la présence de l'eau sont inexistants.

Les groupes mettent en batterie entre Boesinghe, Elverdinghe et Woesten, à l'ouest du canal de l'Yperlée, qui forme à la suite du repli anglais devant Ypres la ligne de résistance de la 4e D.A.

L'ennemi montre une certaine nervosité. Le camp Régina, où se trouvent le P.C. du Lieutenant-Colonel et les échelons du 1er groupe, est placé à proximité de la gare de Wayembourg, point de débarquement, centre important ; et la route de Rousbrugge à Ypres passe à proximité des baraquements. Abondamment pourvus de pièces de marine, les Allemands bombardent ces points et le camp Régina est soumis le 13 mai au milieu de la nuit à un tir de 240 qui endommage un camion sans atteindre le personnel.

Les batteries font preuve dès leur arrivée de leur esprit habituel d'initiative et d'ingéniosité. Les positions s'organisent, les matériaux qui manquent sont récupérés sur le champ de bataille, parfois à l'est du canal dans la zone de l'offensive de 1917.

Les ateliers automobiles donnent leur plein rendement sous l'énergique et intelligente impulsion des officiers mécaniciens : le sous-lieutenant **CATOULIC**, adjudants **VAN MULLEM** et **PREVOST**. Période de travail intensif, où l'amabilité et la camaraderie largement comprises des services techniques de l'armée belge permettent la remise en état du matériel, remise en état qui se heurtait trop souvent à la routine et au manque de ressources de certains Parcs automobiles français.

La vie de secteur en Belgique est la vie normale dans un secteur assez calme. Les observatoires sont, par suite de la configuration du terrain, en toute première ligne, et cette circonstance contribue à augmenter encore la liaison intime avec l'infanterie, qui fut toujours de règle au régiment. Liaison facilitée d'ailleurs par la valeur des troupes belges qui, durant 4 ans, montèrent une garde pénible, mais active, sur des positions avancées.

Les batteries sont soumises à des tirs de harcèlement dont l'un blesse grièvement le 13 mai le maréchal des logis **REGNAULT**, de la 9e batterie, qui reçut du fait de sa belle conduite la croix de guerre belge.

Des tirs quotidiens sont exécutés par des pièces détachées que les tracteurs au petit jour conduisent sur des positions avancées.

Ancestramil

La camaraderie qui régnait entre les unités françaises et les Belges se retrouve dans les rapports qu'ont les officiers du régiment et les officiers anglais, dont les batteries sont enchevêtrées dans le dispositif de l'aile droite de l'armée belge.

Le 21 mai, une batterie anglaise voisine du 1er groupe est violemment prise à partie par la lourde allemande. Le Docteur **CALABET,** médecin du 1er groupe, l'aspirant **GELIS** (1re batterie), l'infirmier **PEYRE** n'hésitent pas à aller porter secours sans souci du bombardement qui continue, à leurs camarades britanniques blessés. Leur belle conduite est signalée par une lettre de félicitations du général **HOGAN,** commandant le 2e C.A. britannique, et récompensée par une citation à l'ordre de la Division pour l'aspirant **GELIS** et l'infirmier **PEYRE**[107], à l'ordre de la Division pour le Médecin aide-major **CALABET**[108]**.**

Le 10 juin, le 57e R.A.C. cesse de faire partie du 17e C.A. dont il représentait théoriquement l'artillerie de corps. C'est en effet à cette date qu'est constituée la 5e Division de la R. G. A., dont le Colonel **FAIN** prend le commandement administratif et qui réunit tous les régiments de 75 portés.

Cette nouvelle organisation régularise une situation de fait et simplifie l'administration du régiment, rendue plus difficile par suite de la distance à laquelle il se trouvait du 17e C.A.

Pendant cette période de fin mai, première quinzaine de juin, les batteries exécutent quelques tirs de concentration, soutiennent des coups de main et montrent, comme à leur habitude, leur souplesse et leur maitrise.

Les permissions, rétablies quelques jours, sont supprimées à nouveau le 29 mai. La ruée allemande arrêtée devant Amiens et au Kemmel reprend sur un autre point du front ; le Chemin-des-Dames est enlevé le 27 mai et l'avance menace Château-Thierry. Ce sont de nouveaux jours d'angoisse où les communiqués sont attendus fiévreusement, mais la confiance en l'avenir reste entière.

L'artillerie allemande, qui cherche à fixer les forces alliées, se montre active depuis le 25 mai et bombarde les cantonnements d'arrière. L'aviation de nuit profite du beau temps et déverse sur les baraques de planches ses bombes et ses grenades.

La menace imprécise qui plane sur le front belge, où le commandement craint une reprise de l'offensive, et les leçons cruelles de la bataille du 27 mai incitent l'armée belge à renforcer ses défenses et à augmenter l'échelonnement en profondeur de son dispositif d'artillerie.

Des inondations sont tendues dans la vallée de l'Yser. Le 1er groupe replié se porte à l'ouest d'Elverdinghe, prêt à établir son barrage au cas où l'ennemi réussirait à pénétrer dans les lignes anglaises sur le canal d'Yperlée.

Le Colonel **BEAUNE,** qui commandait administrativement et disciplinairement l'artillerie française auprès de l'armée belge, est désigné pour un autre poste. Ce chef très vaillant et d'une haute valeur morale quitte la Belgique regretté de tous ceux qui ont pu l'approcher. Le 1er juillet, le 59e R.A.C. qui vient de se distinguer au Kemmel et qui a subi de lourdes pertes, doit relever le 57e remis à la disposition du général commandant en chef ; mais le commandement britannique demande à conserver encore quelques jours le 59e R.A.C. et sa relève n'a lieu que les 6 et 7 juillet.

[107] Ordre n° 2 du Général commandant le D. A. N., du 2 juin 1918.
[108] Ordre n° 287 du 26 mai 1918.

Pendant son séjour en Belgique, le régiment a été l'objet des appréciations les plus flatteuses et le Lieutenant-Colonel a reçu de nombreuses lettres ou ordres du Commandement, qui lui vantaient la belle tenue et la valeur du régiment[109].

De son côté, le personnel a pu juger, pendant son séjour dans cette contrée qui fut si riche, et dont le territoire avait presque disparu sous la mare grise, l'admirable volonté de résister, la valeur militaire d'un peuple qui s'incarne dans la noble figure de son roi soldat. Il a aimé et admiré cette petite armée, ces soldats gais malgré leur malheur sans exemple, leur courage tranquille, leur moral merveilleux, la science de leurs officiers, leur travail réfléchi et soutenu.

Nos canonniers ont été touchés par l'amour de la France, amour fiat de reconnaissance et d'admiration, qui éclatait dans toutes les manifestations du noble peuple belge, sacrifié en 1914 au culte de l'honneur.

VIIe PARTIE

Offensive du 18 juillet 1918

En quittant la Belgique, le Régiment est mis à la disposition du Général commandant en chef et acheminé en trois étapes dans la région de Noailles, par Ruisseauville, Saint-Pol, Frévent, Doullens, pour aller cantonner le 9 juillet, à la fin de la troisième étape, à Berthecourt (E.M., 1er et 3e groupes) et Hodenc (2e groupe).

Chacun sen que, dans ce pays accueillant et agréable, le séjour sera bref. On s'attend à une puissante attaque allemande, surtout à la riposte qui en sera la conséquence. Le régiment est considéré, à juste titre, comme une troupe fraîche et sera certainement engagé un des premiers dans la prochaine bataille.

L'ordre de départ, arrivé dans la nuit du 14 au 15, ne surprend personne ; le régiment est mis à la disposition de l'armée **MANGIN** (Xe armée). Le 15 juillet, par Creil, Pont-Sainte-Mayence, il se rend à Pierrefonds et s'installe en bivouac dans la forêt de Compiègne, tandis qu'un roulement formidable se fait entendre au loin vers l'est.

En pénétrant dans la forêt de Compiègne, où sont massés des divisions d'infanterie, de cavalerie, ainsi que des groupes d'artillerie automobile ou hippomobile de tous calibres, des chars blindés, on sent qu'une attaque de grand style se prépare. C'est qu'en effet le Général FOCH a décidé de jetter sur le flanc de l'armée qui a attaqué en Champagne deux armées composées les meilleures troupes.

---

[109] Rapport du Lieutenant-Colonel CAPILION, commandant l'artillerie de la 4e D.I. belge du 9 mai 1918.
Ordre du Lieutenant-Général MICHEL, commandant la 4e D.A., du 30 mai 1918.
Ordre du Jour n° 3 du Lieutenant-Général DRUBBEL, commandant le 2e D.A. du 19 juin 1918.
Ordre du Jour du Major BOSCH, commandant l'artillerie de la 2e D.I., du 22 juin 1918.
Lettre du Colonel JOOSTENS, commandant l'artillerie de la 5e D.I., du 6 juillet 1918.
Lettre du Major BOSCH, commandant l'artillerie de la 2e D.I.
Ordre n° 1 de l'Artillerie Française à la disposition de l'armée belge, du 19 août 1918.

Ancestrami

Le 16 juillet au matin, le Lieutenant-Colonel, auquel l'ordre a été donné de coopérer aux opérations de la 11e division, rattachée au 1er corps d'armée, se rend au P.C. de cette division pour arrêter les dispositions à prendre.

L'attaque doit avoir lieu le 18 juillet de bonne heure. Pour accentuer l'effet de surprise, aucune pièce ne doit être mise en batterie avant la nuit du 17 au 18 juillet, aucun coup de canon ne doit être tiré avant l'heure fixée pour l'attaque. Pendant que le silence règne dans le secteur et donne à l'ennemi l'impression du plus grand calme, tous se mettent au travail avec ardeur.

Officiers et hommes de troupe rivalisent de zèle, dans la volonté de vaincre qui anime tous les cœurs. Les reconnaissances sont effectuées rapidement et avec soin ; il y a sur le champ de bataille une telle densité d'artillerie qu'il faut se contenter d'un défilement insignifiant. Qu'importe, on sait que ce ne sera pas pour longtemps.

La journée du 16 est ensuite employée à amener quelques munitions et à commencer la préparation active. Le 17, le reste des munitions est amené à pied d'œuvre, la préparation des tirs est achevée.

Le 57e R.A.C.P. doit appuyer l'attaque du 69e régiment d'infanterie ; vers midi, les derniers détails sont arrêtés en collaboration avec le colonel **MARTIN,** commandant le 69e régiment d'infanterie, et ses chefs de bataillon. Le Lieutenant-Colonel **LAVENIR** installe dans la soirée son P.C. dans une creute à 1800 mètres environ du cimetière d'Ambleny occupé par les postes avancés de l'ennemi, et les équipes de liaison avec l'infanterie prennent le contact avec les unités au bénéfice desquelles elles opèrent.

Les nuits de juillet sont courtes ; il faut se hâter. Au crépuscule, les téléphonistes posent toutes les lignes nécessaires avec un zèle qui rien ne dément. La nuit arrive, l'obscurité devient profonde, un orage des plus violents éclate et c'est sous une pluie torrentielle, au milieu des éclairs et du tonnerre, que les mouvements s'opèrent. Les routes peu nombreuses sont encombrées de troupes à pied, de véhicules de toute nature, automobiles, hippomobiles, batteries, convois, chars blindés, ambulances, etc. au milieu d'un vacarme heureusement couvert par le bruit du tonnerre.

Le sol est détrempé, les conducteurs ont beaucoup de peine à maintenir leurs tracteurs qui dérapent et dont plusieurs tombent dans les fossés. Seuls les éclairs permettent de se guider dans la nuit complètement obscure. A la 4e batterie, il ne reste qu'un tracteur intact, mais il faut arriver quand même et ce seul tracteur, portant son canon, remorque les trois autres. Les derniers mouvements se font à bras.

Le régiment, dans cette occupation de position, a accompli un véritable tour de force dont il a le droit de s'enorgueillir. A l'heure fixée pour l'attaque, 35 canons sur 36 étaient prêts à tirer, sans réglage ni accrochage, avec 300 coups à pied d'œuvre. Le 36e canon était prêt une heure après.

Le 1er groupe s'est installé à la cote 151, à 400 mètres au sud de Vic-sur-Aisne, en bordure de la route ; le 2e groupe est venu dans le ravin du nord de la cote 145, au sud-est de Ressons-le-Long ; et le 3e groupe, près de l'auberge du Chat-embarrassé, à 1 000 mètres au sud du 1er groupe.

Il a fallu à la fin de la nuit rétablir presque toutes les lignes téléphoniques rompues ou entraînées par les colonnes qui ont circulé sur tout le terrain.

Au cours de la nuit, l'artillerie allemande est restée silencieuse ; tous ont l'impression qu'il y aura surprise complète ; c'est de l'enthousiasme qu'il y a dans les cœurs, on va à la bataille avec entrain.

Ancestramil

Le 18 juillet à 4 heures 35, toute l'artillerie ouvre le feu dans un roulement de tonnerre ininterrompu, l'infanterie s'élance à l'assaut avec un splendide élan. L'ennemi est complètement surpris ; il se décide tardivement à déclancher un tir de barrage d'ailleurs inefficace et de courte durée.

Le premier objectif est rapidement atteint. Mais, tandis qu'à la droite de la division où le terrain se prête mieux à l'emploi des chars blindés, l'attaque progresse sans arrêt, le 69e R.I. se butte aux défenses des pentes raides et boisées de Pernant, les mitrailleuses installées dans les creutes ne permettent plus d'avancer ; puis Pernant est pris et il ne reste plus bientôt qu'n îlot de résistance complètement cerné d'ailleurs par le 69e régiment d'infanterie.

Grace au bon fonctionnement du réseau téléphonique, l'officier de liaison auprès du colonel d'infanterie dirige le tir du 2e groupe sur cet îlot qui doit être attaqué à 20 heures 15 ; à 19 heures 30 l'ennemi recule et se rend par petits paquets. Le plateau est occupé et le deuxième objectif est intégralement atteint.

La victoire est complète. L'avance de la journée est de près de 6 kilomètres ; la Division a capturé 40 canons et fait 1 100 prisonniers dont 2 colonels et un commandant d'artillerie (Ordre n° 2 106 du Général commandant la 11e D.I., du 19 juillet 1919) ; un matériel considérable a été pris, surtout à Pernant, et le sol du champ de bataille est couvert d'armes, d'équipements et d'objets divers.

Les pertes du régiment sont légères : 5 blessés seulement.

Les équipes de liaison se sont dépensées sans compter, partant avec les vagues d'assaut, contribuant efficacement au succès de la bataille ; les sous-lieutenants **DELANNOY, BENSIMON** et **ROTGES** se sont particulièrement distingués à leur tête ; le Colonel du 69e régiment d'infanterie a tenu à donner un témoignage de gratitude au sous-lieutenant **BENSIMON** en le citant à l'Ordre de son Régiment. Les téléphonistes **BELLEC** et **FAIGT**, du 3e groupe, ont capturé de haute lutte une mitrailleuse ennemie.

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, les 1er et 3e groupes se portent en avant, le 1er groupe à La Croix-des-Pas-Saint-Martin (1 kilomètre 500 au sud d'Amblény), le 3e groupe dans les anciennes premières lignes ennemies, à 2 kilomètres à l'est de Laversine. Ce groupe est gêné dans son mouvement ; il est survolé et attaqué à la bombe sur la route par des avions ennemis volant bas et éclairant tout le terrain au moyen de fusées lumineuses. Les avions manquent leur but et le mouvement s'exécute sans qu'il y ait une seule perte à déplorer.

Le 19 juillet, la Division fait face au Nord ; le 4e bataillon de chasseurs à pied relève le 69e régiment d'infanterie et occupe le front le long de l'Aisne, qui nous sépare des lignes ennemies ; le régiment fait barrage sur l'Aisne. Le P.C. du lieutenant-colonel est transféré dans la partie sud du village d'Amblény.

C'est dans la nuit du 19 au 20 que l'on apprend la première conséquence importante de l'attaque heureuse du 18 : l'ennemi, poursuivi par les troupes alliées, a repassé la Marne en désordre et de retire au Nord.

Le 20 juillet, une attaque partielle de la 11e D.I. en liaison avec les troupes placées à sa droite, permet au 26e régiment d'infanterie et au 2e bataillon de chasseurs à pied de s'emparer de Merein-et-Vaux ainsi que d'une partie de la Montagne-de-Paris, et de s'avancer à 2 kilomètres de Soissons, qui est complètement dominé.

Ancestram

Le 57e R.A.C, qui appuyait la gauche de la Division, ne participe pas à l'opération, mais les trois groupes préparent un bond en avant et le 2e groupe en commence l'exécution, quand à 21 heures le Lieutenant-Colonel reçoit l'ordre de quitter le secteur avec tout le régiment, dont les groupes seront mis dès le lendemain matin à la disposition des divisions du 18e C.A. au nord de l'Aisne.

L'évacuation des positions a lieu pendant la nuit ; elle est très difficile par suite du mauvais état des routes ; une pluie diluvienne a rendu les chemins d'accès presque impraticables aux tracteurs. Dès la pointe du jour, les commandants de groupe font les reconnaissances des nouvelles positions.

Le régiment était resté cinq jours à la disposition de la 11e D.I. : la bataille avait duré trois jours et trois nuits. Ceux qui y ont pris part, officiers, sous-officiers, téléphonistes, servants et chauffeurs, surmontant les plus grandes fatigues avec un entrain superbe tout en se privant de sommeil, ont rivalisé de volonté tenace, d'énergie et de courage ;

Ils ont écrit une des plus belles pages de l'historique de leur régiment ; et cette page dira aux générations futures quelle part glorieuse ils ont prise au premier acte de la deuxième bataille de la Marne, déjà auréolé par la splendeur de la Victoire et prélude de la libération complète de nos provinces envahies.

Attaques au nord de l'Aisne

Le 18e C.A. répartit les trois groupes mis à sa disposition en affectant un groupe à chacune de ses Divisions.

L'Etat-Major du régiment et le 1er Groupe sont affectés à la 55e D.I. ; le P.C. du lieutenant-Colonel est installé à Berneuil, et le 1er groupe occupera des emplacements aux environs de Bitry.

Le 2e groupe affecté à la 15e D.I. prendra position près de la ferme La Cense.

Le 3e groupe, renforçant la 70e D.I., sera installé dans la forêt de Laigue, près de la maison forestière, à 2 kilomètres à l'ouest de Tracy-le-Mont.

Le personnel, qui n'a pas dormi depuis quatre nuits, est très fatigué, et les positions des 1er et 2e groupes sont assez bien installées pour faire espérer quelque repos. Le 3e groupe n'a aucune installation : le personnel sera sous la tente, les pièces doivent occuper des positions de défense éventuelles, d'où l'on ne peut pas tirer sans écrêter les arbres de la forêt, et qui sont soumises à des tirs de harcèlement continuels. Ce sont encore de lourdes fatigues imposées aux batteries de ce groupe.

Dans la nuit du 21 au 22, le village de Berneuil, celui de Rethondes où est le 3e groupe, celui de Couloisy où cantonne le 1er groupe, sont très violemment bombardés par avions. Le sous-Lieutenant **GRIEUMARD** est mortellement blessé dans sa voiture automobile par un attelage emballé sur la route, effrayé par les explosions des bombes.

Ancestrami

Le 22 juillet, l'ordre est donné par le 18e C.A. de ramener à leurs bivouacs de la forêt de Compiègne les échelons des groupes, trop exposés dans leurs cantonnements voisins des ponts de l'Aisne ; l'E.M. du régiment est mis aux ordres directs du Général commandant l'artillerie du 18e CA.A. ; il quitte Berneuil pour s'installer à Vaudrampont, villa situé en pleine forêt à 1 500 mètres au sud-ouest de Saint-Jean-au-Bois.

Du 22 juillet au 15 août, les batteries des trois groupes, sans prendre part à aucune action importante, effectuent de nombreux changements de positions, passant constamment d'une division à l'autre, soit au nord, soit au sud de l'Aisne. Le secteur est l'objet de nombreux remaniements dus à l'arrivée de divisions nouvelles ; on sent le prélude d'une attaque qui sera la conséquence de la défaite de l'ennemi, obligé d'abandonner la région de Montdidier au début du mois d'août.

Du 12 au 15 août, le lieutenant-colonel, les commandants de groupe et de batterie effectuent des reconnaissances et préparent l'entrée en ligne du régiment dans une légère dépression de terrain à l'ouest de Moulin-sous-Touvent, à 1 500 mètres environ des premières lignes allemandes.

L'ennemi, nerveux, exécute sur toute la région des tirs de harcèlement fort gênants ; cependant le régiment réussit à amener trois jours et demi de feu et à occuper les positions prévues, sans pertes, dans la nuit du 15 au 16 août. Le P.C. du Lieutenant-Colonel est à proximité des groupes.

L'attaque principale doit s'étendre sur tout le front entre l'Oise et l'Aisne ; l'objectif est la conquête de l'Oise et du canal de l'Ailette depuis Noyon jusqu'au sud de Coucy-le-Château. Il n'est plus question de surprise, l'opération prévue n'est que la suite logique des attaques récentes dans les autres secteurs.

C'est pourquoi l'attaque principale est précédée d'opérations destinées à améliorer les bases de départ de notre infanterie.

La première de ces opérations est exécutée le 17 août à 5 heures sans préparation d'artillerie par la 55e D.I., qui, appuyée par la batterie du 57e, enlève avec un élan magnifique la première ligne ennemie et s'y établit solidement après une progression de 800 mètres environ.

L'opération elle-même nous coûte peu, mais la réaction ennemie est violente ; il y a trois tués et trois blessés.

Le 17 dans la soirée, le ravitaillement en munitions du 3e groupe est pris sous le feu de l'artillerie ennemie. Le lieutenant **VIALA,** commandant la 9e batterie, est très grièvement blessé à la tête[110], le lieutenant **FREGEVU,** commandant la 8e batterie, n'hésite pas à se porter à son secours et est lui-même atteint[111].

Le médecin aide-major **RACHET**[112] fait preuve toute la nuit d'un dévouement et d'un courage inlassables, relevant sous le feu et soignant plusieurs officiers et hommes de troupe de régiments divers, atteints par les tirs continuels de l'ennemi.

[110] Ordre du 7e C.A. n° 216 du 6 septembre 1918. – Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 septembre 1918.
[111] Ordre du 7e C.A., n° 246 du 6 septembre 1918.
[112] Ordre de la 55e D.I., n° 229 du 31 août 1918.

Le 18 août, la 55e D.I. réussit une nouvelle opération locale exécutée à 18 heures ; les lignes françaises bordent au sud le ravin de Nampcel, Audignicourt et on se prépare à la grande attaque.

Le 48e D.I. (1er zouaves, 9e et 13e tirailleurs) vient prendre son dispositif à la gauche de la 55e D.I., qui a appuyé à droite ; le 57e est placé sous les ordres du Colonel **PICHERAL,** commandant l'A.D./48.

La préparation d'artillerie commence le 20 août à 6 heures et l'attaque est déclanchée à 7 heures avec l'aide des chars blindés, type Renault.

L'ennemi résiste avec énergie, mais rien ne peut arrêter l'élan de nos troupes. Les pentes nord du ravin de Nampcel, percées de creutes garnies de mitrailleuses, sont dures à franchir ; elles ne font que retarder la marche en avant. La journée se termine par l'occupation de la transversale de Blérancourdelle, dernière ligne de tranchées créés par l'ennemi dans ce secteur.

L'infanterie, appuyée par le 57e, reprend l'attaque le lendemain à l'aube et fait preuve d'une endurance exceptionnelle ; pendant ce temps, les batteries hippomobiles se portent en avant.

Blérancourdelle est pris et le régiment, dont les canons sont à limite de portée, se porte également en avant. Tout fait prévoir une nouvelle progression ; il faut amener les batteries aussi près que possible de l'ennemi.

A 13 heures, Blérancourt est pris à son tour et des positions sont reconnues par les 3 groupes à 2 kilomètres environ au sud de cette localité ; ces positions permettent d'ailleurs de tirer en obus A.L./17 presque jusqu'à l'Ailette. Elles sont occupées dans la soirée. Les reconnaissances et la marche en avant s'effectuent par une chaleur torride, mais tout le monde se rend compte de l'étendue du succès. De nombreuses batteries ennemies, dont une de 210, ont été capturées ; les cadavres épars disent l'acharnement de la lutte de part et d'autre.

Un matériel considérable a été pris et le régiment s'approvisionne largement en matériel téléphonique dans un ancien P.C. de division ennemie.

Pendant ce temps l'infanterie progresse toujours, l'ennemi n'offre pas une grande résistance, et le soir, le barrage est fixé sur la ligne du Rû du Moulin-de-Presles. La 48e D.I. est en flèche par rapport à la ligne de bataille, elle contribue par son avance audacieuse à faire céder l'ennemi qui semblait vouloir tenir tête aux Divisions voisines.

L'aviation ennemie est très active le soir. Une escadrille attaque à la bombe le 2e groupe qui prend position entre Blérancourt et Blérancourdelle et lui occasionne des pertes. Le brigadier **LORQUIN,** grièvement blessé, refuse de se laisser soigner avant d'avoir aidé lui-même à panser des camarades blessés[113].

Le lendemain, 22 août, l'attaque doit se poursuivre à l'aube, mais l'ennemi cède et se replie sur l'Ailette qui est atteinte dans la journée. Le 3e groupe, suivant de près l'infanterie, se porte sur de nouvelles positions à la Rue-de-Noyon, malgré les tirs nourris de l'ennemi.

L'objectif de la Division est atteint ; il faut attendre que les division voisines arrivent à sa hauteur et bordent le canal de l'Ailette ; elles ne l'atteignent que le lendemain 23 août.

Le 2e groupe est mis en batterie le 23 près de Selens et le 1er groupe aux environs de ce village. Le 24, le Lieutenant-Colonel installe son P.C. à la creute de la ferme de La Tour, près de Saint-Aubin.

[113] Ordre de la Xe Armée, n° 348, du 1er décembre 1918.

La réaction ennemie commence à se faire sentir, on le sent disposé à disputer énergiquement à nos troupes le passage de l'Ailette. Il faut organiser le secteur, il faut reformer les unités forcément désorganisées par l'avance rapide et les pertes subies.

En six jours de luttes furieuses la Xe Armée a atteint tous ses objectifs, elle a infligé un gros échec à l'ennemi qui a subi de lourdes pertes, perdu une grosse partie de son artillerie et un matériel énorme. L'avance réalisée par la 48e D.I. est de 17 à 18 kilomètres ; elle a été le prix d'une énergie inlassable et de grosses fatigues. Sans être sévères les pertes sont sérieuses ; une pause est nécessaire dans la bataille.

Elle dure du 23 au 28 août et elle est employée à aménager le secteur. Aucun fait saillant ne marque cette période qui se passe en luttes d'artillerie assez vives. Le manque total d'organisations défensives et d'abris est une cause de grosse fatigue et de pertes, surtout au 3e groupe, qui est soumis à de nombreux tirs d'obus à ypérite.

Ailette. – Forêt de Coucy

On croyait la tâche terminée sur cette partie du vaste champ de bataille et l'on espérait une relève que suivrait un repos dont chacun sentait le besoin. Sans doute la nécessité de garder des divisions fraîches pour les coups successifs qui finiront par abattre l'ennemi amène le Commandement à faire exécuter une nouvelle attaque par les troupes mêmes qui ont enlevé les lignes de Moulin-sous-Touvent.

Le recul de l'ennemi commence en effet au bord de l'Oise et, si l'on réussit à forcer le passage de l'Ailette, il devra accélérer sa retraite dans la région de Ham-Guiscard. L'ordre d'attaque est donné le 27 pour le 29, et les trois groupes du régiment se portent le plus en avant qu'il est possible, le 1er groupe aux lisières Nord de Trosly-Loire, le 3e et le 2e groupes au Nord et au Nord-Est du premier.

Ce mouvement est exécuté par échelons : dans la nuit du 27 au 28 pour le 1er et le 2e groupes, dans la nuit du 28 au 29 pour le 3e groupe. En deux nuits, toutes les munitions des anciennes positions sont transportées aux nouveaux emplacements et le régiment se trouve prêt à assumer les missions qui lui seront confiées : trois jours de feu sont à pied d'œuvre.

Le 1er groupe bénéficie de quelques abris fournis par les caves du village, les deux autres groupes, dans la plaine, ne peuvent songer qu'à se dissimuler aux vues des avions. Les pommiers des vergers et les taillis des bois sont les seuls couverts qu'ils peuvent utiliser.

Le 28 août, à 23 heures 40, la préparation d'artillerie commence et dans la nuit, sous la protection de ces tirs de 75, l'infanterie cherche à franchir le double obstacle, canal et Ailette, que gardent les mitrailleuses allemandes.

A 5 heures 50 au matin, le passage est effectué et le barrage roulant se déclanche devant l'infanterie, qui continue à gagner du terrain. Bien que la lutte soit dure, Champs est encerclé par le 1er Zouaves et les Sénégalais.

L'artillerie allemande réagit, les groupes du Régiment sont violemment pris à partie et malgré le bombardement continuent à soutenir l'infanterie.

Ancestramil

Le hameau de Champs est occupé et les « kaki » gagnent du terrain. A 9 heures, la ligne passe à 1 kilomètre au nord de l'Ailette ; les « Marias de Champs » tiennent encore. La liaison intime que le capitaine **HUET,** commandant provisoirement le 1er groupe, ne cesse de maintenir avec l'infanterie, permet à ce groupe d'effectuer dans la matinée un tir de concentration sur ce hameau avec un tel à-propos que les Tirailleurs l'enlèvent immédiatement. Puis on organise le terrain conquis. La tête de pont, encore précaire, doit être tenue à tout prix. Les barrages se fixent sur la ligne : Proost, sud du Bois des Vaches, nord de Marais de Champs.

Les tirs d'artillerie ne cessent pas de part et d'autre ; c'est un harcèlement incessant qui donne une fois de plus au personnel téléphonique du Régiment l'occasion de montrer son dévouement et son courage magnifique : la liaison téléphonique du P.C. du colonel avec le 3e groupe est coupée neuf fois dans la journée.

Il en est à peu près de même pour les autres liaisons. Les téléphonistes de toutes les unités rivalisent d'entrain et d'élan ; les canonniers **GIRAUD**[114]**, GERNIGON**[1] **, MALET**[115]**,** de l'E.M. du 2e groupe, les brigadiers téléphonistes **ROBIN**[1] , de la 6e batterie, **ROTGE**[1] , de l'E.M. du 2e groupe, se distinguent par leur courage.

A plusieurs reprises, les Allemands tentent des infiltrations et des contre-attaques. La vigilance des observateurs permet de saluer ces tentatives par des salves bien réglées.

A 20 heures, un barrage roulant est déclanché pour permettre à l'infanterie de réaliser quelques progrès avant la nuit, mais les ordres lui sont parvenus trop tard. L'attaque ne peut être lancée et c'est sur les positions conquises le matin que la nuit trouve nos troupes.

Les tirs de harcèlement exécutés pendant la nuit pour gêner l'ennemi n'empêchent pas un ravitaillement important de munitions, car la consommation de la journée a été très forte.

Le 2e groupe reprend pendant la nuit ses positions de Selens. L'affaire se dessinant comme devant être montée avec soin, il importe de conserver un dispositif d'échelonnement permettant de parer à toute éventualité. Cette journée du 29 août a été sanglante pour le Régiment ; nos détachements de liaison, admirables de courage, étaient durement éprouvés et les bombardements incessants de tous calibres par explosifs, ypérites, des positions de batterie faisaient des vides dans le personnel du Régiment.

Le sous-lieutenant **DELANNOY,** du 2e groupe, en liaison auprès du 1er Zouaves, modèle de devoir « d'une bravoure légendaire au régiment », est blessé d'une balle alors que, s'étant offert spontanément, il allait reconnaître les points de passage du canal et de l'Ailette. Un obus l'écrasait pendant que stoïquement il attendait des secours[116].

Le maréchal des logis **REULET**, de la 3e batterie « sous-officier d'un dévouement, d'un calme et d'un courage exemplaires » tombe à son poste de combat[117], ainsi que le maréchal des logis **EPINEAU,** de la 7e batterie[2.]

Le canonnier **BEAUCHER,** de la 4e batterie, est tué. 2 sous-officiers, 1 brigadier et 18 canonniers sont blessés plus ou moins gravement. En outre, tout le personnel du 2e et du 3e groupes est légèrement intoxiqué par l'ypérite, mais chacun reste à son poste.

---

[114] Ordre du Régiment n° 298, du 13 septembre 1918.
[1] Ordre du Régiment n° 298, du 13 septembre 1918.
[115] Citation à l'ordre de la 48e Division, du 9 septembre 1918.
[1] Ordre du Régiment n° 298, du 13 septembre 1918.
[1] Ordre du Régiment n° 298, du 13 septembre 1918.
[116] Citation à l'ordre n° 248, de la Xe Armée, du 1er décembre 1918.
[117] Citation à l'ordre du 17e C.A. n° 257, du 25 septembre 1918.

Le lendemain, les adversaires sont épuisés et la situation ne se modifie pas. La lutte d'artillerie continue cependant par intermittence.

Les avions ennemis attaquent les groupes à la mitrailleuse. Le lieutenant **LASPLACES**, de la 3e batterie, est blessé grièvement d'un balle au bas-ventre, alors qu'il donnait, avec le plus grand sang-froid et le plus héroïque courage, des ordres à sa batterie[118]. La nuit suivante, l'aviation de bombardement ennemie profite du beau temps : les pistes et les carrefours sont arrosés de bombes et balayés à la mitrailleuse.

Le 31, l'action recommence ; le régiment prend violemment à partie les mitrailleuses aux lisières de la forêt de Coucy, mitrailleuses dont l'emplacement se précise un peu ; on s'attend à une forte contre-attaque ennemie, il faut prendre les devants.. Vers 15 heures, le barrage se déclanche devant les Marais de Champs et l'infanterie allemande ne sort pas de ses lignes. A 16 heures, nous passons à l'attaque. Le 9e tirailleurs, appuyé par le régiment, occupe le Bois des Vaches et l'élan des tirailleurs vient mourir devant la lizière de la forêt où crépitent les mitrailleuses.

Cette journée coûte au régiment 3 canonniers tués et 1 blessé. L'aspirant **JEHAN**[119]**,** est blessé « en assurant la parfaite exécution des tirs de sa batterie sous un bombardement intense ».

Le 1er septembre, on souffle, et la journée se passe en tirs sur objectifs fugitifs et en harcèlements que les Allemands rendent avec usure.

Le 2, la 11e D.I., avec laquelle le régiment a déjà travaillé le 18 juillet, relève la 48e D.I. et le 26e R.I. prend la place du 9e tirailleurs. Ces troupes d'élite vont reprendre l'attaque : malgré leur élan, elles se heurtent de nouveau à la ténacité ennemie qui profite de l'abri formidable de la forêt et du nombre multiplié de ses mitrailleuses. Cependant la liaison d'infanterie signale les progrès lents, mais continus, de nos fantassins… L'infiltration permet de gagner du terrain, on sent que l'ennemi commence à lâcher pied. Le soir tombe et à l'horizon on compte les incendies qui marquent la retraite des hordes allemandes : Chauny, Noyon, brûlent en grands foyers rougeoyants, pendant que les villages s'allument à leur tour…

Le 3, nos fantassins recommencent leur progression ; le Bois du Midi est occupé, les équipes de liaison signalent les obstacles qui sont aussitôt abattus avec efficacité par des tirs précis.

Le lieutenant **CAMINADE**[120] se fait remarquer par son courage admirable et réussit à procurer, par ses reconnaissances audacieuses, des renseignements très importants.

Journée de fièvre… les progrès s'affirment…. Malgré l'activité de l'aviation de bombardement ennemie, qui blesse trois hommes et détruit un canon au 2e groupe, on sent un souffle de victoire passer sur ces régions tragique. Le lieutenant **BARBEAU,** intoxiqué par les gaz, refuse de se laisser évacuer[121].

Le régiment félicité par le Colonel **GELIN,** commandant l'A.D./11, est proposé pour une citation à l'ordre de l'armée.

Le 4, la marche en avant de l'infanterie se précise et se précipite. Nos barrages roulants, les ratissages qui balaient le bois, précèdent les fantassins : à 19 heures, le tunnel de Folembray saute, marquant définitivement l'intention de l'ennemi d'abandonner ce coin qu'il avait tant de mal à défendre. Et le 5, le 2e groupe occupait des positions avancées qu'il avait tenues le 29 août… La ligne avance toujours, des reconnaissances sont lancées pour le passage de l'Ailette.

---

[118] Chevalier de la Légion d'Honneur, n° 13922 du 28 juin 1919.
[119] Citation à l'ordre de la 48e D.I. n° 131 du 9 septembre 1918.
[120] Citation à l'ordre du Régiment, n° 320 bis du 10 mars 1919.
[121] Citation à l'ordre du la 11e D.I., n° 46 du 28 janvier 1919.

Le Commandant **THIEBAUD,** commandant le 2e groupe, ypérité, est évacué. Le pont de Guny, seul praticable, est reconnu et des emplacements sont trouvés au nord-est de Folembray, le long de la voie ferrée.

Les hommes sont à bout de forces et déjà apparaissent quelques cas de grippe qui vont se propager avec rapidité dans ce milieu que les fatigues endurées ont rendu plus sensible.

Cependant, le commandement veut essayer de pousser encore en avant et de rejeter dans la ligne Hindenburg les arrière-gardes allemandes qui se cramponnaient en avant de celle-ci.

Dans la matinée du 7, l'Ailette est franchie par le régiment sous la surveillance des drachens ennemis. A midi, tout était en place et les groupes étaient approvisionnés à deux jours de feu. Le P.C. du Lieutenant-Colonel est à la Verrerie de Folembray et on commence comme d'habitude à s'organiser sur ce terrain encore occupé l'avant-veille par l'ennemi. Le Régiment n'eut pas à participer à l'opération prévue qui eut lieu la nuit sans artillerie et réussit parfaitement. Cette accalmie permet de donner aux hommes le repos qui leur était bien dû, repos tout relatif, en raison du manque total d'abris existants.

Le 8, le régiment est mis à la disposition de la 33e D.I. qui tient le secteur de Coucy-le-Château. Il s'agit d'une opération locale et on envisage le déplacement des batteries, glissement vers la droite de quelques kilomètres. Les reconnaissances se font très péniblement au milieu des tirs de l'artillerie ennemie et les positions trouvées sont mavaises.

L'épidémie de grippe qui s'était déclarée l'avant-veille s'amplifie et s'étale avec violence ; le commandement s'en émeut et le déplacement envisagé est annulé. C'est la relève qui le remplace, relève prescrite pour le lendemain. Deux blessés (dont le sous-lieutenant **BARTHIER,** de la 2e batterie), viennent s'ajouter à la liste trop longue des pertes subies dans cette région. Le 57e R.A.C.P. a pris la part la plus efficace à toutes ces poussées irrésistibles et ininterrompues de l'offensive que la Xe armée a entamée le 18 juillet contre un ennemi qui se défendait opiniatrement.

La bravoure, l'endurance et l'entrain de tous ont permis d'accrocher une palme à la Croix de Guerre du Régiment, qui est cité à l'ordre de la Xe armée :

« Vaillant régiment qui, après avoir pris une part glorieuse aux batailles de la Marne, Carency, Moronvilliers, à la défense de Verdun et aux affaires du 18 et 19 juillet, vient de se signaler encore au cours des dernières attaques. Sous l'énergique commandement du Lieutenant-Colonel **LAVENIR,** a exécuté du 15 au 31 août 1918 des mises en batteries hardies à proximité des premières lignes et, ne se laissant arrêter ni par l'épuisement physique ni par les pertes, a exécuté de nombreux changements de position ; toujours en liaison intime avec l'infanterie, a puissamment contribué au succès »[122].

Dernières Victoires. - Oise

Rassemblé à ses échelons, le régiment gagne la région riche et calme de Vaudoy et Pécy, entre Meaux et Coulommiers, par Villers-Cotterets, Nateuil-le-Haudoin et Lagny.

[122] Décision n° 141366 du Général commandant en chef, en date du 9 octobre 1918.

En proie à la grippe à forme pulmonaire qui lui cause des vides pénibles et occasionne de nombreux décès, il reste un mois au repos. Pendant que se déroule avec succès l'offensive de Champagne, à laquelle il aurait pris part si son état de santé le lui avait permis.

Le 5 octobre, le régiment était de nouveau « en forme » et le 9 octobre il quittait la région de Vaudoy par Meaux, Creil, Compiègne et Noyon ; il allait cantonner dans cette région dévastée avec un raffinement qui dévoilait mieux que toute autre chose l'âme boche… Et les artilleurs, campagnards qui aiment la terre, serraient les poings devant ce désert « où l'herbe ne poussait plus » et devant les vergers disparus où séchaient quelques troncs morts coupés. Ce spectacle atroce des ruines systématiques de Noyon, de Ham, cet anéantissement complet des villages dont on avait peine à reconnaître l'emplacement, n'incitaient qu'à la rage et au désir de vengeance.

Mis à la disposition de la 1re Armée (Général **DEBENEY),** le régiment attendait trois jours à Golancourt, où parmi les ruines subsistaient encore quelques maisons à peu près intactes qui purent tant bien que mal abriter un groupe et l'Etat-Major du Régiment. Les deux autres groupes furent cantonnés à Guiscard, parmi les ruines de la petite ville ; le jour de l'arrivée, une rumeur de victoire apportait la bonne nouvelle : les soldats de **DEBENEY** qui, depuis le 8 août, faisaient chaque jour reculer l'ennemi, venaient encore de repousser l'armée allemande ; et les mêmes troupes qui se battaient depuis deux mois dans ce désert meurtrier réussissaient à déloger l'Allemand de sa formidable ligne Hindenburg.

Le 11, un fléchissement marqué se produisait, et nos lignes bordaient l'Oise depuis La Fère jusqu'à Mont-d'Origny.

Le Commandement attendait la fixation des lignes pour faire entrer en action le 57e. Poursuivant l'ennemi, les fantassins de la 60e D.I. avaient réussi à jeter une compagnie de l'autre côté de l'Oise, à Mont-d'Origny.

Il faut à tout prix maintenir et élargir cette tête de pont qui est une terrible menace pour le plan allemand. C'est tout le dispositif de défense de La Fère et du massif de Saint-Gobain menacé. Le simple examen de la forme du front indique ce qu'ont dû être ces combats : défense désespérée des allemands, offensive acharnée de l'armée française.

Alerté le 11 à 9 heures du soir, le régiment part à minuit sur des routes inconnues, défoncées par les batailles des jours précédents et par les charrois incessants, coupées par des entonnoirs de mines. Il pleut et la nuit noire en devient plus obscure. Par Cugny, Grand Beraucourt, Saint-Quentin, le régiment gagne son point de rassemblement fixé à 12 kilomètres à l'Est de Saint-Quentin et fait ce tour de force de s'y trouver au complet à l'heure fixée : 7 heures du matin.

Les ordres que le colonel est allé chercher au P.C. de la 60e D.I. à Beney sont les suivants : une attaque est projetée pour l'élargissement de la très précaire de tête de pont lancée sur l'Oise. Il faut que le 57e soit prêt à l'appuyer à partir de midi.

Par une chance extraordinaire, due sans doute en partie au brouillard épais, les reconnaissances et les mises en batterie s'effectuent sans que l'ennemi gêne en rien le mouvement des véhicules. A 13 heures, tout est prêt ; les 36 canons sont sur la position, les munitions sont à pied d'œuvre et les accrochages commencent dès que le temps le permet. Le dispositif adopté est le suivant : 1er groupe au nord de la route de Saint-Quentin à Guise, 2e et 3e groupes au sud. Le P.C. du Lieutenant-Colonel est établi en avant du régiment, à 1 800 mètres des lignes allemandes.

C'est la guerre de mouvement qui a repris : positions improvisées, toiles de tente, talus aménagés. Il ne faut pas songer à utiliser les abris allemands d'ailleurs peu nombreux dans cette région située trop en arrière de la ligne Hindenburg. Ces abris ont été détruits ou bien sont suspects et parfois des mines à retardement éclatent, faisant trop souvent des victimes.

Archives Tranchée

Le 13, la crue de l'Ose empêche l'attaque projetée, mais l'artillerie ennemie se montre très active et blesse au régiment deux sous-officiers et un brigadier. Le 14, l'attaque du 25e régiment d'infanterie appuyé par le 57e et par un groupe du 207e mis provisoirement sous les ordres du Lieutenant-Colonel, débouche à 6 heures 15 et réussit à se coller aux lisières de Mont-d'Origny.

Toute la journée se passe en tirs de riposte, en tirs sur objectifs fugitifs, ou en tirs de protection. Cependant, le soir, nos éléments refoulés n'ont pu maintenir leurs gains. Cette journée a été dure pour le régiment dont les pertes se chiffrent par un sous-officier et six hommes intoxiqués et 2 canonniers blessés.

Il s'agit de ne laisser aucun répit aux Allemands. La 56e D.I., épuisée, est relevée par la 60e D.I. et l'attaque reprend le 15 au nord de Mont-d'Origny, appuyée en flanquement par les batteries du régiment.

Les progrès sont effectués malgré la résistance ennemie et l'activité de l'artillerie allemande qui exécute des tirs sur les zones de batterie et les voies de communication. La liaison auprès de l'infanterie fournit comme toujours les renseignements les plus précieux et les défenses sont contrebattues dès qu'elles se révèlent.

Le 8e tirailleurs a relevé le 225e régiment d'infanterie. Les 16 et 17, la division continue sa pression. Malgré la forte réaction de l'artillerie allemande qui barre sur nos premières lignes et arrose nos batteries et nos P.C., l'attaque progresse et le 17 octobre le village est presque en entier occupé par le 8e tirailleurs. Une contre-attaque très violente refoule nos éléments jusqu'à la rue principale. Mais la partie nord-ouest du village reste entre nos mains, nos barrages et nos tirs dispersent les éléments allemands qui tentaient de rejeter les tirailleurs des positions conquises.

Le commandant **THIEBAUD** est à nouveau intoxiqué, ainsi que le lieutenant **BAYLE**, de son état-major, et 14 hommes, dont un sous-officier et un brigadier.

Le 18 dès l'aube, la lutte reprend avec acharnement ; on se bat de maison en maison sans que la situation générale se modifie. Les batteries du régiment aident les fantassins de toute leur vigilance et de toute la précision de leurs tirs.

Tous les mouvements de l'ennemi sont signalés par les observatoires judicieusement choisis qui dominent la plaine de l'Oise et tous les rassemblements sont dispersés à coups de canon. L'artillerie ennemie riposte avec énergie, arrosant le terrain d'obus toxiques.

Le 8e tirailleurs est retiré du front et le 20e régiment d'infanterie, de la 33e D.I., le remplace.

Mais l'ennemi semble se décider à un repli sur la Serre et l'ordre est donné par la 56e D.I. qui remplace la 60e D.I. de reconnaître les positions de batterie dans la région d'Hauteville, enlevé le 17 par la division de droite. Il faut prévoir le cas où l'ennemi, accentuant son repli, se retirerait sur Guise. Les journées du 19, du 20, du 21 se passent dans un calme relatif, pendant que s'opèrent les reconnaissances.

L'artillerie ennemie est moins active. Prêté le 22 au matin à la 33e D.I., le régiment est rendu le 22 au soir à la 56e D.I. Cette journée voit s'accentuer le combat d'artillerie : harcèlements de part et d'autre, qui occasionnent encore des pertes au régiment : un sous-officier, un brigadier et 4 hommes tombes intoxiqués plus ou moins gravement à la 3e batterie.

Le 23 octobre, les ordres sont donnés pour une attaque de grande envergure qui se déclanchera le 24. Il faut bousculer l'ennemi qui semble résolu au repli. Le 57e R.A.C. appuie la 168e D.I. qui attaque face au nord, au sud de Lucy. Ce dispositif, malgré les inconvénients qu'il présente (difficulté de liaison, entre autres), offre cet avantage que les tirs du régiment, malgré la

Ancestram

distance, auront une action d'écharpe très efficace. La difficulté de la préparation de ces tirs n'est pas faite pour gêner les commandants de batterie.

Le 24 à 14 heures, l'infanterie part à l'attaque. Le 57e appuie le 37e R.I., mais un réseau insoupçonné arrête les fantassins. Les progrès sont sensibles cependant, et le colonel **BECKER** commandant le 37e R.I., transmet par téléphone au lieutenant-colonel **LAVENIR** ses félicitations pour les tirs exécutés, en particulier pour ceux du 2e groupe, qui ont arrêté net une tentative d'infiltration ennemie dans les fonds du Bois de Lucy. Pendant cette journée et la nuit qui la précéda, les équipes de téléphonistes et les agents de liaison se montrent à la hauteur de leur tâche. Les brigadiers **FOREL,** de l'Etat-Major du régiment[123], **ROUEDE,** de la 4e batterie[124], de la 4e batterie, les canonniers **LAPEYRE[2] , VILLENAVE[2], ROUMIGUIER[2], PLANTIN[2],** méritent des citations pour leur dévouement sans bornes.

Le 25 à 6 heures, sans préparation d'artillerie, le barrage roulant se met en marche devant l'infanterie, mais les progrès réalisés sont minimes et la 168e D.I. est relevée par la 47e D.I. qui doit continuer la tâche prescrite par le commandement. Le 26, c'est la grande attaque et le régiment y collabore brillamment. Ce sont des tours de force qu'il va exécuter.

A 5 heures 45, son barrage roulant précède le 4e groupe de bataillons de chasseurs alpins, qui attaque avec un plein succès et enlève les positions ennemies ; à 9 heures, c'est le 105e R.I., au nord de Mont-d'Origny, dont les batteries du 57e R.A.C. appuient l'attaque, soit un changement d'axe de tir de plus de 2 000 millièmes. A 9 heures 30, le 20e R.I. passe à son tour à l'attaque ; ce sont encore les obus du Régiment qui le précèdent.

L'artillerie ennemie réagit avec violence et le 3e groupe subit un bombardement intense de 210, qui blesse plusieurs hommes et démolit une pièce sans arrêter son tir. Le courage et le dévouement admirables de ses cadres et de ses canonniers lui valent, en même temps que les félicitations des camarades de combat de l'infanterie, une citation à l'Ordre de la 56e Division :

« Formation remarquable par sa valeur technique et sa tenue au feu. Sous le commandement provisoire du capitaine **LOEB,** a appuyé très efficacement, toujours en liaison intime avec l'infanterie, les attaques du 12 au 26 octobre 1918, sur la rive gauche de l'Oise, en particulier le 26 octobre, le personnel faisant preuve du plus beau sang-froid sous un bombardement intense, a puissamment contribué par l'à-propos et l'efficacité de ses feux, à l'enlèvement d'une positon fortement organisée dont la chute a provoqué un recul de l'ennemi[125]. »

L'attaque progresse partout et la fièvre des jours de victoire gagne tout le monde : de tous côtés les bonnes nouvelles affluent ; les observatoires, les D.O.L. signalent à tous moments des progrès sérieux. L'ennemi lâche pied et les batteries toujours vigilantes dispersent tous les groupes qui se replient… Les fusées marquent d'heure en heure la progression constante… La cote 103, qui domine Mont-d'Origny, et dont les organisations puissantes arrêtaient notre élan, tombe à son tour, livrant de nombreux prisonniers.

A 17 heures, un nouveau barrage roulant est déclanché sur l'ordre du commandement pour aider à la progression de l'infanterie ; mais il est arrêté presque aussitôt, vite devenu inutile et même gênant, l'ennemi n'offrant plus de résistance.

---

[123] Ordre du 31e C.A. n° 347 (Citation à la Brigade).
[124] Citation à l'Ordre du Régiment, n° 306.
[2] Citation à l'Ordre du Régiment, n° 306.
[2] Citation à l'Ordre du Régiment, n° 306.
[2] Citation à l'Ordre du Régiment, n° 306.
[2] Citation à l'Ordre du Régiment, n° 306.
[125] Citation à l'Ordre de la 56e Division, du 13 novembre 1918.

La nuit tombe et malgré les avions ennemis qui cherchent à gêner la poursuite en bombardant les routes, la marche en avant s'effectue. Les 1er et 2e groupes vont occuper des positions reconnues au nord d'Hauteville.

Le 27, le 3e groupe va rejoindre les deux autres groupes dans cette région reconquise depuis peu et où tout est à créer. La journée, calme, permet un aménagement rapide des positions qui sont d'ailleurs provisoires, l'ennemi se retirant sur Guise. Le 28 octobre le P.C. du lieutenant-colonel est installé à Bernot et c'est là que les ordres viennent le trouver… Les Allemands se sont arrêtés à 2 kilomètres au sud de Guise et une attaque hâtivement montée ne peut les rejeter sur la ville.

Le lendemain, le 57e R.A.C.P. quitte la 56e Division et est mis à la disposition de la 34e D.I., qui est au nord de la 56e D.I. ; dans la journée, les reconnaissances faites en toute hâte permettent, avant la nuit, la mise en batterie des trois groupes dans la région de Noyales, Longchamps, Ferme Trémont, dans laquelle le Lieutenant-Colonel installe son P.C.

Ces nouvelles positions sont aussi inexistantes que les précédentes et le personnel, malgré les fatigues qu'il vient de subir, s'organise aussitôt sur ce terrain, où on peut croire que la bataille se prolongera, l'ennemi semblant s'accrocher à la barrière de l'Oise et du canal.

L'artillerie allemande recommence ses tirs de harcèlement dans les zones de batteries et sur les villages….

Le 30, l'infanterie de la 34e D.I. attaque pour force le passage de l'Oise, le 57e appuyant, concurremment avec le 23e R.A.C., les 59e et 88e R.I. Des passerelles sont lancées, mais l'Oise grossie les emporte et l'affaire est à recommencer. On la tente en vains sans artillerie dans la nuit du 30 au 31, les batteries restant vigilantes, prêtes à appuyer le mouvement en cas de succès.

Le 31 s'écoule sans apporter de changement à la situation et le 1er novembre, la 166e D.I. relève la 4e D.I. On prépare une grosse action sur tout le front de la 1re Armée. L'ennemi faiblit, il faut lui asséner un coup dont il ne puisse se relever. La 33e D.I. prépare cette attaque par une opération préliminaire que le régiment aide de ses feux.

L'artillerie allemande se montre plus active… On sent de la nervosité chez l'adversaire. Les harcèlements de jour et de nuit occasionnent quelques pertes aux groupes.

Les 2 et 3 novembre se passent dans la préparation de l'action définitivement fixée pour le 4 : reconnaissance d'observatoires, pose de liaisons téléphoniques, vérification des ponts permettant le passage de tracteurs en cas de succès, rien n'est omis…

Et c'est à la première heure, le 4 novembre, que l'artillerie donne le signal de l'attaque à fond : le 57e R.A.C. appuie la 164e D.I. qui franchit le canal et s'empare de Lisquielles-Saint-Germain, après un dur combat. Puis c'est la 166e D.I. qui passe à l'attaque et s'empare du bois de Courcelles, aidé par les tirs du Régiment. La lutte est acharnée, mais vers le soir l'ennemi faiblit, l'Oie est forcée et la ligne progresse… dernière journée de bataille, journée de victoire. Nos obus modèle 1917 suivent et dispersent les groupes d'infanterie allemande qui se replient au nord de Guise.

La nuit tombe… le silence se rétablit, l'artillerie ennemie ayant cessé son tir vers 16 heures et notre artillerie étant dans l'incertitude de l'emplacement exact de nos éléments avancés.

Pendant cette période finale, tous, officiers, sous-officiers et canonniers ont rivalisé de courage, de dévouement de d'abnégation. Il faudrait parler de tous et l'on ne peut que citer les noms du capitaine **LOEB** (1 et 2), **BERA[126], HUET[1]**, qui donnèrent un merveilleux exemple à leurs

[126] Citation à l'ordre du 31e C.A., n° 349, du 27 novembre 1918.
[1] Citation à l'ordre du 31e C.A., n° 349, du 27 novembre 1918.

hommes ; du sous-lieutenant **DESANGLES**[3] , commandant un détachement de liaison ; des maréchaux des logis **DESCAILLAUX**[4] **, TISSEYDRE**[6] , du brigadier **BOYER**[5] , des canonniers **PACHOUD**[1] **, COLLETTE**[1]**, BENGUE**[5] **, BERMOND**[5] **, BERTHIE**[5] **, RAYNAUD**[7] , **CARLA**[7] **et** tant d'autres encore, qui se montrèrent dans les circonstances les plus périlleuses des modèles de courage, d'entrain, d'abnégation. Chacun fit plus que son devoir.

Le 5, l'ennemi bat en retraite en toute hâte et le Régiment s'élance à sa poursuite : franchissant l'Oise à Tupigny, les tracteurs poussent jusqu'à Lesquielles-Saint-Germain, mais les routes minées et éventrées arrêtent leur marche.

Les évènements se précipitent, et pendant que le 57e R.A.C.P. attend dans ce village que les routes se refassent, pendant que montent vers La Capelle les convois et les divisions, la nouvelle du recul formidable de l'armée allemande arrive au milieu de la joie générale.

Les civils libérés reviennent dans leurs foyers détruits et leur détresse ranime la haine de l'ennemi qui fuit… Ils partagent l'ordinaire des hommes et les camions du Régiment les aident à se grouper : chacun soulage dans la mesure du possible leur misère poignante.

C'est dans ces ruines et au milieu de ces pauvres gens, sous le ciel brumeux de novembre, pendant que sautaient encore dans les environs les perfides mines à retardement laissés par les boches…. que la nouvelle de l'armistice, qui clot le livre sanglante de cette terrible guerre, vient trouver le Régiment.

Après l'Armistice

Bien que la date du 11 novembre 1918 marque en réalité la fin des opérations de guerre, il convient d'ajouter un dernier chapitre à toutes ces visions de combat et de souffrance.

Le 16 novembre, le Régiment quitte les bords de l'Oise et se porte dans la région de Beauvais, par Nesle et Le Mesnil-Saint-Firmin, en traversant un territoire dévasté. Il est rassemblé le 18 dans les villages misérables de Cempuis, Sommereux et Grez où il reste jusqu'au début de janvier.

Le 20 novembre, le Lieutenant-Colonel présente à la troupe l'étendard venu le jour même du dépôt où les règlements avaient voulu qu'il restât pendant la guerre.

Le 5 janvier, le Régiment, appelé à l'honneur de faire partie des troupes d'occupation, est mis en marche vers l'Allemagne par Noailles, Le Plessis-Belleville, La Ferté-sous-Jouarre, Orbais-

---

[3] Citation à l'ordre de la 56e Division, n° 241, du 13 novembre 1918.
[4] Citation à l'ordre du 31e C.A., n° 347, du 27 novembre 1918 (Citation à la Brigade).
[6] Médaillé militaire, ordre n° 17094/D, du 7 mai 1919.
[5] Citation à l'ordre du Régiment, n° 306, du 15 novembre 1918.
[1] Citation à l'ordre du 31e C.A., n° 349, du 27 novembre 1918.
[1] Citation à l'ordre du 31e C.A., n° 349, du 27 novembre 1918.
[5] Citation à l'ordre du Régiment, n° 306, du 15 novembre 1918.
[5] Citation à l'ordre du Régiment, n° 306, du 15 novembre 1918.
[5] Citation à l'ordre du Régiment, n° 306, du 15 novembre 1918.
[7] Citation à l'ordre du Régiment, n° 320, du 14 février 1919.
[7] Citation à l'ordre du Régiment, n° 320, du 14 février 1919.

l'Abbaye, Jalons-les-Vignes, La Chaussée-sur-Marne, Ancerville, Saint-Aubin-sur-Aire, Chalaines et Nancy.

Il est obligé de s'arrêter deux mois à Nancy, où ses camions sont mis largement à contribution pour venir en aide aux services publics et aux particuliers, à une époque où la crise des transports est particulièrement critique dans la région.

La démobilisation qui commence amène un remaniement complet, et le 3e groupe, constitué avec le personnel des classes les plus anciennes, s'en va vers l'arrière pour y être dissous.

Le 26 mars, le mouvement est repris par Morhange, Sarreguemines, Buchmühlbach, Kaiserslautern et Worms, où le Régiment arrive le 31 mars. C'est dans cette dernière ville, sur une prairie au bord du Rhin, que le 24 avril, le Général **MANGIN,** commandant la Xe Armée, attache à la hampe de l'étendard la fourragère verte et rouge.

Mais l'armistice n'est pas la paix et au moment de ratifier les conditions du traité imposé par les Alliés victorieux, la fourberie teutonne remet en question les résultats de notre victoire. Il faut montrer aux Allemands que les Alliés ont en main les moyens de coërcition nécessaires pour faire respecter leur volonté.

Les troupes sont rassemblées dans ce but sur la rive droite du Rhin et le Régiment, qui de Worms était venu à Kreuznach le 23 mai, cantonne le 17 juin à Weisenau, près de Mayence et le 19 juin franchit le fleuve sur les rives duquel flotte maintenant le drapeau français, pour venir s'établir à Münster in Taunus et à Weilbach, au nord-ouest de Francfort-sur-le-Mein.

Il est affecté à la 167e D.I. qui, si les Allemands refusent de signer le traité de paix, dit se lancer en trois colonnes automobiles en plein cœur du pays ennemi, arriver le 24 juin dans la région de Fulda et contribuer à séparer l'Allemagne du nord de l'Allemagne du sud.

Le 23 juin à 19 heures, les troupes sont massées devant les barrières de bois qui constituent la limite de la zone neutre en face d'Ober-Ursel. L'attitude des hommes est remarquable, elle donne l'impression d'une armée magnifique. Ces soldats, qui pourtant savent ce que c'est la guerre, n'ont que le désir de faire payer à l'Allemand sa duplicité et d'en finir une bonne foi avec lui. Le 57e Régiment d'Artillerie est en pleine forme, on le sent tressaillir comme aux grands jours d'offensive, n'attendant pour foncer devant lui que l'ordre :

« En avant. »

A 19 heures 10, une communication téléphonique arrive, suivie d'un ordre. Devant la menace, l'Allemand a eu peur, il a promis de tout signer, les troupes rentreront dans les cantonnements du matin.

On apprit le 28 juin que le traité de paix avait été signé ; le 2 juillet le Régiment quittait la rive droite du Rhin pour rentrer le 3 à Kreuznach….

Et, le 14 juillet à Paris, l'étendard passait sous la voûte de gloire aux acclamations du peuple de France.

Ainsi se termine pour le 57e Régiment d'Artillerie, sur le territoire ennemi, l'histoire de ses cinq années de combat, où parmi les dangers sans nombre, les fatigues surhumaines, au milieu des boues désespérantes, dans le sang et dans la mort, les canonniers et les cadres du Régiment ont écrit la plus belle page de gloire, et sur l'étendard s'inscriront bientôt en lettres d'or les noms glorieux et impérissables qui rediront aux générations futures le sacrifice suprême de nos morts magnifiques et la foi victorieuse des survivants.

Kreuznach, août 1919.

Ancestramil

MILITAIRES DU 57e REGIMENT D'ARTILLERIE

Morts au Champ d'Honneur

———

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie,
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.
(Victor Hugo.)

Ancestramil

Nom	Prénoms	Grade
GLANDY	Emile	Chef d'escadron
ANNIBERT	Georges	Capitaine
VILLEMOT	Georges	-
CHALON	Robert	Lieutenant
DESNOS	André	-
HUGONENC	Henri	-
LANGLOIS	François	-
SOURNAIT	Jean	-
BIENTZ	François	Sous-lieutenant
DELANNOY	Jules	-
FONQUERGNE	François	-
GER	Pierre	-
GRIEUMARD	Henri	-
PEREZ	Eugène	-
SCHUMACHER	Pierre	-
MITARD	Henri	Aspirant
AMIOT	Louis	Maréchal des logis
BEZIAT	Eloi	-
BOULAY	Maurice	-
CABRIT	Adrien	-
CAUBET	Lucien	-
CLERMONT	Albert	-
DEJEAN	Jean	-
DUCLOS	Jules	-
EPINEAU	Vital	-
FOURTON	Jean	-
JABOT	Rodolphe	-
LANOE	Etienne	-
LAPEYRE	Clovis	-
LAVOREL	André	-
LETORTU	Camille	-
MATTEI	Marc	-
NAYRAC	François	-

PEIGNOT	Rémy	-
REULET	Emile	-
SIMON	Gabriel	-
AGUILLE	Emile	Brigadier
BAURES	Henri	-
BERAUD	Pierre	-
BORIE	Jean	-
BOUBE	Pierre	-
BOUILLAU	Emile	-
CASTAGNA	Jean	-
CHAPEY	Jean	-
CHAUX	Claude	-
COMBACAL	Louis	-
GRATECAP	Pierre	-
HUGUET	Paul	-
LEGUERINEL	Louis	-
MARRET	Jules	-
PILE	Paul	-
ROUY	Léon	-
BARRAT	Jean	Maître-pointeur
DEFFONTIS	Louis	-
DUPONT	Francis	-
FOURTINES	Jean	-
GAILLARD	Henri	-
MASSOL	Joseph	-
PRAX	Louis	-
PERIES	Jean	1er canonnier-servant
SIMON	Jean	-
VERGEZ	Jean	-
ABADIE	Jean	2e canonnier-conducteur
ARTIGUE	Marcelin	-
ATTANE	Jean	2e canonnier-servant
BARRERE	Charles	-
BEAUCHER	Paul	2e canonnier-conducteur
BLOIS	Pierre	-
BOIZARD	Moïse	2e canonnier-servant
BONHOMME	Georges	2e canonnier-conducteur
BORDES	Laurent	-
BRAULT	Eugène	-
BRISARD	Albert	2e canonnier-servant
CATTEAU	Paul	-
CAUSSAT	Jean	-
CHAUBARD	Paul	-
CHEVALIER	Jean	-
CHOLLET	Jean	2e canonnier-conducteur
CHEVAUCHE	Armand	2e canonnier-servant
CIBLOT	Paul	2e canonnier-conducteur
CLARET	Jules	2e canonnier-servant
COCHON	André	2e canonnier-conducteur
CONSTANT	Jules	2e canonnier-servant

Ancestramil

DELHOMME	Martial	-
DOIRE	Louis	2e canonnier-conducteur
DOLEAC	Jean	2e canonnier-servant
DUGARDIN	Louis	-
DUPUY	Jean	-
ESCALA	Etienne	-
ESPEROU	Baptiste	2e canonnier-conducteur
FAGET	Isidore	-
FORGUES	Alban	2e canonnier-servant
FRERY	Victor	-
DE FUMEL	Joseph	2e canonnier-conducteur
GASTON	Georges	-
GATEAU	Marie	-
GEOFFROY	Henri	2e canonnier-servant
GERMA	Louis	2e canonnier-conducteur
GODOT	Fernand	2e canonnier-servant
HERMELON	Emile	-
HEUGA	Vincent	-
INCHAUSPE	Augustin	
LABORIE	Germain	2e canonnier-servant
LACOMBE	Louis	-
LACOMME	Pierre	-
LACOSTE	Henri	-
LAFFARGUE	Alphonse	2e canonnier-servant
LAFFITTE	Pascal	2e canonnier-conducteur
LAFFONT	Guillaume	-
LAPLACE	Bernard	2e canonnier-servant
LARBONNE	Henri	-
LARROUY	Alex	2e canonnier-conducteur
LAPORTE	Jean	2e canonnier-servant
LEPAGE	Henri	-
LERAU	Lucien	-
LERICHE	Edouard	2e canonnier-conducteur
MASSELOT	Philippe	2e canonnier-servant
MAUBEU	Léon	-
MONTAGNE	Paul	-
MORICE	Louis	-
MOUNIER	Alphonse	-
NOUGAILLON	François	-
PEDOUSSAUT	Gabriel	-
PEYCERE	Lucien	2e canonnier-conducteur
POUJADE	Jean	-
PRESQUES	Fernand	2e canonnier-servant
RAZAT	Jean	-
RICARD	Joseph	-
ROBERT	Paul	-
ROLLAND	Amiel	-
RONCEL	Pierre	-
RONCIN	Joseph	-
ROUJAS	Pierre	2e canonnier-conducteur

Ancestramil

SEREINE	Justin	-
TAILLEBOIS	Léon	2e canonnier-servant
TARTAS	Jean	-
TATIN	Eugène	2e canonnier-conducteur
TESSIER	Georges	-
TESSIER	Charles	2e canonnier-servant
TOURTE	Justin	Infirmier
TOUYAS	Pierre	2e canonnier-conducteur
TREILLE	Roger	2e canonnier-servant
TRINQUECOSTE	Nicolas	2e canonnier-conducteur
VAQUIE	Germain	2e canonnier-servant
VERLHAC	Fernand	2e canonnier-conducteur

Ancestramil